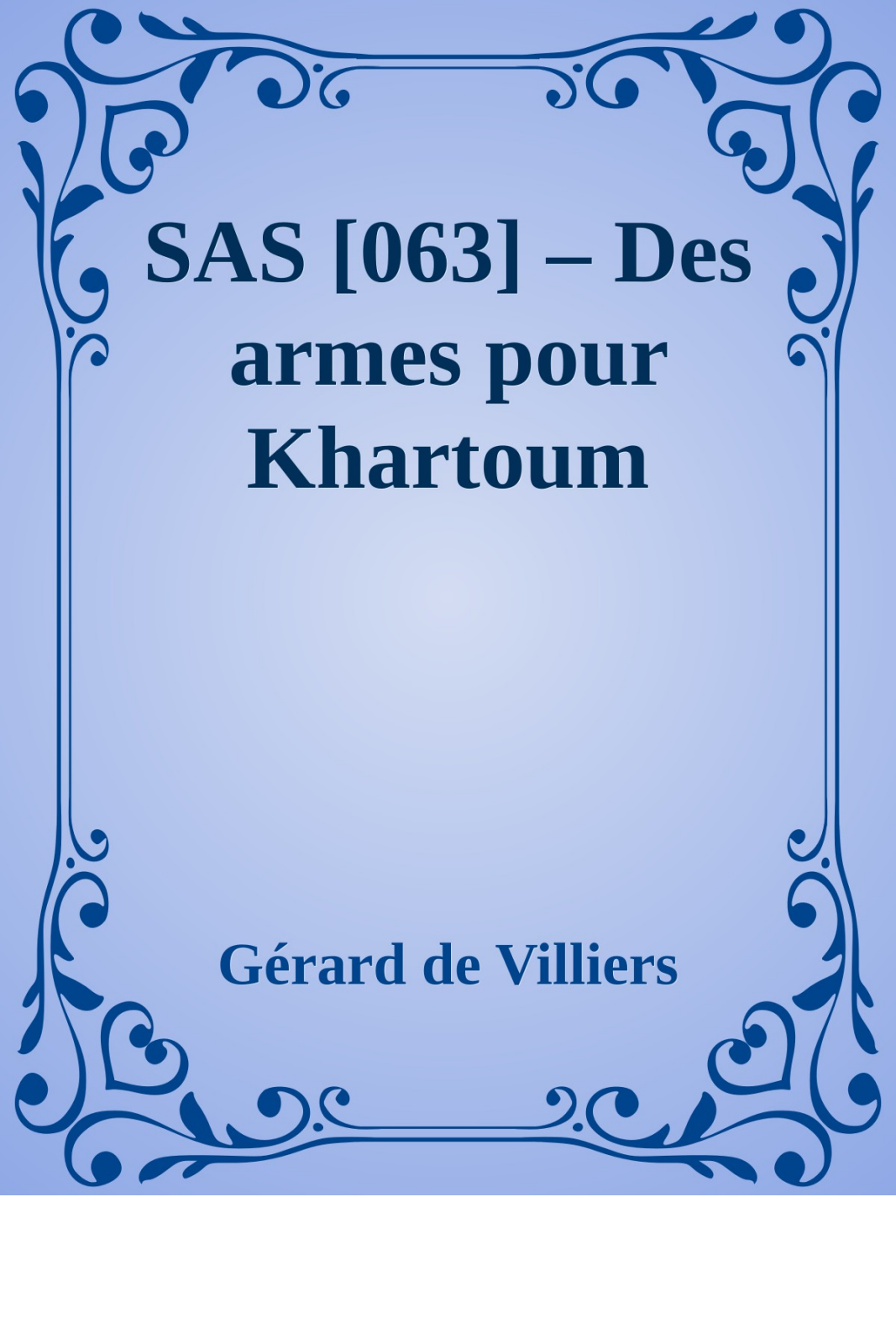




SAS [063] – Des armes pour Khartoum

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



DES ARMES POUR KHARTOUM

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



DES ARMES POUR KHARTOUM

Éditions Gérard de Villiers

Conseiller technique pour les armes
Gérard P. Alloncle
P.-D.G. de Raymond Gérard S.A.

Photo couverture : Vloo

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon/SAS Productions/Osterberg France, 1981.

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1992.

Éditions Gérard de Villiers

ISBN 978-2-84267-0276

*En souvenir du commandant Pierre
Gallopín sacrifié à la raison d'État.*

CHAPITRE PREMIER

Ted Brady contemplait le soleil en train de descendre lentement vers les crêtes lointaines et mauves du Djebel Marra cernant le désert à l'ouest, essayant de ne pas penser. L'angoisse qui lui tenaillait l'estomac lui faisait presque oublier la soif affreuse transformant sa langue en grosse éponge sèche et ses lèvres en parchemin. On ne lui donnait à boire que deux fois par jour, bien que la température, entre onze et quinze heures s'élève à plus de 40°, déshydratant complètement ceux qui s'y exposaient. Il était attaché à l'écart du camp, comme un animal pestiféré. Il tenta de bouger, mais ses poignets liés autour d'un piquet enfoncé dans le sol rocailleux étaient tellement ankylosés que le moindre mouvement déclenchait dans ses muscles torturés des douleurs insupportables. Il ferma les yeux et des disques rouges se mirent à danser sous ses paupières closes. Il avait trop contemplé le soleil. Une phrase lue jadis lui revint brusquement : « Personne ne pouvait regarder le soleil ou la mort de face ». Il chassa aussitôt le mot « mort » de son esprit. Surtout ne pas penser à cette éventualité.

Son dos le brûlait affreusement. Il voulut replier ses jambes, entravées à la hauteur des chevilles, mais ce fut sans gagner beaucoup de confort. On l'avait « enfilé » autour du piquet, à côté de l'enclos des chameaux, à quelque distance des tentes et des Land-Rovers dissimulées sous un bouquet d'épineux. Il se demandait de quoi d'ailleurs. Le camp se trouvait en plein désert du Kordofan, à mi-chemin entre Khartoum et El Fasher, légèrement au nord des pistes fréquentées par les caravanes, dans le lit d'un oued desséché. L'aviation militaire soudanaise n'avait pas assez d'essence pour s'amuser à venir patrouiller dans ce coin retiré.

D'ailleurs, un observateur aérien n'aurait vu qu'un bivouac avec une demi-douzaine de véhicules, quelques chameaux et une cinquantaine d'hommes. Ils pouvaient appartenir à une des tribus nomades du Darfour ou être des commerçants se rendant à Nyala ou à El Fasher.

Le soleil disparaissait peu à peu derrière les djebels de l'ouest, teintant de mauve le désert ocre, rocailleux et plat. Dans le silence minéral, un transistor vomissant de la musique arabe, l'appel rauque d'un chameau et de rares exclamations humaines prenaient un relief saisissant.

Immobiles comme des insectes, accroupis devant leurs tentes, fixant le vide ou allongés à même le sol, leur arme le long d'eux comme une femme, les guerriers en tarbouch(1) et tenue para-militaire

beige se confondaient avec la rocaïlle. Image de la patience infinie des gens du désert.

Graduellement une fraîcheur agréable succédait à la fournaise. Ted Brady comptait les secondes : on lui donnait à boire après la quatrième prière de la journée, celle du Maghreb. Mais ce crépuscule-ci apporterait aussi peut-être autre chose à Ted Brady.

L'Américain ferma les yeux, cherchant à se raccrocher à une pensée réconfortante. Khartoum, la laide, la plate, la poussiéreuse, la ville qui n'existait pas, érigée en plein désert au confluent du Nil blanc et du Nil bleu, sans magasins, sans rues asphaltées, sans restaurants, sans rien, sinon sa promenade le long du Nil, bordée de banians majestueux, lui apparaissait maintenant comme un paradis inaccessible. Cela faisait trois jours qu'il était attaché à ce piquet, nourri de « douraz(2) » et de quelques bananes. Il s'était résigné à faire ses besoins sous lui, sans que ses geôliers s'en émeuvent. Pas vraiment cruels, mais cuirassés par une insensibilité à la souffrance, fréquente en Afrique.

Son oreille capta soudain un son nouveau : un moteur. Son cœur se mit à battre follement. Un véhicule s'approchait du camp, venant de l'est. Ted Brady parvint à tourner la tête, mais n'aperçut rien dans la brume ocre du crépuscule. Il tenta d'identifier la source du bruit. Si c'était un camion, il était sauvé.

L'engin se rapprochait avec une lenteur exaspérante. Peu à peu, Ted Brady, en se tordant le cou, distingua une forme haut perchée courante dans le désert : une Land-Rover grisâtre. Il se dit que les camions, moins rapides, suivaient peut-être à quelque distance. La Land-Rover arrivée dans le périmètre du camp, stoppa. Deux des soldats se levèrent, traînant paresseusement leur Kalachnikov à bout de bras et se dirigèrent vers elle. Un homme en descendit que Ted Brady reconnut immédiatement à sa tête ronde couverte de cheveux frisés très court. Il était vêtu d'une saharienne beige bien coupée et ne portait aucune arme : il n'en avait pas besoin, c'était le chef.

Ted Brady tendit l'oreille en vain. Aucun autre ronflement de moteur ne troublait le silence du désert. Il comprit que les camions ne viendraient pas. D'abord, il eut envie de hurler de désespoir. Quelques larmes jaillirent de ses yeux gonflés et rouges, mais aussitôt, la soif lui fit oublier son angoisse. Il referma ses paupières, retombant dans une torpeur peuplée de songes affreux. Un peu plus tard, il entendit des pas s'approcher et réussit à ouvrir les yeux. Habib Kotto, l'homme qui l'avait kidnappé, très élégant dans sa saharienne, les mains soignées, le contemplait en fumant à son habitude une cigarette anglaise, sans aucune expression. De taille moyenne, la peau très sombre, il avait les traits fins comme les Arabes du nord du Tchad.

— Vos amis ne sont pas venus au rendez-vous, dit-il en anglais

d'une voix lente et claire.

Ted Brady referma les yeux et murmura :

— Soif... J'ai soif.

Habib Kotto fit comme s'il n'avait pas entendu et répéta :

— Personne n'est venu. Le délai expirait aujourd'hui.

Ted Brady fit un effort surhumain pour rouvrir les yeux. Il avait envie de hurler qu'il n'y pouvait rien, que ce n'était pas de sa faute, qu'il n'était pas à Washington, mais au fin fond du désert soudanais, à des heures de la civilisation. Sa faiblesse l'en empêcha. Il répéta seulement :

— Soif... Soif.

C'était une obsession, qui lui figeait tous les muscles de la face, lui vidait le cerveau. Machinalement, il ouvrait et fermait la bouche, comme un poisson hors de l'eau. Son interlocuteur ne semblait pas s'en soucier. Il s'accroupit en face de son prisonnier et dit doucement :

— Ils ont eu tort de croire que je bluffais. J'ai besoin de ces armes et je les aurai.

La tête de Ted Brady retomba sur sa poitrine. Il venait de comprendre que son sort était scellé. Habib Kotto se releva et s'éloigna vers les tentes d'un pas calme. Quelques instants plus tard, un de ses hommes s'approcha du prisonnier avec une écuelle de douraz et unealebasse d'eau. Ils lui détachèrent les poignets. Ted Brady laissa le douraz et, l'écuelle en équilibre sur ses genoux, se força à tremper d'abord ses lèvres avec précaution dans l'eau pour faire durer l'ineffable plaisir. Plus rien ne comptait que cette eau tiède qui humectait sa langue et sa bouche desséchées. Il aurait pu en boire des litres. Il n'y en avait, hélas, qu'un demi-litre qu'il mit cinq minutes à avaler. Il se força quand même à manger une poignée de douraz et ses gardiens le rattachèrent. Ted Brady se sentit bien pendant une demi-heure, puis l'intérieur de sa bouche recommença à se cartonner. Heureusement, le froid et l'épuisement aidant, il sombra dans une torpeur bienfaisante.

* *

*

La chaleur sur son dos réveilla l'Américain. Il était à peine sept heures du matin et c'était déjà une caresse brûlante. Il eut du mal à ouvrir ses yeux collés par le pus et les humeurs. Chaque muscle de son corps était douloureux. Son élégante tenue bleue – saharienne et pantalon – n'avaient plus de couleur. Sa barbe avait poussé, mangeant son visage émacié. Lui, le fringant chef de poste de la Central Intelligence Agency à Khartoum, la coqueluche des femmes de diplomates, n'était plus qu'une loque racornie, desséchée par le vent et le soleil du désert.

Sous ses paupières mi-closes, il aperçut les hommes d'Habib Kotto en train de démonter les tentes. Le moteur d'une Land-Rover s'emballa. Son cœur battit plus vite. Enfin, il allait bouger. Tout, plutôt que ce supplice en plein soleil. Un soldat s'approcha des chameaux et entreprit de les détacher à l'exception d'un qu'il laissa ruminer paisiblement, attaché à un piquet.

Comme Ted Brady.

Celui-ci, de nouveau torturé par la soif, guettait les préparatifs de départ, déchiré entre l'angoisse et la curiosité. Où allaient-ils l'emmener ? Probablement vers l'ouest, la frontière tchadienne où se trouvaient leurs bases les plus importantes. Encore des jours et des jours de piste sous le soleil de plomb, attaché sur un chameau. Il maudissait sa légèreté. Plus jamais, il ne ferait confiance à un Africain. Pourtant, il en était à son troisième poste sur ce continent et croyait les connaître. Habib Kotto, surtout, si affable, à la voix si douce, aux gestes un peu précieux et à la diction légèrement ampoulée, comme tous les Africains formés dans les universités blanches. Maintenant, ce salaud faisait chanter la Company, avec lui comme otage...

Un moteur de Land-Rover rugit. Le véhicule démarra, soulevant un nuage de poussière. Un souffle brûlant fit tressaillir Ted Brady : le haboub, le vent de sable venant d'Afrique centrale, desséchant tout sur son passage, commençait à balayer le désert. C'était sûrement la raison du départ...

À travers ses paupières gonflées, il vit s'approcher trois hommes : Habib Kotto, un Kalachnikov en bandoulière, ce qui signifiait qu'il ne retournait pas à Khartoum, mais qu'il allait vers l'ouest. Il était accompagné de ses deux hommes de confiance, le capitaine Sodira, un grand Noir filiforme et solennel, qui ne quittait même pas pour dormir sa tenue léopard de para.

L'autre, Fouad, l'air d'un intellectuel avec ses lunettes d'écaille et sa barbe, était le « commissaire politique » de ce que Habib Kotto appelait pompeusement le Commandement Central des Forces de Libération du Tchad. C'est lui qui rédigeait les innombrables communiqués enjolivant de microscopiques combats contre les Libyens occupant le Tchad. Avec sa peau très claire, il aurait pu passer pour un Blanc, si on laissait de côté le nez épaté.

Les trois hommes s'immobilisèrent en cercle autour du piquet où était attaché Ted Brady.

— L'ultimatum du CCFLT expirait hier, annonça Habib Kotto de sa voix solennelle, calme. Vos chefs ont eu tort de ne pas nous prendre au sérieux. Le conseil de guerre des FLT a décidé de vous exécuter comme nous l'avions promis, en cas de refus de votre gouvernement de tenir ses engagements.

Les mots pénétrèrent difficilement dans le cerveau de Ted Brady. Ils

ne voulaient plus rien dire. Il souffrait trop et n'eut même pas l'énergie de protester contre cette cynique et sinistre déclaration. Le grand Noir en tenue de combat s'éloigna et revint avec le chameau isolé qu'il attacha au piquet de Ted Brady. Puis, avec son poignard-commando il trancha les liens de ses poignets. L'Américain était tellement ankylosé qu'il dut laisser pendre ses deux bras le long de son corps, sans même pouvoir les ramener vers lui.

Le Noir et le commissaire politique, sans délier ses chevilles, le soulevèrent alors et le traînèrent sous le chameau. À l'aide de cordelettes tirées des poches de leur tenue de combat, ils entreprirent de lier chaque bras de Ted Brady à une des pattes postérieures de l'animal, de façon à ce que l'Américain se trouve juste sous le ventre du chameau, le visage tourné vers son arrière-train. L'Américain, les bras levés, était si épuisé qu'il ne lutta pas, sentant à peine le chanvre s'enfoncer dans ses chairs déjà meurtries. La gorge serrée par l'angoisse. À quoi correspondait cette nouvelle mise en scène ? Ses bourreaux complétèrent leur dispositif en liant sa taille au bas des pattes, immobilisant à la fois l'animal et lui. Furieux, le chameau poussa un long cri rauque et se secoua en vain.

Habib Kotto contemplait la scène, impassible. Les pouces passés dans la ceinture de sa saharienne, les yeux mi-clos. Ses deux acolytes se redressèrent en sueur. Il faisait déjà près de 40°C.

Le chef des FLT s'approcha et s'accroupit en face de Ted Brady. Pour une fois, le Tchadien ne débitait pas les phrases sentencieuses et ronflantes dont il avait le secret. « Quel horrible polichinelle ! » pensa Ted Brady.

Sans un mot, Habib Kotto tendit la main droite vers le capitaine Sodira et celui-ci y déposa respectueusement son poignard au manche de corne noir. De la main gauche, Habib Kotto repoussa alors en arrière la tête de Ted Brady, appuyée sur sa poitrine. Ce dernier se dit que le Tchadien allait l'égorger comme les moutons de l'Aid El-Kébir. Mais ce fut son ventre que transperça une douleur fulgurante. Il cria, baissa les yeux, vit les traits d'Habib Kotto crispés par l'effort. Celui-ci lui avait plongé la lame du poignard juste au-dessus du bas-ventre. Pas très profondément d'ailleurs. Avec un « han » étouffé, il remonta d'un coup de poignet brutal, comme s'il ouvrait une fermeture Éclair récalcitrante, s'arrêtant au nombril. Puis, il retira la lame et se redressa.

Soigneusement, il essuya le poignard sur le pelage rêche du chameau, puis le rendit à son propriétaire. Ted Brady, le visage déformé par la souffrance, le souffle court, regardait le sang qui commençait à s'écouler de sa plaie, le long de ses cuisses, aussitôt avalé par le sol. Il émit un cri enroué, sa bouche était trop sèche. La tête lui tournait. Il aperçut vaguement les trois hommes s'éloigner. Il

essaya de bouger, de détacher ses bras pour empêcher ses intestins de couler de son abdomen, mais il était trop faible et trop bien attaché. Le chameau s'agita, voulant rejoindre les autres et la torsion qu'il infligea au ventre ouvert de Ted Brady lui arracha un hurlement atroce.

Tout à coup, un liquide âcre chaud et malodorant, inonda l'Américain. Le chameau urinait sur lui ! Le liquide coula sur le visage de Ted Brady, puis dans sa blessure, comme du plomb fondu. De nouveau il cria à s'arracher les cordes vocales, les yeux brûlés par l'acide. Il entendit des bruits de moteur qui diminuaient. Habib Kotto levait le camp. Le laissant mourir à petit feu en plein désert. La douleur de son ventre était si intense que l'idée de la mort n'était plus qu'une vague abstraction. Il y eut un floc sourd : le chameau continuait à se vider. Ses déjections molles atterrirent sur la tête de Ted Brady, glissant ensuite sur son visage en une couche nauséabonde et jaunâtre. Le cri de l'Américain s'étouffa en un gargouillement désespéré.

CHAPITRE II

Elliot Wing sursauta en entendant l'aigre crécelle du petit réveil Seiko réglé sur sept heures. Il ouvrit les yeux puis les referma. Incapable de se lever. Une fois de plus, la nuit avait été un enfer. L'électricité coupée dès minuit, comme dans tout Khartoum, il avait été obligé de brancher son groupe électrogène pour que la climatisation continue à marcher. Hélas, le vieux moteur faisait le vacarme d'un Boeing au décollage. Même avec des boules Quiès, il était impossible de fermer l'œil. Helen, sa femme, qui avait pourtant le sommeil lourd, s'était tournée et retournée jusqu'à quatre heures du matin...

Elle dormait maintenant, sur le ventre, découvrant deux fesses cambrées, bronzées à la piscine du Club Italien, ses longs cheveux auburn cachant son visage. Elliot Wing la contempla avec attendrissement. Ils n'étaient mariés que depuis quatre mois et il admirait Helen pour la façon dont elle s'était adaptée à l'existence bizarre de Khartoum. Il se tourna et laissa courir ses doigts sur le creux des reins satinés. Plus pour son plaisir que pour la réveiller. Helen frémit et, sans ouvrir les yeux, vint se pelotonner contre son mari. Un bras autour de lui, le visage contre sa poitrine. Elliot allait se rendormir lorsqu'une sensation exquise envoya une décharge électrique dans sa colonne vertébrale. La bouche d'Helen s'était entrouverte, posée sur son sein droit, et sa langue avait commencé à le caresser très doucement, comme un chat timide.

Il se laissa faire, sachant ce qui allait suivre. Helen faisait semblant de dormir, mais le petit ballet impertinent continuait, éveillant peu à peu le désir dans son corps fatigué. Instinctivement, il s'allongea encore plus tout en caressant les courbes de la jeune femme. Celle-ci bougea enfin, sans ouvrir les yeux. Sa tête glissa sans à-coups le long de son ventre, jusqu'à ce que sa bouche happe d'un geste naturel ce qu'elle était venue chercher.

Elliot Wing creusa le ventre. Il ne s'était pas encore habitué à l'audace délicieuse de sa jeune épouse. Il ne lui avait jamais rien demandé, mais un jour, en se réveillant, il avait senti sa bouche autour de lui, comme ce matin. Il avait été tellement surpris et excité qu'il s'y était abandonné au bout de quelques secondes. Ce qui n'avait pas paru rebuter Helen. Ils n'en avaient pas parlé, mais avaient recommencé le jour suivant. Cela semblait, pour elle, comme le prolongement d'un rêve.

Maintenant, il guettait ce qui allait se passer.

La bouche resta d'abord immobile autour de lui, comme un

fourreau docile, puis la langue commença à vivre, cherchant maladroitement sa voie. Elliot sentit les doigts de sa jeune femme se refermer autour de la base de son pénis et il sourit intérieurement. Un soir où elle avait bu, Helen lui avait avoué avoir appris ce truc dans un manuel d'éducation sexuelle offert par sa mère... Calant son dos sur les oreillers, il glissa ses deux mains entre leurs deux corps, emprisonnant les seins d'Helen. Passant le bout de ses doigts sur la chair tiède, ferme et douce.

La jeune femme n'avait toujours pas ouvert les yeux. Sa caresse se faisait plus sûre, plus précise et plus rapide. La respiration d'Elliot Wing avait changé de rythme. Il hésitait : se répandre dans la bouche de sa femme ou la prendre ? La langue continuait de jouer, le poussant à se décider. Comme pour le narguer, Helen l'engloutit si profondément que ses lèvres vinrent effleurer le ventre d'Elliot.

Brusquement, celui-ci la prit par les épaules, la rejeta sur le dos presque avec violence, se rua sur elle, écartant ses cuisses dociles, et s'enfonça, de tout de son sexe gorgé de sang, jusqu'à ce que leurs deux pubis se heurtent. Comme toujours dans ces cas-là, elle était si ouverte, si accueillante, qu'il en aurait hurlé d'excitation. En se sentant pénétrée d'un coup, Helen poussa un grognement rauque. Ses mains partirent en arrière, s'accrochèrent à la tête du lit de fer, comme pour soutenir le choc. Elliot passa la main gauche sous ses reins et, le visage enfoui dans les draps, se mit à la marteler de toutes ses forces, comme pour l'ouvrir en deux.

Helen gémissait à chaque secousse, de plus en plus fort. Elliot s'acharnait comme un boxeur qui veut mettre KO un adversaire. D'un coup, Helen cria et ses reins se soulevèrent malgré le poids de l'homme sur son ventre. Ils retombèrent ensemble, au moment où il se vidait en elle, couvert de sueur. Elliot s'immobilisa enfin et les bras de sa femme se refermèrent sur son dos avec tendresse.

Un peu plus tard, il s'ébroua et s'arracha d'Helen, se remettant sur le dos avec un soupir de contentement. La jeune femme se pencha sur lui et l'embrassa tendrement. Ses cheveux auburn étaient collés à son front par la transpiration.

— J'aime quand tu me prends comme ça, murmura-t-elle. J'ai l'impression que tu me violes.

Le jeune Américain eut un rire heureux.

— Moi aussi, j'aime. Mais si je te violais, tu ne serais pas trempée comme tu l'es !

— Tais-toi ! fit-elle en lui donnant une tape sur la poitrine. Je ne veux pas que tu parles de ça.

Pour rire, il la saisit par la taille et ils roulèrent l'un sur l'autre, en jouant. Le contact de leurs peaux ranima peu à peu l'ardeur d'Elliot Wing. Sans penser à l'heure, il trouva de nouveau le chemin de sa

femme et s'enfonça en elle. Helen noua ses bras autour du dos musclé de son mari et dit à voix basse.

— Doucement, *darling*, doucement.

Il lui obéit. Entrant et sortant d'elle avec une lenteur respectueuse. Progressivement, Helen s'anima, son bassin agité d'une houle lente et sensuelle, qui la faisait venir à la rencontre de l'épieu qui lui transperçait le ventre. Lorsqu'elle se sentait au bord du plaisir, elle s'arrêtait brusquement, les ongles crispés sur le dos d'Elliot et ce dernier se retenait. Ils jouèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce que Helen ne puisse plus se retenir.

Le bassin soulevé, elle explosa en ondulations saccadées, serrant le torse de son mari à le briser, murmurant entre ses dents serrées :

— *I'm coming ! I'm coming !*(3)

Puis elle retomba comme une morte. Lorsqu'Elliot regarda le réveil, celui-ci indiquait huit heures et demie !

— *My God !* s'exclama-t-il en sautant du lit. Il faut que j'aille au bureau.

Helen entrouvrit les yeux et dit d'une voix dolente :

— C'est merveilleux ici, on n'est pas dérangé par le téléphone...

Il n'y avait aucun risque. Elliot Wing, adjoint au chef de poste de la CIA de Khartoum, n'avait jamais réussi à obtenir une ligne. Les rats palmistes avaient rongé le câble desservant la Onzième rue de New Extension, le quartier résidentiel où se trouvait sa villa.

Pudique, la jeune femme tira le drap sur elle. Quand son mari sortit de la douche, elle lui demanda :

— Que fais-tu aujourd'hui ?

— L'ambassade. Et toi ?

— J'irai bronzer au Club. Ensuite je me passerai un film.

Pour l'aider à supporter les longues journées d'inaction, Elliot Wing avait acheté à sa femme un magnétoscope Akai qui était devenu l'objet le plus important de la villa. On frappa à la porte. La voix de Hissein, le boy, cria :

— *Mister George is downstairs.*

George était le radio d'Elliot Wing. Celui-ci enfila un pantalon et descendit, intrigué. George, un petit moustachu atteint d'un fort trabisme, semblait très excité.

— Sir, dit-il, on vient de déposer ça à l'ambassade. Pour vous. Le type m'a dit que c'était urgent.

Elliot Wing regarda l'enveloppe, où figurait une mention manuscrite : « Commandement Central des Forces de Libération du Tchad. » Il ouvrit, le cœur battant, et lut à haute voix le message :

« Habib Kotto, président des FLT, a décidé de relâcher M. Ted Brady. Le prisonnier se trouve à un emplacement situé à un kilomètre au nord de la piste Sodiri-Umm Badr dans le lit de l'oued El Milk. »

— *God bless us*, soupira Elliot Wing, submergé par la joie. Il envoya aussitôt une grande tape dans le dos du radio.

— On va aller le chercher. Il faut trouver un hélicoptère. C'est au moins à trois cents miles.

— Et de l'essence, ajouta George.

Denrée rationnée à Khartoum. La plupart des vols des Sudan Airways étaient annulés, faute de kérosène. Pour se rendre n'importe où en voiture, il fallait emporter l'essence de l'aller et du retour...

— George, démerdez-vous, ordonna l'Américain. Je vous rejoins à l'ambassade.

Décidément, c'était un jour faste. Son patron allait être libéré et il avait fait l'amour deux fois à sa femme.

* *

*

Elliot Wing scrutait avidement le désert en-dessous du gros hélicoptère vert olive. Ils s'étaient posés à Sodiri, minuscule bourgade perdue en plein désert, pour y prendre de l'eau et apporter des pièces de rechange à un antique DC3 de l'armée soudanaise en panne depuis trois mois. Ils avaient redécollé et volaient vers l'ouest. Cela avait été tout un cirque pour obtenir cet hélicoptère. Elliot Wing avait dû « offrir » cent gallons d'essence au responsable militaire et faire le plein de l'appareil en prime. Heureusement, il avait sa réserve « stratégique » amenée par camion de Port Soudan, grâce à ses copains de Chevron, une compagnie américaine qui effectuait des forages dans le coin. Le téléphone de l'ambassade US était de nouveau en dérangement, ce qui n'avait pas facilité les choses. Grâce à George qui s'était démené comme un malade, ils avaient réussi à décoller vers midi, en pleine chaleur. Il était trois heures et demie. Il restait deux heures et demie de jour. Or, quelqu'un perdu dans le désert, cela ne se voit pas de loin... Au-dessous d'eux, les traces multiples de la piste Sodiri-Umm Badr s'entrecroisaient sur près d'un kilomètre de largeur.

Il ne comprenait pas pourquoi ses ravisseurs l'avaient abandonné si loin de Khartoum. Comme pour lui compliquer la tâche à plaisir.

Après un séjour dans cette immensité brûlante, le chef de poste de la CIA allait être dans un état épouvantable. Sans compter que sa captivité durait depuis plus de deux semaines. Elliot Wing n'osait pas penser à ce qu'il allait trouver. Il avait emporté une trousse d'urgence avec du plasma et de la morphine.

Il n'y avait pas de place dans le Bell pour emmener un médecin. À côté de lui, le colonel Ismaël Hadj Torit, grand patron du Service Extérieur de la Sécurité soudanaise ne disait pas un mot. Prévenu par Elliot Wing, il avait insisté pour participer au voyage, ce qui avait facilité certaines formalités. Avec sa fine moustache bien coupée et sa

petite taille, il ressemblait plus à un petit fonctionnaire qu'à un bourreau. Il avait pourtant deux ou trois jolis massacres à son palmarès. Dont celui d'un groupe de Mahdistes(4) dans l'île d'Ava.

L'hélicoptère volait très bas, car heureusement, le sol était assez plat. Ils approchaient de la zone indiquée dans le message. Elliot Wing aperçut soudain une légère dépression courant du nord au sud, coupant la piste devant eux : le lit de l'oued El Milk. Aussitôt, il tapa sur l'épaule du pilote et tendit la main vers le point de repère. Le pilote acquiesça d'un signe de tête et commença à perdre de l'altitude.

Ils passèrent au-dessus d'une carcasse de véhicule et d'un camion cahotant lentement vers l'ouest, puis l'hélicoptère s'inclina sur la droite et prit la direction du nord, remontant le cours de l'oued, à cent pieds au-dessus du sol. Ils avaient maintenant le soleil sur leur droite, assez bas sur l'horizon. Elliot Wing écarquillait les yeux. L'horizon semblait complètement vide. Soudain, l'Américain aperçut quelque chose près d'un bouquet rabougri de végétation, à l'ouest du lit de l'oued, sur une petite plate-forme rocheuse. Il tendit le doigt à l'intention du pilote. Celui-ci ralentit et s'immobilisa presque.

Au-dessus de l'objectif repéré par Elliot Wing les vestiges d'un campement, avec, bizarrement, un chameau abandonné. Des bidons, de vieux pneus, des cartons. Le chameau, entendant le bruit du rotor, leva son long cou et poussa un cri, inaudible de l'hélicoptère, essayant de s'échapper. Elliot Wing vit alors quelque chose sous son ventre. L'angoisse lui coupa la respiration.

— Descendez ! cria-t-il, il y a quelqu'un attaché sous le chameau.

Docilement, le colonel Torit traduisit l'ordre au pilote qui se laissa tomber dans un nuage de poussière. Elliot Wing sauta à terre avant même que le rotor ait cessé de tourner et courut sur le sol inégal vers le chameau. Il était en sueur lorsqu'il l'atteignit. Il regretta aussitôt de s'être précipité.

Tétanisé d'horreur ; l'Américain ne pouvait détacher son regard de ce qui se trouvait sous le ventre de l'animal. Ce qui restait de Ted Brady, le corps et le visage couverts d'excréments du chameau, la tête en partie dévorée par des rongeurs. L'abdomen béant était couvert d'une nuée de mouches ronflantes, attelées à la dégustation de ses intestins. Un long ver blanc était en train de sortir lentement de la bouche ouverte du mort. Un petit rat du désert glissa de son bas-ventre et disparut. Le chameau s'ébroua. L'odeur était effroyable, venant aussi bien de la décomposition que des déjections de l'animal.

Elliot Wing se mit à vomir, sans pouvoir se retenir, détournant les yeux de l'abominable spectacle. Il crachait encore de la bile lorsque le colonel Torit le rejoignit. Sans un mot, le Soudanais se pencha sous l'animal, tira un couteau de sa poche et trancha les liens qui immobilisaient le cadavre. Puis, sans dégoût apparent, il le tira au

soleil, traînant les mouches avec. Elliot Wing regarda autour de lui, comme si les assassins étaient restés là. Son écœurement était balayé par une haine viscérale, primitive. Il aurait aimé se trouver derrière une mitrailleuse de 12,7 face aux responsables de cette horreur. Et tirer. Tirer, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que de la bouillie.

— Vous avez vu ! balbutia-t-il.

Le colonel Ismaël Torit lissa sa moustache. Gêné.

— Oui, dit-il. Ce n'est pas bien ce qu'ils ont fait là.

Toujours l'insensibilité africaine. Lui n'avait pas vomi. Il alla vers le chameau, flatta son flanc maigre et le détacha. Aussitôt, l'animal s'éloigna vers la piste au petit trot. Elliot Wing essuya les larmes qui coulaient sur son visage, mêlés à sa sueur.

— Ils ne doivent pas être loin ! explosa-t-il. Il faut les rattraper, ces ordures.

Le colonel Torit prit l'air prodigieusement ennuyé.

— Nous n'avons pas assez d'essence. Seulement pour rentrer à Khartoum. Et puis nous ne savons pas dans quelle direction ils sont partis, ni depuis quand. Ils peuvent être très loin.

L'Américain venait de réaliser l'inanité de sa proposition. À perte de vue, jusqu'aux crêtes bleuâtres du massif de Marra, le désert s'étendait, coupé d'innombrables pistes, de rochers où quelques véhicules pouvaient facilement se dissimuler. Brusquement, il n'eut plus qu'une idée. Rentrer à Khartoum, expédier à Langley un télégramme vengeur. Ils s'étaient tous trompés sur Habib Kotto. Le Tchadien ne bluffait pas.

* *

*

Elliot Wing descendait à tombeau ouvert Africa Road, la voie séparant New Extension de l'aéroport, doublant les taxis et les camions cahotant sur la chaussée défoncée avec une sage lenteur. De l'occupation anglaise, les Soudanais avaient conservé le flegme de la conduite. Sa liaison radio avec Langley était en panne et il avait dû envoyer à sa Centrale son message concernant l'assassinat du chef de station via le State Department, ce qui était contraire à toutes les règles de la Sécurité et formellement interdit en principe. On voyait bien que les bureaucrates de Langley n'avaient jamais mis les pieds à Khartoum...

Il était encore sous le coup de l'horrible découverte et le rugissement des réacteurs d'un appareil des Sudan Airways en train de décoller le fit sursauter. On était mardi, ce devait donc être le vol de dimanche à destination de Nairobi. Deux jours de retard, c'était une bonne moyenne... Sudan Airways avaient été rebaptisés « Inch Allah Airways ».

Elliot Wing tourna dans la Onzième rue et eut l'impression de recevoir un choc en pleine poitrine. Une voiture bleue de la police soudanaise était arrêtée devant sa maison. Sautant de sa Land-Rover comme un fou, le jeune Américain se précipita à travers son jardin. Hissein, le boy, palabrait avec deux policiers en blanc, visiblement dans tous ses états. En le voyant, il se précipita sur lui.

— Patron ! On est venu « razzier » la maîtresse !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? cria Elliot Wing, dont le cœur cognait comme un tambour dans sa poitrine.

— La maîtresse était juste revenue du Club, expliqua le boy. Il y a une voiture qui est arrivée, la même que vous, patron. Ils étaient trois. Ils sont entrés et ont demandé la maîtresse. Elle est descendue. Ils ont discuté un peu, j'étais reparti dans la cuisine. J'ai entendu la maîtresse qui criait. Je suis arrivé. Elle se débattait, ils la traînaient dans le jardin. J'ai voulu l'aider, mais il y a un grand Noir, là, qui m'a frappé...

Effectivement, le boy portait une grosse ecchymose à la tempe.

— Et alors ?

— Ils l'ont fait monter dans la voiture et ils sont partis, acheva piteusement le boy. Après, j'ai couru jusqu'à la Neuvième rue pour téléphoner à la police.

Elliot Wing sentait sa raison l'abandonner. Ces salauds avaient fait d'une pierre deux coups ! Pendant qu'ils l'envoyaient chercher le cadavre de Ted Brady, ils enlevaient un second otage. L'angoisse lui vidait le cerveau. Et pourtant maintenant, il était le chef de station de la CIA, c'était à lui de prendre les décisions.

Les policiers soudanais l'observaient, ne comprenant pas très bien ce qui se passait, totalement endormis, dépassés. De toute façon, ils ne pouvaient lui être d'aucun secours. La seule personne à pouvoir aider Elliot Wing était à la rigueur le colonel Torit. Depuis quelque temps, les rapports entre le Soudan et les USA s'étaient nettement améliorés.

— *Thank you for coming*, dit-il aux deux Soudanais. Je vais voir la Sécurité.

Ravis de pouvoir reprendre leur sieste, ils s'éloignèrent aussitôt. Elliot Wing courut jusqu'à sa Land-Rover. Avant tout, alerter le plus de gens possible ! Il mit moins de dix minutes pour regagner l'immeuble lépreux de El Gamhuriya Avenue où nichait l'ambassade des États-Unis. Comme toujours, l'ascenseur était en panne. Il monta en courant les quatre étages. Le sergent de Marines, de garde à l'entrée, lui tendit un message.

— Il y a ceci pour vous, Sir.

Elliot Wing ouvrit l'enveloppe. Le texte était très court, tapé à la machine.

« Commandement Central des FLT. Deuxième avertissement. Nous

prolongeons de quinze jours le délai pour vous permettre de livrer le matériel qui nous a été promis. Faute de quoi, le second otage sera exécuté. »

L'Américain sentit ses jambes se dérober sous lui. Le Marine sortit de sa cage vitrée et se précipita. Toute l'ambassade était encore sous le coup de la mort horrible de Ted Brady.

— *Sir, what's going on ? Are you sick ?* (5)

Elliot Wing se laissa tomber sur le canapé défoncé de la salle d'attente. Essayant de chasser de ses yeux ce qu'il avait vu sous le chameau. Qu'allaient-ils faire d'Helen ?

— Les gens qui ont assassiné Brady ont kidnappé ma femme, dit-il d'une voix blanche.

Le jeune Marine explosa :

— *Sons of a bitch !*

Officiellement, Elliot Wing était premier secrétaire, mais tout le monde savait qu'il travaillait pour la CIA. Les Marines l'aimaient bien.

Elliot Wing se reprit rapidement et grimpa comme un fou les trois étages qui le séparaient de son bureau. Coûte que coûte, il fallait sauver Helen, la douce et sensuelle Helen, avec qui il n'était marié que depuis quatre mois.

Son bureau minuscule, aux murs recouverts de cartes, lui donna la nausée. Sa secrétaire libanaise était déjà partie. Maintenant, l'opération « Phoenix » n'était plus une simple magouille africano-américaine, sur fond tropical. Ted Brady, le playboy, avait été assassiné d'une façon abominable, et Helen Wing risquait le même sort. Elliot Wing se mit à écrire. Un câble destiné à l'Africa Division, CIA Langley. En clair. Via le State Department.

« Suite à l'assassinat de Ted Brady, Habib Kotto s'est emparé d'un second otage, Mme Helen Wing, épouse du premier secrétaire. Il menace de l'exécuter dans deux semaines, si nous ne cédon pas à ses exigences. Demande instructions d'urgence. »

CHAPITRE III

Malko regarda deux fois la plaque de cuivre posée au mur indiquant l'ambassade américaine. Incroyable. Il en avait vu de minables, mais comme celle-là, jamais. L'immeuble se trouvait dans l'artère la plus commerçante du centre de Khartoum, entre l'hôtel Excelsior que son « standing » réservait aux Noirs, et un marchand de savates. Une foule compacte circulait sous les arcades de El Gamhuriya et quelques chômeurs dormaient, étalés par terre. En face, deux policiers faisaient la sieste dans une voiture de police qui semblait émerger d'une course de stock-cars. Il faisait une chaleur de bête : 45° à l'ombre. Malko passa devant l'unique soldat soudanais gardant l'ambassade, armé d'un Kalachnikov dont la crosse tenait avec un fil de fer. La porte d'un des deux ascenseurs était soudée afin de décourager définitivement toute velléité d'usage. L'autre était en panne. Différents bureaux occupaient les quatre premiers étages de l'immeuble. L'escalier peint en vert évoquait, en plus sale, un hôtel de passe. Pour atteindre la porte du quatrième, blindée et percée d'un énorme judas de cuivre, Malko dut enjamber un seau, un balai et une serpillière. Il sonna et l'ouverture se déclencha. Derrière cette porte blindée, il y avait encore un escalier étroit surveillé par une caméra automatique, menant au poste de garde.

Un caporal des Marines, en tenue de combat, le fit entrer dans un salon d'attente où l'unique canapé vomissait ses intérieurs, semblant avoir été éventré à coups de couteau. Un nouvel escalier tout aussi sale le mena jusqu'au septième, l'étage « rouge », abritant les hauts fonctionnaires et l'ambassadeur. D'antiques climatiseurs essayaient en vain de lutter contre la chaleur.

Un jeune homme brun au visage intelligent et à l'allure sportive, pas plus de trente-cinq ans, se tenait sur le palier du septième. Il se présentait :

— Elliot Wing. Je vous attendais. Venez dans mon bureau.

La pièce minuscule débordait de dossiers. Malko remarqua les cernes noirs, les traits tirés, l'air nerveux du jeune Américain. Il était au courant de son cas, à travers la Station de Vienne. De l'Autriche, il avait rejoint Paris par Air France, profitant de la nouvelle classe « Affaires » ce qui avait permis l'économie de quelques dollars à la CIA, sans pour autant le priver du luxe auquel il était accoutumé. Ni les vins, ni la nourriture n'avaient changé. Ensuite, il avait pris l'Airbus d'Air France Paris-Le Caire-Khartoum, le moyen le plus direct, le plus sûr et le plus confortable de gagner le Soudan. L'appareil continuait ensuite sur Djibouti, plaque tournante, où on pouvait

prendre toutes les correspondances sur l'Afrique et l'océan Indien.

— Rien de nouveau ? demanda Malko.

Elliot Wing secoua la tête.

— Rien. Je vous attendais pour agir. (Il lui tendit une chemise pleine de télex.) Voici les dernières nouvelles de Langley. Vous lirez ça. Veuillez m'excuser de ne pas être venu vous chercher à l'aéroport. Je n'ai pas pu retrouver mon chauffeur. Il est parti à la recherche d'un générateur. Le mien a claqué. Avec la vraie chaleur qui arrive...

Malko se demanda ce que pouvait être la « vraie » chaleur. L'Airbus d'Air France l'avait déposé dans une véritable fournaise, un aéroport pouilleux d'où un taxi jaune bringuebalant l'avait amené pour trois livres soudanaises à la seule oasis de civilisation de cette ville qui n'en était pas une : le Hilton. Les rues défoncées n'étaient pas goudronnées pour la plupart, des chèvres et des chameaux s'y promenaient, dans une circulation démente. Sauf le long du Nil bleu limitant Khartoum au nord où les Anglais de Lord Kitchener avaient construit quelques belles demeures, le reste de la ville n'était que torchis et bidonvilles. (6)

— Ça ne doit pas être drôle, dit Malko, avant de se plonger dans le dossier.

Elliot Wing soupira.

— Maintenant, ça va encore. Il y a parfois du courant électrique. On manque seulement d'essence, de pain et d'à peu près tout. Ils mettent en moyenne deux ans pour dédouaner la bière ! Mais, attendez l'été... Là, il fait 50°. Nuit et jour ! Et l'électricité disparaît. Donc, plus de climatiseurs, de frigidaire, ni de lumière. Chacun a son groupe électrogène dont le bruit vous empêche de dormir. Cela dure trois mois.

— J'espère que je ne serai plus à Khartoum, fit sobrement Malko.

— Moi aussi, dit l'Américain. Mais il faut d'abord retrouver Helen.

Une grosse secrétaire noirâtre comme une olive se glissa dans le bureau et s'installa derrière sa machine sans taper. Elliot Wing la rappela sèchement à l'ordre.

— Léïla, allez-vous installer au standard, en bas.

L'importante Léïla obéit avec un regard noir pour le jeune Américain. Celui-ci secoua la tête.

— Cette salope écoute tout ce que je dis, et même mes communications, quand le téléphone marche... Je suis sûr, en plus, qu'elle travaille pour deux ou trois Services...

— Pourquoi ne la virez-vous pas ?

— Impossible. Il y a des cadavres entre elle et l'ambassadeur. Des cadavres parfumés, si vous voyez ce que ce que je veux dire. Elle lui a procuré quelques-unes de ses amies, plus ragoûtantes qu'elle. Il a la muqueuse reconnaissante...

Un ange passa, tenant dans son bec une guêpière...

Le concert des klaxons de la Gamhuriya parvenait jusqu'au bureau. Malko se rendit compte soudain qu'Elliot Wing était au bord des larmes. La tension nerveuse. Afin de détendre l'atmosphère, il referma le dossier en disant :

— La Station de Vienne m'a mis grosso modo au courant de ce qui se passe, mais j'aimerais savoir comment toute cette malheureuse affaire a commencé. Et ce que je peux faire.

— Retrouver Helen, ma femme, fit brutalement l'Américain. Le reste, je m'en fous. Ils se démerderont avec leurs nègres.

— Pourquoi l'a-t-on enlevée ?

Elliot alluma un petit cigare avec nervosité, se leva pour aller fermer la porte et revint s'asseoir, après avoir repoussé une mèche de cheveux noirs qui s'obstinait à glisser sur son front.

— C'est une longue histoire... Depuis quelques mois, la Company a découvert qu'entre l'Atlantique et l'océan Indien il y avait quelque chose qui s'appelait l'Afrique et que les « Ivans »⁽⁷⁾ étaient en train de s'y installer comme chez eux. Souvent par Kadhafi interposé.

— Affolés, ils ont parachuté ici Ted Brady, qui leur répétait depuis cinq ans qu'il fallait aider les gens de notre bord. Avec des ordres flous et contradictoires. Explorer, mais ne pas s'avancer trop. Rendre compte. Bref, toute la chierie habituelle. Ted a commencé à grenouiller à Khartoum, répertoriant tout ce qui pourrait servir. Discrètement.

— Et il est tombé sur Habib Kotto ?

— *Right !* Le profil idéal. Réfugié tchadien, contrôlant quelques milliers de types, bien vu des Soudanais, haïssant les Libyens, les ayant déjà combattus dans son pays, et surtout, avec du fric donné par les Saoudiens. Mais rien pour l'utiliser. Quand Ted a laissé entendre que peut-être la nouvelle Administration pourrait échanger quelques-uns de leurs beaux pétro-dollars contre des Kalachnikovs, ça a été du délire. Beau comme une histoire d'amour entre un vieillard riche et une jeune bonne.

— Habib Kotto faisait déjà des plans pour reconquérir le Tchad en étripant tous les Libyens et Ted se frottait les mains. Là-dessus, il y a eu une petite réunion du National Security Council à Washington où on a parlé de tout ça. Quand on a évoqué l'idée d'armer des gens pour reconquérir le Tchad à partir d'un pays voisin, le directeur général de la Company a sauté au plafond... Ce type, Kotto, n'était pas blanc-bleu, d'abord. Vague *back ground* communiste. Ensuite, les Soudanais allaient hurler, les Libyens risquaient de nous couper le pétrole, les Russkofs allaient crier à la reconquête colonialiste... Bref, l'Apocalypse, l'horreur...

— Je vois, dit Malko.

— Au lieu d'avoir le feu vert, Ted s'est fait taper sur les doigts et le

CE(8) lui a demandé de ne plus parler à des gens à qui il n'avait pas été présenté... Le lendemain, Habib Kotto se pointait avec la liste de ce qu'il voulait : Kalachnikovs, RPG 7, bazookas, mortiers, Land-Rovers, canons sans recul. De quoi équiper une petite armée. Quand Ted lui a fait comprendre qu'il fallait attendre un peu, l'autre est entré dans une rage noire. Expliquant qu'on lui faisait perdre la face, et que c'était horrible. Que lui s'était engagé, qu'il avait déjà recruté du monde, que deux mille Tchadiens attendaient, du côté de El Geneina, d'aller bouter les Libyens hors du Tchad... Ted, à ce moment-là, a fait une connerie. Affolé par ce qu'il avait déclenché, il n'a pas osé dire à l'autre que c'était râpé. Il a seulement réduit ses prétentions à une première livraison de 1200 Kalachnikovs avec 1000 coups chacun. Il pensait que la Company pourrait trouver ça avec des intermédiaires discrets.

— Et il s'est planté ?

— Totalement. Langley a continué à dire niet, niet, niet et niet. À la rigueur, on pouvait inviter Kotto à Washington pour voir de près si les Nègres d'Afrique étaient différents des nôtres. Mais côté quincaille, zéro... Pas avant qu'Habib Kotto ait fait ses preuves d'homme politique, qu'il ait un mandat de l'OUA(9) pour rentrer dans le chou des Libyens. Bref, l'impossible.

L'Américain écrasa son cigare dans le cendrier et enchaîna :

— C'était le mois dernier. Je sentais que cela risquait de mal se terminer. Ted continuait à voir Kotto régulièrement et à le mener en bateau... Je lui ai conseillé de dégager sur le pays, afin de laisser les choses se tasser mais c'était un type consciencieux. Un jour, Kotto lui a annoncé qu'il allait passer en revue sa future armée. En plein désert. Qu'il était cordialement invité.

Ted a dit « oui ». Cela lui permettrait d'étoffer un rapport pour Langley. De tenter le coup une fois de plus. Seulement, il n'y avait pas d'armée... Ted n'est jamais réapparu. Le lendemain, un émissaire de Kotto est venu me trouver, en tant que numéro 2 de la Station pour m'annoncer poliment que si on ne lui livrait pas les armes promises, il exécutait Ted. Vous voyez ma tête ?

— Je vois, dit Malko. Vous n'avez pas essayé d'arranger les choses avec les Soudanais ?... Il me semble que Numeyri s'est rapproché des États-Unis.

Elliot Wing eut un sourire triste.

— Bien sûr. Il a fait même soigner son hypertension là-bas. On lui a offert une Mercedes blindée avec un radar et il a une frousse bleue des Libyens. Seulement, il a des tribus pro-libyennes dans le Darfour, et il ne veut pas donner de prétexte aux Libyens qui occupent le Tchad de se payer une escapade chez lui. Alors, officiellement, il ne dit rien.

— J'ai quand même couru ventre à terre chez le colonel Ismaël

Torit, le patron de la Sécurité Extérieure locale. En lui demandant de retrouver mon chef de Station bien-aimé. Sans parler des armes. Il n'aurait pas aimé... Torit a joué au con. Il m'a dit que le désert était grand et qu'il n'avait pas beaucoup d'essence. Que Ted aurait dû passer par lui pour contacter ces Tchadiens... Qu'il ignorait absolument où il pouvait se trouver, mais qu'il allait activement le rechercher...

— C'était peut-être vrai, hasarda Malko.

L'Américain eut un ricanement désabusé.

— Ne me faites pas rire ! Les Soudanais savent tout ce qui se passe en ville. Nous sommes à côté des bureaux de leur Sécurité Intérieure. Tous les matins, il en sort cinq autobus bourrés de mouchards. Ils en déposent un à chaque coin de rue et tes reprennent le soir. Ensuite, ils font la synthèse... Les Soudanais sont paresseux et lents, mais pas cons. N'oubliez pas que ce sont nos amis du KGB qui les ont formés en 1970.

— Ils ont eu vent de l'histoire des armes ?

— Sûrement. Les Tchadiens sont truffés d'indicateurs de Torit. Ils n'ont pas aimé. D'abord, parce que cela pourrait créer du bordel avec les Libyens, ensuite parce qu'on les court-circuitait. Ils se sont dit que l'histoire Ted Brady serait une excellente leçon pour nous, que la prochaine fois, on leur demanderait leur avis. Sans compter qu'ils ont, eux aussi, besoin d'armes... Alors, ignorer la glorieuse armée soudanaise pour équiper ces va-nu-pieds de Tchadiens...

— Donc, le colonel Torit n'a rien fait, conclut Malko, s'essuyant le front.

La température devenait caniculaire. Le climatiseur s'épuisant en vain à suivre le thermomètre. Elliot Wing exhuma de son tiroir une bouteille de J & B et en but au goulot. Lui aussi semblait se défaire.

— Excusez-moi, fit-il d'une voix changée, mais la suite a été si dégueulasse que j'en suis encore malade... Pendant quinze jours, je me suis battu avec Langley, leur expliquant qu'on jouait la peau de Ted à quitte ou double... Kotto devenait de plus en plus menaçant. J'avais pris le relais des contacts et je ne sortais plus qu'enfouraillé comme un malfrat. Ted Brady m'avait fait parvenir un mot. Disant qu'ils allaient le flinguer... Impossible de savoir où il se trouvait. J'ai essayé de fléchir Washington, qu'ils livrent un petit truc symbolique, qu'on puisse discuter, récupérer Ted. Rien.

— Mais pourquoi ?

— Ils ont dit que s'ils en donnaient à Kotto, ils seraient obligés d'en filer à Sawimbi(10) aux Afghans et bientôt aux Polonais. Que ce n'était pas encore dans le programme. Que ce n'était pas « opportun ». Quand j'ai demandé si c'était opportun de sauver la peau de Ted, on m'a dit que je faisais de la sinistrose. Qu'en Afrique, tout finissait par

s'arranger.

— Quand j'ai reçu le dernier ultimatum, il y a deux semaines, annonçant que cette fois, Ted était en train de creuser sa tombe, ils ont quand même bougé. J'ai été autorisé à offrir vingt mille dollars de rançon et des médicaments... Bien entendu, l'envoyé de Kotto me les a foutus à travers la gueule. Un soir, je me suis trouvé à une réception à côté du chargé d'affaires libyen qui m'a demandé poliment des nouvelles de Ted. Ce fumier était au courant ! J'ai été revoir le colonel Torit qui m'a juré sur le Coran qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se trouver Habib Kotto. J'ai essayé par mon chauffeur, qui est tchadien. Je me suis pointé moi-même dans leur quartier. Sans résultat. C'est un monde fermé. Bien entendu, officiellement, personne n'était au courant. Top secret. Comme il n'y a pas de journaux ici, à part en arabe, pas de problème...

Il se tut un moment et avoua :

— Au fond, je n'étais pas vraiment inquiet. Je pensais que Kotto se dégonflerait pour flinguer froidement un Américain, un type de la Company en plus. Qu'il pouvait avoir besoin de l'Amérique... Qu'il allait bluffer jusqu'au bout...

— Vous vous étiez trompé, dit Malko d'une voix égale.

— Encore plus que ce que vous pouvez imaginer... Quand j'ai reçu le message annonçant que je pouvais aller récupérer Ted en plein Darfour, je me suis dit qu'il allait s'en tirer avec une grosse peur. Et puis... Tenez.

Il tendit à Malko un paquet de photos que ce dernier examina rapidement, muet de dégoût. Insoutenable.

Elliot Wing continua, détaillant le supplice de Ted Brady, et conclut :

— J'ai balancé l'histoire à Langley avec tous les détails. En les prévenant que je ne laisserais pas ma femme crever. Que j'étais prêt à alerter le Congrès, la presse, tout le monde. Que je me démerderais pour trouver des armes, même si je devais les voler. Cette fois, vous ne pouvez pas savoir les câbles que j'ai reçus ! Ted Brady était dans la maison depuis longtemps. Il avait des copains, ils ont réagi.

— C'est pour ça que je suis ici...

Le jeune Américain jeta un regard plein d'espoir sur la silhouette élégante de Malko, puis s'arrêta sur ses yeux dorés qui paraissaient le fasciner.

— *Yeah*. Ils estiment que je suis trop pris dans l'engrenage, que je n'ai pas assez de métier pour traiter une histoire pareille. En plus, s'il y a des magouilles, ils préfèrent que ce ne soit pas officiellement la Company qui traite...

— Je comprends, dit Malko.

Vieille histoire. Il en avait des sueurs froides. Khartoum, si alanguie

le long du Nil, sous ce ciel éternellement bleu d'où descendait une coulée brûlante, ne semblait pourtant cacher aucun piège. Malko connaissait l'Afrique. Tous les détails de l'horrible meurtre avaient été soigneusement pesés. Pour impressionner les Blancs.

La femme d'Elliot Wing risquait de subir le même sort. Ce dernier avait l'air de considérer Malko comme un sauveur. Et il le confirma dans cette idée en disant soudain :

— J'ai entendu parler de vous... Je suis content que vous soyez ici. Sincèrement. Je suis seul. L'attaché militaire est un con... Et il nous reste treize jours...

— Que dit ce colonel Torit, maintenant ?

— Il est désolé, prétend ne rien savoir. Vous le verrez, il n'y a rien à en tirer, c'est une planche pourrie. Je suis sûr que si j'avais dit oui à Kotto, pour les armes, il nous aurait mis des bâtons dans les roues. Mais on n'en est pas là.

— Idée folle, suggéra Malko. Les Libyens d'ici ne pourraient pas nous aider ? En leur promettant de ne pas donner les armes à Kotto s'ils retrouvent votre femme.

Elliot Wing secoua la tête.

— Non. Ils savent que notre Administration ne cédera pas sur les armes... Donc, ils jouent sur du velours. Dans l'histoire, nous ne pouvons que nous brouiller avec tout le monde : les Libyens, les Soudanais, et bien entendu Kotto. Je suis persuadé que le colonel Torit sait très bien où se trouve cette ordure d'Habib Kotto. Nous avons seulement de bons rapports, nous ne collaborons pas...

Malko en avait le tournis. Maintenant, la chaleur l'assaillait, lui vidant le cerveau.

— Que puis-je faire ? demanda-t-il. Quels sont les moyens dont nous disposons ? Même si nous trouvions Kotto, avez-vous de quoi l'attaquer ?

— On n'en est pas là, fit amèrement Elliot Wing. Mais Langley s'est réveillé. Voici le télex que j'ai reçu ce matin.

Malko lut : « Autorisé à traiter pour la libération de l'otage. Offrir trente véhicules légers, type Land-Rover, avec un an de pièces de rechange, dix radios VHS, les quantités de produits pharmaceutiques déjà citées. Possibilité d'acheminement rapide à partir de la Station du Caire par Hercules C 130. »

Il rendit le télégramme à l'Américain.

— Vous croyez que Kotto va se contenter de cela ?

— Ça m'étonnerait. Mais vous êtes autorisé à traiter. Moi, je me refuse à revoir ces salauds, je les étranglerais. Je resterai ici à m'occuper des communications. Et puis, je ne peux pas laisser tomber la Station. Il y a du boulot... Les Bulgares sont en train d'implanter une compagnie de transports routiers. Avec leurs chauffeurs et leurs

camions. J'essaie de faire comprendre aux responsables soudanais que ce n'est pas seulement par amour des grands espaces.

— Où vais-je trouver le contact avec Kotto ? demanda Malko.

— Facile. Il y a un contact prévu tous les soirs entre six et sept à l'hôtel Canary dans New Extension pas loin d'ici. Vous vous asseyez et vous attendez. Comme pratiquement aucun Blanc ne va là-bas, ils ne peuvent pas se tromper. (Il regarda sa montre.) Vous avez le temps d'y aller aujourd'hui. Je vais vous donner mon chauffeur. Il connaît le coin. Vous êtes armé ?

— Oui, dit Malko.

Il avait passé son pistolet extra-plat dans sa valise. Avec deux boîtes de cartouches. Glissé sous sa chemise de voile, à même la peau, il ne se voyait pas trop...

— Faites attention. Prenez votre flingue. Bien, qu'à ce stade, ils n'aient pas intérêt... Ils ont déjà Helen. (Sa voix se cassa.) Si je savais où elle est, je prendrais un lance-flammes et...

Malko se leva, Elliot Wing précisa :

— Officiellement, vous n'êtes pas de la Company. Si les Soudanais me parlent de vous, je leur dis que vous êtes un envoyé du State Department.

Un Noir attendait dans le couloir. Une bonne tête frisée, la peau très sombre, une chemisette et un pantalon.

— Voilà Goukouni, dit Elliot Wing. Il va vous emmener louer une voiture. J'ai tout arrangé. Ensuite, il vous montrera où est le Canary.

À l'entrée, le caporal des Marines adressa un sourire un peu trop chaleureux au premier secrétaire. Toute l'ambassade vivait sous tension depuis le double kidnapping et la fin tragique de Ted Brady.

Malko fixa les traits creusés du jeune Américain. Il semblait vraiment à bout. Il y avait de quoi.

— Essayez de dormir, conseilla-t-il. Après le rendez-vous, je vous rejoins chez vous. Nous ferons le point. Ils ne toucheront pas à votre femme tant qu'ils espéreront récupérer ce qu'ils veulent.

— Oui, mais après ?

— Nous n'en sommes pas encore là. Il y aura peut-être un moyen de fléchir Washington...

Il se retrouva dans l'escalier étroit, frôlé par une Noire longue comme une liane, au visage rieur et avec des seins si aigus qu'ils semblaient en bronze. Elle affronta son regard avec un demi-sourire, et disparut dans la foule de El Gamhuriya, toujours aussi chaude, bruyante et sale. Goukouni l'emmena jusqu'à une Land-Rover garée en épi et ils filèrent vers le sud. Soudain, à un carrefour, un policier les siffla. Docilement, Goukouni stoppa et le Soudanais en blanc arriva sans se presser. Discussion calme, presque courtoise, en arabe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko.

— Il dit que je suis passé au rouge, expliqua Goukouni.

— Au rouge ! Mais le feu ne marche pas.

Tous les feux rouges de Khartoum, ou presque, avaient cessé de fonctionner, et seuls quelques policiers apathiques veillaient aux carrefours, usant modérément de leur sifflet.

— Bien sûr, patron, expliqua Goukouni. Mais il paraît que c'est rouge quand il dit que c'est rouge. Celui-là, je le connais, il a beaucoup d'enfants, alors il a besoin d'argent...

La transaction se termina sur un sourire et vingt piastres(11). Cent mètres plus loin, ils s'arrêtèrent devant ce qui semblait être un cimetière de voitures. Erreur : c'était l'agence de location. Une demi-douzaine de Noirs s'affairaient autour d'une 504 Peugeot orange, essayant d'en faire tenir les diverses parties ensemble. Les quatre pneus étaient lisses comme la joue d'un nouveau-né et la carrosserie ressemblait aux cratères de la Lune. Le patron, un gros Soudanais hilare, fonça sur Malko.

— J'ai dit à Mr Wing que je vous donnais ma meilleure voiture, annonça-t-il chaleureusement. La voilà.

Qu'est-ce que devaient être les autres !

Malko monta dans la flamboyante merveille. Aussitôt, la poignée de la glace lui resta dans la main. Le compteur indiquait pudiquement 36.000 kilomètres. À son avis, il fallait ajouter un million... L'intérieur était d'une saleté à faire reculer un clochard. Miracle, le moteur tournait. Évidemment, ce n'était pas une Ferrari... Goukouni le regardait avec inquiétude.

— Ça va, patron ?

— Ça va.

— Bien, patron, vous me suivez. J'espère que vous allez retrouver Mme Helen.

— Je vais essayer, promit Malko.

— Moi-même, personnellement, dit soudain le chauffeur, je pense qu'il faudrait donner des armes aux personnes concernées pour qu'elles puissent ridiculiser aux yeux du monde ce voyou de Libyen, ce Kadhafi...

Là-dessus, dignement, il remonta dans la Land-Rover. Si les chauffeurs se mettaient à faire de la politique... Malko s'efforça de suivre la grosse Land-Rover, conduite à tombeau ouvert par le Tchadien.

Qu'allait-il trouver à l'hôtel Canary ? La crosse de son pistolet extra-plat glissé sous sa chemise le gênait pour conduire mais il n'avait pas envie de se retrouver le ventre ouvert sous un chameau.

CHAPITRE IV

L'hôtel Canary ressemblait à une maison de passe avec ses trois étages aux persiennes fermées. Il s'élevait ainsi que quelques autres blocs d'immeubles au milieu d'un terrain vague où venait se vomir Middle Avenue, l'artère centrale de New Extension. Des avenues au sol de terre battue, bordées de villas construites de guingois, avec par-ci, par-là le palais d'un Arménien ou d'un Copte enrichi dans les innombrables trafics.

Malko s'était installé à une tonnelle déserte, devant l'hôtel. Un vieil homme balayait mais ne se dérangea pas pour lui demander ce qu'il voulait. Il attendait depuis vingt minutes. Peu à peu, la température fraîchissait. Le Canary semblait désert. Personne n'y entrait. Mort de soif, l'alpaga de son pantalon collé à la peau, Malko finit par coincer un garçon qui lui apprit qu'ils n'avaient que du Pepsi-Cola.

Et encore, tiède...

Peu à peu, la nuit tombait, avec la rapidité habituelle des tropiques.

Trente minutes de plus. Toujours personne. La circulation sur Middle Avenue avait augmenté. Soudain, une Noire émergea du Canary. Une fille aux cheveux frisés encadrant un visage rond, vêtue à l'européenne. Elle se dirigea d'abord vers le terrain vague, puis sembla se raviser et revint vers la table de Malko. Avec un sourire complice, elle s'installa en face de lui et demanda :

— *Smoke ?*

Il n'avait pas de cigarette. Elle n'insista pas. Il la détailla. Le visage était avenant, avec des yeux très sombres. Son chemisier moulait une poitrine lourde un peu tombante. L'inconnue croisa les jambes, se pencha en avant, montrant qu'elle ne portait rien sous son chemisier. Celui-ci s'écartait tout le temps et elle le remettait en place d'un geste machinal.

Malko était perplexe. Pute ou contact ? Elle avait pu bien sûr l'observer à travers les persiennes de l'hôtel, et remarquer son oisiveté. Coïncidence troublante. Il lui demanda en anglais :

— Vous m'attendiez ?

Elle répliqua par une phrase en arabe. Incompréhensible pour Malko. Son anglais semblait limité à « yes » ou « no ». Et encore, pas dans le bon ordre... Il lui montra son verre, mais elle refusa d'un geste. Elle semblait nerveuse, tournant sans cesse la tête vers l'extérieur. Enfin, elle se leva, et se dirigea vers la porte latérale du Canary. Avant d'y entrer, elle se retourna, fixant sur Malko un regard insistant. Il se dit qu'il ne pouvait se dérober. On n'allait quand même

pas l'enlever en plein Khartoum... De toute façon, son pistolet extraplat le protégeait d'un certain nombre de risques.

Il entra dans l'hôtel. La fille l'attendait dans le couloir. Elle s'engagea dans l'escalier. Il y régnait une chaleur étouffante. Au premier, elle poussa une porte et Malko la suivit dans une petite chambre agréablement fraîche. La fille brune referma la porte et lui fit face avec un sourire qui pouvait dire n'importe quoi.

— *I have a message for Habib Kotto*, dit Malko.

Le nom fit passer une lueur dans les prunelles noires, mais la fille ne dit rien. Elle recula vers le lit où elle s'assit avant de dire :

— *Boukra*(12).

Enfin, une indication. Elle leva la main gauche, le pouce replié.

— *Arbâa... Assr*(13).

Un rendez-vous le lendemain à quatre heures. Il progressait.

— *Here ? Hôtel Canary ?*

Elle secoua négativement la tête, puis dit lentement :

— *Omdourman. Darwish.*

Malko essayait de comprendre. Omdourman, c'était la ville jumelle de Khartoum, la cité-dortoir. Mais Darwish ? Visiblement, la fille ne s'attendait pas à tomber sur quelqu'un ignorant l'arabe. Elle répéta encore :

— *Boukra. Assr. Omdourman. Darwish.*

Il n'y avait rien d'autre à en tirer.

— *Thank you*, dit Malko. *Shokran*(14).

Elle sourit, tendit la main.

— *Ten pounds*(15).

Malko tira un billet et le posa sur le lit. Alors, d'un geste inopinément sensuel, la fille écarta à deux mains les pans de son chemisier découvrant une poitrine magnifique, épanouie, de quoi remplir la main de plusieurs honnêtes hommes. Du même geste coulant, elle fit glisser le tissu de ses épaules et resta ainsi, torse nu, assise sur le lit, fixant Malko, comme une araignée qui va gober une mouche.

Elle tendit les bras vers lui. Comme il ne bougeait pas, elle se leva, et l'attira, se rasseyant sur le lit. Sans le quitter des yeux, comme pour l'hypnotiser, elle posa les doigts sur l'alpaga bleu marine de son pantalon et se mit à le masser très doucement, d'un mouvement circulaire. Effleurant à peine le tissu. Elle s'interrompit seulement pour lui saisir les poignets, posant ses paumes sur ses seins. Elle avait une peau satinée et tiède, et sa poitrine était d'une fermeté inattendue. Son « massage » commençait à déclencher quelques réactions prévisibles.

Un sourire satisfait découvrit des dents blanches. Avec des gestes précis, elle fit surgir sa virilité à l'air libre et entreprit de la rouler entre ses doigts comme un cigare. Malko sentit les picotements

annonciateurs de plaisir. Il s'attendait à ce que la fille le prenne dans sa bouche, mais elle continuait, les lèvres à quelques centimètres de son sexe. Elle s'arrêta d'un coup et Malko ressentit une sensation nouvelle, incroyablement excitante. La Noire venait de l'emprisonner entre les pentes douces de ses deux seins qu'elle prit à pleines mains, les rapprochant jusqu'à serrer Malko entre eux, comme un coussin tiède et élastique. Très lentement, elle commença alors à se balancer d'avant en arrière, de plus en plus vite, le seul contact entre eux étant la peau de sa poitrine. Lorsqu'il explosa, sa bouche s'abaissa brusquement, l'engloutissant d'un coup, le gardant jusqu'à l'ultime pulsation.

Enfin, les seins s'écartèrent, le libérant, et la bouche l'abandonna lentement.

Le temps qu'il se rajuste, elle avait pris l'argent, remis son chemisier et ouvert la porte. Il se retrouva dans le couloir-fournaise, les jambes coupées et perplexe.

Si tous les contacts avec Habib Kotto se passaient de la même façon, cela risquait d'être épuisant...

Une partie du message était incompréhensible. Elliot Wing pourrait peut-être l'éclairer. Il prit la direction de la villa d'Elliot Wing. L'Américain prenait le frais dans son jardin, à côté d'une piscine désespérément vide, une bouteille de Gaston de Lagrange entamée à côté de lui. Il sursauta en entendant Malko.

— Alors ? Vous avez vu quelqu'un ?

— Oui, dit Malko.

Il lui raconta son étrange entrevue. Avec tous les détails. Elliot Wing n'eut pas l'air autrement surpris.

— Ce devait être une pute du nord. La plupart des filles sont cousues, elles savent que les Blancs n'aiment pas ça. Celle-ci a eu de l'imagination au moins.

Malko répéta les quatre mots du message. Elliot Wing se concentra :

— Boukra, c'est demain. Arbâa, quatre heures, Darwish, Darwish...

Il frappa tout à coup dans la paume de sa main.

— J'y suis. Ce sont les derviches tourneurs. Une secte curieuse. Ils se livrent à leur exhibition tous les vendredis, entre quatre et six. Demain, c'est vendredi. À côté de Omdourman. Dans le désert près d'une zone de cimetières et d'une petite mosquée. Assez loin du centre. (Il se rembrunit.) Je n'aime pas qu'ils vous donnent rendez-vous là-bas. C'est à l'écart. Je vous conseille de ne pas y aller.

— Si je n'y vais pas, dit Malko, nous ne saurons jamais rien... À ce stade, ils n'ont pas intérêt à me faire quoi que ce soit. Ils veulent leurs armes.

— J'espère que vous avez raison, soupira l'Américain. Maintenant,

j'ai peur de tout.

— Essayez de vous détendre, conseilla Malko. Dommage que votre piscine ne soit pas remplie.

— Je l'ai remplie une fois, expliqua Elliot Wing. Seulement, on ne trouve pas de chlore à Khartoum. Alors, avec la chaleur et le vent, au bout de deux jours, on a un marécage. J'y ai renoncé, comme tout le monde. Si vous voulez, on peut regarder un film sur mon Akai. J'en ai deux ou trois de nouveau.

— Je vais vous laisser dormir, proposa Malko. Demain matin, vous m'expliquerez comment on va chez les derviches.

— Le chauffeur ne travaille pas le vendredi, objecta l'Américain. Vous aurez du mal à trouver.

— Mais non, dit Malko.

Elliot Wing eut un pauvre sourire.

— Excusez-moi, je devrais dîner avec vous, mais je n'en ai pas le courage. Je vais prendre un somnifère et dormir. Il faut que j'arrête de penser. Sinon, je vais devenir fou. Je viens vous voir demain matin, je vous ferai un plan. Ou je viendrai avec vous.

— Je préfère y aller seul, trancha Malko, vous êtes trop impliqué. Vos nerfs ne tiendraient pas.

Malko était fatigué lui aussi et reprit avec plaisir la route de son hôtel. Une brise délicieuse venue du désert rafraîchissait l'atmosphère, faisant oublier la fournaise de la journée. Quel cauchemar pour Elliot Wing ! Savoir que sa femme était entre les mains des gens qui avaient assassiné Ted Brady de cette horrible façon. Qu'allait-il se passer chez les derviches tourneurs ? Quel piège allait lui tendre Habib Kotto ? Ce que Malko avait à lui proposer n'avait rien à voir avec ce que le Tchadien exigeait...

Monté dans sa suite, il regarda le paysage. L'hôtel était bâti le long du Nil bleu, venu d'Abyssinie(16), juste avant qu'il rencontre le Nil blanc, qui arrivait du Zaïre. Les deux, réunis, partaient vers le nord, en un seul fleuve immense, au cours si lent qu'il semblait immobile.

Khartoum était en réalité une triple ville. Khartoum, au sud du Nil bleu. Khartoum Nord, de l'autre côté du même fleuve. Et Omdourman, de l'autre côté du Nil blanc, la plus peuplée des trois. C'est là qu'il avait rendez-vous le lendemain. Aux confins du désert qui cernait les trois agglomérations. De Khartoum, on pouvait conduire mille kilomètres dans n'importe quelle direction, sans rencontrer autre chose que l'immensité ocre et rocailleuse.

CHAPITRE V

Un grand Noir au visage chevalin et extatique se balançait comme un pendule, d'avant en arrière, les coudes au corps, plongeant vers le sol, puis se redressant brusquement, le regard fou, piétinant sans fin la poussière.

Devant le rang qui tournait lentement autour du mât central décoré des drapeaux de l'Islam, un vieillard incroyablement maigre, noir comme un pruneau, vêtu d'oripeaux verts, tournoyait à cloche-pied, les yeux révoltés, les bras écartés à la manière d'un épouvantail, la bouche ouverte, comme pour avaler la musique des cymbales et des tambours qui rythmaient la cérémonie. Le derviche tourneur s'arrêta d'un coup, se laissa tomber à terre et se mit à rouler sur lui-même, dans les jambes de ceux qui avançaient lentement en psalmodiant, agités d'une curieuse houle qui les projetait d'avant en arrière à chaque battement de tambour.

Une foule respectueuse contemplait les derviches tourneurs qui chaque vendredi, sacrifiaient à leur rite – considéré comme hérétique dans la plupart des pays musulmans –, face à une petite mosquée d'argile, entourée de tombes à perte de vue.

Certains, dans le cercle des spectateurs, étaient agités de brusques ondulations, comme envoûtés par le rythme lancinant des tambours. Un enfant se détacha de la foule et se mit à suivre les derviches, imitant maladroitement leurs gestes.

Malko, lui, n'avait pas envie de danser... Une heure et demie de derviches, ça suffisait. Aucun messager d'Habib Kotto ne s'était encore manifesté. Il était venu avec la Land-Rover d'Elliot Wing, plus pratique dans le désert que la 504.

Le soleil, déjà bas sur l'horizon, teintait de lueurs mauves l'ocre du désert. Khartoum était invisible, perdu dans la brume de chaleur de l'autre côté du Nil. Ici, à Omdourman, c'était déjà un autre monde, celui des pistes et des immensités arides qui composaient les trois quarts du Soudan.

Avec la gravité d'un pape, un derviche vêtu d'un costume d'Arlequin, ridé comme une vieille pomme, se mit à gesticuler devant Malko, prononçant des incantations incompréhensibles. Sans aucune hostilité, d'ailleurs. Ici, les derviches étaient bons enfants et laissaient même les rares touristes les photographier. Lorsqu'ils se rassemblaient, drapeau vert de l'Islam en tête, pour exprimer leur foi de cette étrange façon, ils attiraient toujours des centaines de curieux. Le rythme obsédant des tambours finissait par enflammer la foule africaine, toujours prête à danser.

Une vieille, tassée, couverte de tatouages, lança un *yoyou* strident qui fit sursauter Malko.

Il consulta sa Seiko-quartz. Six heures moins le quart. L'estomac contracté, Malko balaya du regard le cercle de badauds. La Cour des Miracles : tous les goitreux, les demeurés, les sommeilleux, les hystériques étaient là, tournants, dansants, virevoltants, grotesques parfois, inquiétants aussi. Le « boum-boum » des tambours résonnait dans sa tête. Le soleil avait presque atteint la ligne d'horizon. Bientôt, ce serait l'heure de la prière du Maghreb et la foule allait se disperser. Il recula devant le tournoiement des derviches. Et, derrière lui, il la vit.

La Noire de l'hôtel Canary, vêtue exactement de la même façon. Elle le regardait. Depuis combien de temps était-elle là ? Pourquoi ne s'était-elle pas manifestée ? Il s'approcha :

— You wait for me ?(17)

Elle ne répondit pas. Les derviches tournaient de plus en plus vite, comme s'ils essayaient de battre le soleil couchant. La fille pointa le doigt vers une camionnette chargée de femmes en taubes(18) blanches et dit :

— Car ?

Malko l'entraîna vers sa Land-Rover. La Noire, sans hésiter, ouvrit la portière et s'y installa.

Malko la rejoignit. Les premiers derviches commençaient à s'agenouiller vers La Mecque pour la prière. La fille montra une direction, vers l'ouest.

— Go.

Malko démarra, serpentant à travers les carrés de tombes, dépassant quelques cahutes en torchis. Il n'y avait pas une piste, mais cent ! Et il fallait un sacré coup d'œil pour se diriger. Les pistes soudanaises étaient parmi les plus mauvaises d'Afrique.

Les tombes s'espacèrent. Ils roulaient en plein désert. Même le gros château d'eau, à la sortie d'Omdourman, commençait à s'estomper dans le crépuscule. Puis, Malko dut allumer ses phares. Quelques véhicules roulaient parallèlement à lui. Il se mit à penser au dernier voyage de Ted Brady. Cela avait dû commencer ainsi...

Les seins épanouis de sa voisine ballottaient au gré des cahots et, peu à peu son corsage s'ouvrait sans qu'elle s'en formalise. Elle regardait droit devant elle, comme si Malko n'existait pas.

Il n'y avait plus rien devant eux, sauf un vieux camion qu'il doubla. D'après la carte, Umm Inderaba, se trouvait à trois heures de piste !

La chaleur étouffante avait fait place à une fraîcheur agréable. Les différences de température étaient incroyables.

Malgré son pistolet extra-plat glissé sous le siège de la Land-Rover, il commença à s'inquiéter. Ils roulaient maintenant dans une

immensité plate, semée de carcasses de véhicules abandonnés, où se levaient de brusques tourbillons de vent de sable. Certes, son arme tirait des projectiles à haute vitesse initiale et à fragmentation, mettant hors de combat tout individu touché. Hélas, contre des fusils d'assaut, cela ne faisait pas le poids. À côté de lui, la Noire semblait dormir, le maintenant dans la bonne direction d'un geste.

Finalement, c'était sans doute une pute qui avait profité de son rôle de messagère pour se faire un petit extra...

Ils devaient se trouver à une vingtaine de kilomètres d'Omdourman. Quelques lumières apparurent soudain. Une petite mosquée en plein désert, d'où les fidèles étaient en train de s'éloigner à pied. La Noire fit signe à Malko de s'arrêter. Dès que la Land-Rover se fut immobilisée, elle sauta à terre et disparut dans la pénombre. Il en profita pour récupérer le pistolet et le poser à portée de sa main. Cinq minutes plus tard, deux silhouettes émergèrent du vent de sable. La Noire et un barbu mal fagoté dans une chemise et un pantalon de toile, l'air d'un petit fonctionnaire, avec de grosses lunettes d'écaille, et le nez épaté.

La Noire resta à l'extérieur et le barbu monta dans la Land-Rover à côté de Malko.

— Vous venez de la part de M. Wing ?

Il parlait français, sans accent.

— Oui, dit Malko.

— Vous êtes mandaté pour traiter ? demanda-t-il avec méfiance.

Ce formalisme, en plein désert, était irréel. Le vent soufflait et, à travers les glaces ouvertes, apportait un peu de sable.

Comme tous les Africains, il aimait bien les expressions un peu pompeuses. Malko lui répliqua sèchement :

— Évidemment. Vous êtes le représentant d'Habib Kotto ?

— Je suis le représentant des FLT, corrigea le nouveau venu, je m'appelle Fouad. Avez-vous enfin des propositions concrètes que je puisse transmettre au président ? Êtes-vous disposé à tenir vos promesses ?

Malko réprima une violente envie de lui tirer une balle dans la tête. Il était là pour négocier.

— Ce ne sont pas *mes* promesses, répliqua-t-il avec froideur. Je suis ici pour éviter que vous n'assassiniez Mme Wing, comme vous avez tué Ted Brady. Ignoblement.

Le barbu s'agita sur le siège, ôta ses lunettes et déclama d'un ton grandiloquent :

— Mon cher ami, je ne suis pas venu pour me faire insulter ! M. Brady s'est moqué de nous, nous a manipulés pour satisfaire nos ennemis les Libyens. Il a été jugé et exécuté... Nous ne sommes pas des assassins... D'ailleurs les FLT ont publié un communiqué

revendiquant cette action.

— Il n'y a pourtant pas de quoi en être fier, coupa Malko. Je suis mandaté par le State Department, afin d'obtenir la libération de Mme Wing.

Le barbu eut un sourire faussement candide, ouvrant les mains dans un geste typiquement africain.

— Mon cher ami, c'est extrêmement facile. Je peux vous promettre moi-même, personnellement, que cette personne sera remise à la disposition de son mari dès que nous aurons reçu ce qu'on nous a promis.

Malko s'abstint de lui dire qu'il n'était pas son ami et qu'il verrait très bien sa tête empaillée dans la salle des trophées du château de Liezen. Inutile de compliquer les négociations... Il sortit le télex du State Department. Il alluma le plafonnier, et le tendit à l'envoyé d'Habib Kotto.

— Voici ce que nous sommes prêts à vous donner.

Fouad remit ses lunettes et parcourut le document rapidement, avant de le rendre à Malko avec une expression dégoûtée.

— Ce n'est pas du tout ce que nous voulons. M. Wing possède notre liste.

— Vous n'aurez pas les Kalachnikovs, prévint fermement Malko. Ted Brady avait eu le tort de prendre ses désirs pour des réalités. Les États-Unis considèrent votre lutte avec sympathie, mais ne peuvent prendre position pour le moment. Cette affaire est remontée à la Maison Blanche et il n'y a aucun espoir de voir le Président des États-Unis changer d'avis. Prenez les véhicules qu'on vous offre, le matériel de transmission et les médicaments. Vous n'aurez rien de plus...

— Dans ce cas, mon cher ami, fit l'émissaire, vous vous êtes déplacé pour rien. Le CCFLT a décidé à l'unanimité d'exiger l'accomplissement des promesses de Ted Brady.

— Je vous dis que c'est impossible.

— Tant pis. Nous serons obligés d'exécuter l'otage à la date prévue. Nous ne pouvons pas tolérer qu'on nous traite comme des va-nu-pieds sans cervelle, qu'on nous ridiculise aux yeux de l'Afrique et du Monde..., continua-t-il avec une emphase ubuesque.

— Vous préférez qu'on vous considère comme de répugnants assassins ? ne put s'empêcher de dire Malko.

— C'est une question de point de vue, contra sèchement Fouad. Nous vous donnons quarante-huit heures pour prendre votre décision de principe. Transmettez-la à la même heure, au même endroit. Si, à la date fixée, dans douze jours toute la livraison n'a pas été faite, Mme Wing sera exécutée.

— Son mari offre de prendre sa place, plaida Malko.

Le barbu secoua la tête.

— Non. Nous ne pratiquons pas ce genre d'échange. Mon cher ami, je vous salue.

Il sauta de la Land-Rover et disparut dans l'obscurité. Sous la politesse ampoulée, il y avait toute la férocité de l'Afrique et la haine du Blanc. Silencieusement, la Noire remonta. Malko fit demi-tour et accéléra, fonçant à travers le désert. Les mâchoires serrées, ivre de rage. Sa mission de conciliation avait complètement échoué. Il fallait que Washington cède. Sinon, cela ferait deux morts.

Sans les indications de sa passagère, il n'aurait jamais retrouvé Khartoum dans cette immensité, sans lumières et sans points de repère. Enfin, le grand pont métallique sur le Nil, reliant Omdourman à Khartoum apparut avec les lumières du parc d'attraction Mograin. Malko ramena la Noire à l'hôtel Canary. Ils n'avaient pas échangé un mot. Avant de descendre, elle se tourna vers lui, écartant les pans de sa blouse sur sa poitrine magnifique, avec un regard insistant. Malko refusa d'un sourire la proposition muette et lui tendit quand même un billet de dix livres qu'elle empocha. Autant s'en faire une amie.

Il lui restait le sale boulot : prévenir Elliot Wing qu'il n'était pas près de revoir sa femme.

* *

*

Elliot Wing surgit de son jardin avant même que Malko n'ait eu le temps d'arrêter le moteur de la Land-Rover. Les phares éclairèrent le visage livide de l'Américain un verre à la main. Il ouvrit la portière de la Land-Rover et jeta :

— Vous avez vu quelqu'un ?

— Oui, dit Malko, sautant à terre.

— Ils acceptent ?

— Ils refusent. Ils veulent toutes les armes.

D'un geste inattendu, Elliot Wing projeta son verre contre le mur. Puis il rentra, suivi de Malko, et se laissa tomber dans un fauteuil de rotin, la tête entre ses mains. Malko s'assit en face de lui. Horriblement mal à l'aise.

— Ne vous découragez pas ! Nous allons obtenir les armes de Washington. Ils ne peuvent pas laisser assassiner votre femme. Souvenez-vous des otages de l'Iran. Le président Carter était prêt à tout pour sauver leur vie.

— Ce n'est pas la même chose, protesta l'Américain. Ici, personne n'est au courant et c'est une décision politique. Habib Kotto ira jusqu'au bout. Il la tuera.

— Il sait qu'il n'aura pas les armes, dans ce cas.

— Si ! Il prendra un autre otage, jusqu'à ce que nous cédions. Il a le temps.

— Mais les Soudanais ne le laisseront pas faire.

— Les Soudanais s'en moquent.

Malko regarda le ciel scintillant d'étoiles. Cela sentait bon les fleurs. À cette heure-là, Khartoum semblait un paradis. Il était décidé à ne pas repartir sans avoir sauvé Helen Wing.

— Elliot, dit-il, demain matin, nous allons alerter Langley et les Soudanais. Les forcer à collaborer. Je dois donner une réponse dans deux jours.

— Les Soudanais ne feront rien. Pourtant, je suis sûr que le colonel Torit sait où se trouve Habib Kotto. Si on pouvait le piquer, je l'échangerais contre Helen. Ou je le couperais en morceaux, le salopard.

Les yeux d'Elliot Wing brillaient de haine. Malko se dit que tout cela risquait de se terminer très mal.

* *

*

En dépit des glaces ouvertes, il régnait dans la Land-Rover une chaleur infernale. Elliot Wing tapotait nerveusement du plat de sa main sur la tôle brûlante. Une longue file de voitures était immobilisée dans Gamhuriya Avenue. À la hauteur d'Ali Abdul Latif Avenue, les deux feux s'étaient inopinément mis au vert en même temps. Sous l'œil indifférent d'un policier en blanc, deux files de voitures lancées à l'assaut du croisement avaient terminé dans un enchevêtrement de tôles monstrueux, bloquant le carrefour.

L'émetteur-radio réparé, tous les télex codés étaient partis pour Langley, avec un véritable SOS adressé au directeur général de la Company. Au risque de gâcher sa carrière, Elliot Wing menaçait son administration de tout révéler à la presse, si rien n'était fait pour sauver sa femme. Ils auraient une réponse en fin de soirée, à cause du décalage horaire. En attendant, ils avaient rendez-vous avec le colonel Torit dans la suite de Malko au Hilton.

Ils étaient en retard. Elliot Wing parvint enfin à se dégager et rattrapa Nile Avenue, la promenade longeant le Nil d'est ou ouest, bordée des vieilles bâtisses construites durant l'occupation anglaise. Ombragée de majestueux banians. La seule chose qui faisait ressembler Khartoum à une ville...

Elliot Wing, les traits plus tirés que jamais, ruminait son angoisse sans un mot. Toute l'ambassade était au courant du drame et on y parlait bas, comme dans la maison d'un mourant.

Un civil de petite taille – chemise et pantalon bleu – faisait les cent pas dans le couloir du neuvième étage du Hilton. La moustache nette, le front un peu dégarni, l'air doux et affable. Elliot Wing le présenta à Malko.

— Le colonel Ismaël Hadj Torit, directeur de la Sécurité Extérieure. Mister Linge, envoyé du State Department.

Ils pénétrèrent dans la suite. Le colonel accepta un Perrier et s'assit. L'Américain ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche. Pâle, se contenant difficilement, il lança :

— Les salauds qui ont kidnappé ma femme nous ont fait savoir qu'ils l'exécuteraient si nous refusions de leur livrer des armes. C'est une honte pour le Soudan que de tels agissements puissent se dérouler sur son territoire. Le travail de vos services est justement de contrôler ceux qui commettent des délits. Je vous demande instamment d'agir.

Le colonel soudanais hocha la tête.

— Je comprends votre angoisse, Mister Wing. Mon pays et le vôtre sont alliés et il va sans dire que je déplore profondément ce qui est arrivé. D'ailleurs, j'ai déjà demandé à ce qu'on renforce la garde de l'ambassade et de votre résidence. Vous aurez désormais deux soldats nuit et jour. Une voiture de police effectuera des rondes dans votre rue. Pour le reste, c'est très difficile. Il y a près de deux millions de Tchadiens au Soudan, dont trois cents mille à Khartoum. C'est un milieu très imperméable. Habib Kotto semble introuvable. Il doit se trouver hors de Khartoum. Dans la région de El Geneina, peut-être, là où sont regroupés beaucoup de ses partisans. Or, nous manquons d'essence, de véhicules et d'hélicoptères, pour les recherches. J'ai envoyé un télégramme au gouverneur de El Fasher, afin qu'il enquête sur son territoire.

— Vous ne pensez pas qu'ils sont à Khartoum ? demanda Malko.

Le colonel Torit eut une moue dubitative.

— Non, je ne crois pas. Mais Habib Kotto se déplace beaucoup, alors...

Malko faillit lui parler de l'hôtel Canary, puis s'abstint. Le colonel Torit les menait visiblement en bateau.

Il ne pouvait pas ne pas savoir où se trouvaient des gens comme Habib Kotto. Seulement, il bougeait ses pions à lui...

— Vous imaginez l'impact sur le gouvernement soudanais si cette jeune femme était assassinée sur votre territoire ? fit-il remarquer.

— Nous n'y sommes pour rien, protesta le colonel. J'ai demandé à tous mes informateurs de m'aider. Ils n'ont rien trouvé. Mais je continue mes efforts. J'espère que le gouvernement américain ne cédera pas à leurs exigences. Cela nous mettrait dans une position très difficile.

— Pourquoi ? demanda Malko.

Le colonel soudanais prit son air le plus doux, pour laisser tomber :

— Parce que nous serions obligés de refuser le transit de matériel militaire sur le territoire soudanais. C'est une atteinte à la souveraineté de notre pays. M. Habib Kotto n'est qu'un réfugié parmi

les autres. Il n'a pas le droit de créer une armée privée sur le territoire national.

Malko le fixa, abasourdi par tant d'hypocrisie.

— Je croyais que vous étiez en mauvais termes avec la Libye. Kotto lutte contre Kadhafi. Vous devriez être content.

— Les frontières sont ouvertes avec la Libye et le Tchad, récita le colonel. Nos relations diplomatiques sont normales. Bien sûr, Kadhafi nous fait peur, mais il fait peur à tout le monde... Dans le cas d'Habib Kotto, nous restons neutres.

— Toutes ses communications-radio passent quand même par l'armée soudanaise, lâcha soudain Elliot Wing. Il y a un mois, il se trouvait dans le camp militaire à côté de la prison. Nous avons intercepté des émissions. Sur la même longueur d'onde que celle de l'armée soudanaise.

Le colonel semblait suprêmement embarrassé.

— C'est... exact. Il arrive que nous aidions Habib Kotto à communiquer avec ses forces qui se trouvent encore au Tchad. Mais c'est tout à fait exceptionnel.

Ostensiblement, le Soudanais Torit consulta sa montre. Une superbe Rolex en or massif. Malko crut même y apercevoir quelques brillants.

Il se leva avec un sourire contraint et tendit la main à Elliot Wing.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver votre femme, affirma-t-il. Je vous tiens au courant.

Il sortit de la suite dans un silence de mort. Dès qu'ils furent seuls, Elliot Wing explosa.

— Le fumier est seulement venu nous dire qu'il ne voulait pas d'armes pour Kotto ! Ils chient dans leur froc. Les Soudanais sont si faibles que le dernier qui parle a toujours raison. Ou alors, il fait de l'intox, il joue son propre jeu.

— Il a une bien belle montre, remarqua Malko. Cela doit représenter un an de sa solde.

— Oh, ici, il y a pas mal de corruption, fit l'Américain. Cela ne veut rien dire.

— Les Soudanais protègent vraiment Habib Kotto et ses gens ?

— Oui. Dans le sens mafioso du terme. Ils les hébergent dans des camps militaires, ils les assistent pour leurs communications et mettent à leur disposition quelques moyens matériels. Prêts à les étrangler à la première incartade. Si Kotto avait des armes, ce ne serait pas la même chose.

Malko se prit la tête à deux mains. Quelle salade ! Le colonel jouait-il pour lui ou pour son gouvernement ? C'était un problème supplémentaire. Il tenta de rassurer l'Américain.

— Quand nous aurons les armes, dit-il, on s'arrangera, soit pour

« tordre le bras » des Soudanais, soit pour les amener directement dans une zone non contrôlée, vers le nord-ouest.

— Nous n'aurons pas les armes, affirma avec tristesse Elliot Wing. Vous verrez que ces salauds de Washington vont nous laisser tomber.

— Ce n'est pas possible, dit Malko. Ils savent que cela ferait trop de vagues. Attendons ce soir la réponse de Langley.

Elliot Wing se leva à regret.

— OK. Je vais travailler.

Resté seul, Malko demeura songeur, se demandant avec angoisse si son optimisme de commande était vraiment justifié...

Le téléphone sonna soudain. C'était si rare dans ce pays qu'il sursauta. C'était une voix de femme. Douce, française, avec un accent chantant.

— Monsieur Linge ?

— Oui ?

— Vous êtes l'ami d'Elliot Wing ?

— Oui.

Silence.

— Je vous attends à la piscine, j'ai besoin de vous parler.

CHAPITRE VI

Étourdi de chaleur, Malko traversa en courant l'espace cimenté séparant les parasols de la piscine, se brûlant la plante des pieds sur le ciment et plongeait. Horreur ! L'eau semblait couler d'un iceberg. Glaciale. Alors que le ciment devait être à 60°... Grelottant il s'appuya au rebord, examinant les clients de la piscine entassés sous des parasols. Des équipages de compagnies aériennes, se grillant systématiquement comme des hamburgers, quelques businessmen accablés par la fournaise et les lenteurs de l'administration soudanaise.

Qui pouvait être sa mystérieuse correspondante ? Il ne connaissait personne à Khartoum.

Il se posait encore la question lorsqu'une silhouette sombre émergea de sous un parasol, derrière le bar installé au bord du grand bassin.

Une apparition à couper le souffle !

Il eut tout le temps de l'admirer tandis qu'elle se dirigeait vers l'endroit où il se trouvait, traversant toute la piscine d'une démarche glissante et sensuelle.

Une sorte de Bo Derek en négatif. Une grande Noire, aux cheveux tressés encadrant un visage à la beauté altière. Le corps de déesse était moulé par un maillot rose tranchant sur la chair sombre. Des mules en lézard aux talons de dix centimètres. La poitrine, la chute de reins, le ventre plat, les longues mains aux ongles nacrés, tout était inouï de beauté chez cette inconnue. Elle s'arrêta en face de Malko, encore dans l'eau. Il leva les yeux sur les colonnes noires des cuisses, le renflement du sexe. Troublé.

Leurs regards se croisèrent. La Noire découvrit des dents éblouissantes dans un sourire un peu moqueur.

— Bonjour, monsieur Linge, C'est moi qui vous ai téléphoné. Je suis la princesse Raga.

Abasourdi, Malko se hissa hors de la piscine, lui prit la main et la baisa. Son geste sembla plaire à la sculpturale apparition d'ébène.

— Venez, dit-elle.

Elle pivota gracieusement sur elle-même avec un léger déhanchement qui dessécha la bouche de tous les mâles présents. Puis mena Malko jusqu'à un parasol à l'écart où les attendaient deux chaises longues.

Elle s'assit de biais sur son siège, écrasant un peu ses longues cuisses fuselées. Ses grands yeux noirs étaient ombrés d'immenses cils. Elle bougeait bien, avait une élégance naturelle. D'où venait-elle ? Qui

était-elle ?

Elle commanda un karkadeh(19) au garçon et fixa Malko.

— Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais, dit-elle. Vous êtes l'homme qui apporte des armes à Habib Kotto.

Les nouvelles allaient vite. Malko sourit sans confirmer, stupéfait de cette entrée en matière.

— Et vous, qui êtes-vous ?

Elle lui adressa un regard appuyé, presque méprisant.

— Je vous l'ai dit. La princesse Raga. Je suis née sur un chameau, il y a trente ans, dans le Tibesti(20). Je suis la seule représentante authentique du peuple tchadien en lutte, une Toubou. Et moi aussi j'ai besoin d'armes.

Frappé de stupeur, Malko l'examina. Elle ne plaisantait pas : cela devenait un mauvais gag...

— Je pense que vous vous méprenez, dit-il. Je suis à Khartoum pour tenter de faire libérer une personne retenue contre son gré. Pas pour faire du trafic d'armes.

La princesse Raga eut un sourire qui découvrit des dents de cannibale. Elle était véritablement splendide.

— Je n'ai pas le temps de discuter de cela maintenant. Dînons ensemble. Je vous attendrai dans le hall à neuf heures. À tout à l'heure.

Elle se leva et s'éloigna avec un balancement si sensuel que Malko faillit la suivre. Elle n'avait pas la callypige caricaturale des Noires, mais une croupe ronde et haute, des hanches en amphore, un dos élancé et musclé. À regretter l'époque de la colonisation.

Bravant la chaleur, il se rhabilla et se lança dans la fournaise de Khartoum à l'heure de la sieste. On y circulait comme en pleine nuit. Toutes les boutiques étaient fermées. Il ne mit guère plus de cinq minutes pour atteindre la Onzième rue. Hissein, le boy de Elliot Wing, surgit à sa rencontre.

— Le patron dort, expliqua-t-il. Il était très fatigué, il a pris des pilules. Je dois le réveiller à neuf heures, il retourne à l'ambassade.

Malko n'insista pas. Elliot Wing avait besoin de récupérer. Tant pis, il apprendrait plus tard pour qui roulait la belle princesse du Tibesti née sur un chameau. Il n'allait quand même pas demander au colonel Torit.

Il espérait seulement ne pas faire de gaffe trop grave. La princesse pouvait devenir une alliée. Ou une ennemie de plus. Ce dont il n'avait vraiment pas besoin.

* *

*

La princesse Raga glissa vers Malko dès qu'il émergea de

l'ascenseur, sous les regards fous de concupiscence de quelques Arabes en goguette. Une très longue jupe moulait ses hanches et sa croupe cambrée, assortie d'un boléro ajusté découvrant les trois quarts de sa poitrine et une ligne de peau noire à la hauteur de la taille.

La coiffure était toujours aussi hiératique, l'œil charbonneux, l'ensemble dégageant un mélange de classe hautaine et de sensualité distante.

Elle glissa son bras sous celui de Malko, l'entraînant vers la porte tournante. Son parfum n'avait rien d'africain, bien qu'il soit lourd et entêtant. Elle avait dû s'en arroser car tout son corps paraissait en être imprégné.

Malko remarqua que deux Noirs leur emboîtaient le pas. La princesse vit son regard et dit suavement :

— Ne craignez rien, ce sont mes gardes du corps. Les deux Noirs les suivirent jusqu'au parking où ils montèrent dans un taxi jaune. Malko installa sa compagne dans la 504 et ils sortirent du parking, suivis par le taxi.

— Nous allons au Green Village, annonça la princesse Raga. Vous suivez Nile Avenue jusqu'au Pont des Italiens, ensuite, vous continuez.

Malko ignorant ce qu'était le Green Village, accepta la suggestion.

— Comment m'avez-vous identifié ? demanda-t-il.

— Je sais tout ce qui se passe à Khartoum, sourit-elle.

— Et vous ? Que faites-vous à Khartoum ?

— Je prépare la reconquête de mon pays.

Malko tourna la tête vers la princesse Raga. Elle était absolument sérieuse. Il admira son profil. En Europe, elle aurait fait fureur. Ils passèrent devant le Pont des Italiens qui enjambait le Nil vers Khartoum Nord et continuèrent vers l'est, longeant les emplacements déserts de la Foire Internationale de Khartoum.

— Comment voulez-vous reconquérir votre pays ? demanda Malko.

De nouveau la princesse arbora son sourire cruel.

— Par les armes. Je suis ici pour procurer des armes à mes hommes.

— Vous êtes alliée avec Habib Kotto ?

Elle eut une moue méprisante.

— Kotto ! Ce chien couchant ! Il n'a jamais touché un fusil de sa vie. Il n'y a que vous, les étrangers, pour le prendre au sérieux. À gauche, ici.

Malko s'engagea dans un sentier filant vers le Nil.

— Vous voulez tous les deux chasser les Libyens de votre pays ?

— Kotto fait semblant ! cracha-t-elle. Il ne s'est jamais battu. Il veut seulement le pouvoir et de l'argent.

Un panneau apparut : Green Village Hôtel. Cela ressemblait à un élégant motel californien à la sauce africaine. Des tables autour d'une

piscine, des bungalows noyés dans les épineux.

* *

*

Le dîner, ou plutôt le semblant de dîner, se terminait. Des mezzés(21) aussi abîmés que leur Liban d'origine, des côtes d'agneau charbonneuses et un beaujolais à faire des trous dans la nappe. Le tout au bord de la piscine avec un juke-box hurlant de la musique pop. Les gardes du corps de la princesse avaient dîné à la table voisine. La Toubou avait vidé la bouteille de beaujolais pratiquement à elle seule. Il fallait un estomac d'autruche...

Malko n'était guère plus avancé qu'avant le dîner. Il avait un second client pour des armes qu'il n'avait déjà pas pour le premier... La princesse Raga ne parlait que de ça. Elle connaissait les munitions comme une femme normale les marques de rouges à lèvres. Ses yeux brillaient, s'animaient, ses longues mains jouaient gracieusement mais la lueur farouche de son regard n'avait plus rien de féminin.

Elle fit un geste discret, et, aussitôt, un des gardes du corps se leva et lui tendit un superbe cigare qu'il lui alluma devant Malko, médusé.

Raga en tira quelques bouffées puis se pencha vers Malko.

— Venez, je voudrais vous montrer quelque chose...

Elle se leva et il la suivit vers un des bungalows. Elle se retourna.

— J'habite ici. Ne craignez rien.

Il avait laissé son arme dans la 504 orange.

La princesse le fit entrer dans le bungalow. Il y faisait délicieusement frais. Une pièce en longueur avec un grand canapé bas.

Elle referma la porte et lui fit face.

— Que voulez-vous me montrer ? demanda Malko intrigué.

La princesse Raga posa calmement son cigare, puis sans un mot, défit le nœud de son boléro d'un geste rapide, le fit glisser de ses épaules et apparut torse nu. Révélant deux seins en poire, lourds à souhait, pointus comme des obus, à peine tombants. Décidément, c'était une habitude locale ! La Noire les souleva entre ses mains comme pour les offrir à Malko et s'approcha :

— Regardez. Regardez bien ma peau.

Il obéit, troublé.

La peau était marbrée de taches sombres, comme de petits cratères et une des pointes – la gauche – semblait avoir été déchiquetée. La princesse Raga ne lui laissa pas le temps de deviner.

— Pendant le siège de N'Djamena, dit-elle, j'ai été faite prisonnière par les partisans de Kotto. Ils voulaient que je leur dise où se trouvait notre trésor de guerre. J'ai refusé. Alors Habib Kotto a commencé à m'enfoncer dans les seins des aiguilles rougies au feu. De part en part. Vous pouvez voir les marques. Je me suis évanouie des dizaines de

fois. Comme cela ne marchait pas, il a pris une tenaille et a commencé à arracher le bout de mes seins... Un obus de mortier est tombé à côté de nous et a tué deux de ses hommes. Kotto a eu peur et s'est caché. J'ai pu m'enfuir. Voilà l'homme à qui vous voulez livrer des armes.

— Je ne veux pas, commença Malko.

Elle haussa les épaules.

— Peu importe. Nous en reparlerons plus tard.

D'un geste naturel, elle défit la fermeture de sa longue jupe et la laissa tomber à ses pieds, apparaissant nue. Un buisson triangulaire brillant comme de l'astrakan ombrageait son ventre. Elle reprit son cigare, en tira une bouffée, une lueur amusée dans ses grands yeux en amande et dit avec un sourire provocant :

— Vous êtes raciste, mon cher ami ? Vous ne faites pas l'amour avec une Noire ?

C'était le comble...

Devant tant d'impudeur, Malko ne savait quelle contenance adopter. Pourquoi l'orgueilleuse princesse se conduisait-elle tout à coup comme une pute ?

Raga fit un pas en avant, sa lourde poitrine s'appuya contre le voile de sa chemise, le triangle de son ventre pressé contre lui, superbement impudique.

— Rassurez-vous, dit-elle suavement, je ne suis pas cousue, comme ces idiots d'Arabes ! Moi, j'aime les hommes. Même les Blancs, à condition qu'ils soient bien membrés. J'ai eu envie de vous quand je vous ai vu à la piscine. Il y a longtemps que je n'ai pas baisé un blond. Surtout avec des yeux comme de l'or. Cela doit porter bonheur.

Elle se frottait doucement contre lui, un bras noué autour de sa nuque. Soudain, elle posa son cigare, prit sa chemise à deux mains et en écarta les pans violemment. Le tissu se déchira, découvrant le torse de Malko. La princesse Raga acheva d'arracher les lambeaux, puis fit glisser ses longues mains sur les flancs de Malko, agaçant ses seins au passage. Celui-ci entraîna peu à peu dans ce jeu érotique imprévu. Il aurait fallu être un Ayatollah castré pour rester insensible au magnétisme de la Toubou...

Son impudeur animale commençait à produire un effet certain sur Malko. Il l'enlaça à son tour, caressant la taille fine et douce au-dessus de la croupe cambrée. Une longue main aux ongles nacrés se faufila impérieusement entre leurs deux corps et se referma sur ce qui sembla la satisfaire. Avec des gestes à la fois brutaux et doux, elle acheva de le déshabiller. Puis, elle s'allongea sur le lit, une jambe relevée, les yeux fixés sur le centre de son corps.

— Viens.

Il la rejoignit et elle se serra aussitôt contre lui. L'embrassa à pleine bouche. Son corps semblait coulé dans de l'ébène tant il était ferme.

Elle ronronnait, se cambrait, ondulait comme une longue chatte noire, ouvrant de temps à autre sa gueule rose pour avaler brièvement le sexe tendu de Malko, le rejetant aussitôt. Ne cessant ses caresses que pour tirer une bouffée de son cigare. Elle se conduisait véritablement comme un homme. C'est elle qui prit la main de Malko pour la poser sur son sexe. Il en effleura la partie la plus sensible et la princesse Raga se mit à gémir, tendant et détendant ses longues jambes tandis qu'il faisait rouler entre ses doigts la petite excroissance de chair si difficile à trouver en Afrique.

Ses doigts se crispèrent autour de Malko, à lui faire mal. Ses lèvres étaient relevées en une sorte de rictus animal, sa respiration sifflante. Elle se concentrait sur son plaisir, sans un mot.

Elle arracha soudain son sexe de la main de Malko, pivota et l'enfourcha ! Comme on enfourche un cheval. Les traits crispés d'impatience, elle se laissa tomber sur lui, s'emplantant avec un « ah », rauque, les yeux clos sur un fantôme secret. Ils étaient tous les deux en sueur, malgré la climatisation. La princesse Raga demeura un moment immobile. Extérieurement, du moins. Malko sentait ses muqueuses les plus intimes vivre autour de lui, comme pour l'absorber. Elle se redressa alors, la tête très droite, la poitrine cambrée et son bassin commença un lent mouvement de va-et-vient.

Puis elle accéléra progressivement son rythme, se couchant peu à peu sur Malko, comme un jockey en fin de course. Ses seins l'effleuraient à chaque mouvement.

Elle s'arrêta brutalement, son visage tout près de celui de Malko. Il la sentait palpiter autour de lui. Souple comme un serpent, elle était collée à lui des épaules à la taille, puis sa croupe se relevait brusquement, en appui sur ses genoux.

— Tu baisses une fille du Tibesti, dit-elle, une Toubou. Il y en a beaucoup qui voudraient être à ta place. Nous sommes les plus salopes et les plus belles de toute l'Afrique. Profites-en bien...

Elle reprit son galop. Cette fois, allant jusqu'au bout, se vissant à Malko au moment où ils jouissaient ensemble. Elle demeura longtemps ainsi, allongée sur lui, respirant lourdement. Seuls ses cheveux tressés n'avaient pas été dérangés par sa chevauchée. La sueur dégoulinait de leurs deux corps. D'un coup d'œil à sa Seiko-quartz, Malko réalisa qu'ils avaient fait l'amour près de vingt minutes. Pour des étrangers, ce n'était pas mal. La princesse Raga, allongée maintenant sur lui, continuait à frotter très lentement ses cuisses l'une contre l'autre, comme pour ranimer Malko toujours prisonnier en elle. Appuyée sur un coude, elle avait allumé un second cigare qu'elle fumait à petits coups. Une statue d'ébène. Son supplice ne l'avait pas trop marquée.

Malko se dit qu'au moins son premier contact était meilleur

qu'avec Habib Kotto. Mais il n'avait pas parcouru dix mille kilomètres uniquement pour faire l'amour avec une princesse toubou...

Installée sur lui, elle ne semblait d'ailleurs pas pressée de se retirer.

— Tu fais toujours l'amour avec des inconnus ? demanda Malko.

Le sourire carnassier découvrit les dents blanches.

— Pourquoi pas ? Un Blanc sensuel, c'est toujours agréable. Vous aimez bien les Noires... J'en ai été privée pendant des mois quand j'étais dans le désert. Mes compatriotes ne sont pas très habiles. Moi, je ne suis ni coupée ni cousue, il faut un homme qui sache me manier, mon cher ami...

— Habib Kotto ne t'a pas dégoûtée de l'amour ?

Un éclair de haine passa dans les yeux noirs de la princesse.

— Non. Pourtant, il m'a violée de toutes les façons. Avec un bâton qu'il appelait son sceptre, même. Mais ce bonhomme-là, je lui couperai les couilles, un de ces jours...

Charmante verdure de langage.

— En attendant, demanda Malko, tu ne peux pas m'aider à le retrouver ? Moi aussi, j'ai un compte à régler avec lui...

La Toubou lui répondit avec un sourire cruel :

— Je ne laisserai à personne le soin de s'occuper de lui. Je veux que tous les cheveux de sa tête frisée se dressent jusqu'au ciel et qu'il se mette à sentir vraiment mauvais. Il est comme les putois, tu sais. Quand il a peur, il pue. Il aura raison d'avoir peur... Parce que je m'amuserai longtemps avec lui.

Malko lui faisait toute confiance. Il sourit et elle interpréta mal son sourire.

— Tu ne me crois pas ? Je ne suis pas seulement un coup superbe. Je fais la guerre. Je chasserai les Libyens. Regarde.

Elle lui désigna la montre en or à son poignet. Elle indiquait neuf heures. Une heure de moins que la Seiko de Malko.

— J'ai gardé l'heure de N'Djamena, précisa la princesse. Jusqu'à ce que j'y retourne. Et tu vas m'aider à y revenir.

— Je voudrais bien, dit Malko. Mais comment ?

Sans répondre, la princesse toubou tira une longue bouffée de son cigare, secoua la cendre. Puis d'un geste totalement inattendu, sa main s'abaissa vers le visage de Malko, approchant le rond de braise rougeoyante à moins d'un centimètre de son œil gauche. Il essaya de reculer sa tête. En vain. Il sentait la chaleur et automatiquement ferma les yeux. Il entendit la voix de son amazone annoncer :

— Ne bouge pas. Sinon, je brûle ton œil tout de suite.

L'extrémité incandescente du cigare envoyait des ondes brûlantes sur la paupière de Malko, interdit. Il calcula comment il pourrait se dégager. Mais la princesse toubou pesait de tout son poids sur lui. Au moindre de ses gestes, elle écraserait le cigare sur son œil... Il rouvrit

le droit. Elle avait placé son bras gauche en travers de sa gorge afin de mieux immobiliser sa tête, toujours à cheval sur lui, une lueur amusée et cruelle dans le regard.

Malko lutta contre la panique. Il était tombé sur une folle. Pendant qu'il avait encore son sexe en elle ! Il demanda d'une voix aussi calme que possible :

— Pourquoi veux-tu me crever un œil ? Je ne t'ai pas fait bien jouir ?

— Ne dis pas de bêtises ! fit-elle sèchement. Tu te prépares à donner des armes à Habib Kotto. C'est mon premier avertissement. Si tu le fais, malgré tout, je te crèverai l'autre œil et tu seras aveugle. Maintenant, sois courageux, ça ne fait pas mal longtemps.

Malko sentit le bras peser plus fort sur son cou et la chaleur augmenter contre sa paupière. Elle allait vraiment lui brûler l'œil !

CHAPITRE VII

Une fraction de seconde avant que le bout incandescent ne s'écrase sur sa paupière, le bras de Malko se détendit comme un cobra, fauchant le poignet de la princesse Raga et lui faisant lâcher le cigare. Celui-ci roula dans le cou de Malko, le brûlant douloureusement. Son corps s'arc-bouta sous la douleur, désarçonnant sa « cavalière » qui tomba à terre avec un cri de rage. Ils se retrouvèrent debout en même temps.

L'expression de la princesse toubou avait changé. Les coins de sa grande bouche abaissés, les narines palpitantes, elle fixait Malko avec une férocité qui n'était pas feinte. D'un geste brusque, elle plongea la main sous le matelas et la ressortit munie d'un poignard. Malko, ivre de rage, lui attrapa le poignet, le tordit et la jeta sur le canapé. Après une brève lutte, il parvint à la maintenir sur le ventre, les poignets ramenés derrière le dos. La marque du cigare, sur son cou, était très douloureuse et il n'avait plus envie de jouer. Même les reins superbes de la Noire pressés involontairement contre son ventre n'évoquaient plus aucun fantasme.

— Cela suffit, dit-il. Je n'ai pas envie de me battre toute la nuit.

Comme elle tentait de se dégager, il pesa encore plus sur elle. Aussitôt, la princesse siffla :

— Si tu me casses le cabinet(22) je te tue...

— Je ne te casserai rien du tout, fit Malko. Arrête de me menacer.

— Je ne veux pas que tu livres des armes à Kotto, fit-elle d'un ton entêté. Promets-moi de ne pas le faire. Sinon, j'appelle mes hommes et ils te coupent les couilles.

Quand elle le voulait, la princesse toubou s'exprimait comme un vieil adjudant de la Coloniale. Malko se dit qu'il était préférable de composer. D'autant que ses chances d'obtenir des armes étaient pratiquement inexistantes...

— Je n'ai aucune sympathie pour Habib Kotto, affirma-t-il. Il a assassiné quelqu'un de chez nous d'une façon horrible. Mais je ferai tout ce que je peux pour sauver Helen Wing.

— Je me fous de cette femme-là, répliqua brutalement Raga. Si tu as des armes, tu dois me les donner. Nous sommes les vrais combattants.

Elle semblait un peu calmée. Malko lui lâcha les poignets. Il était de nouveau en sueur. Il n'allait pas chevaucher une princesse toubou toute la nuit. Raga se retourna, et lui fit face. Même pas essoufflée.

— Si tu livres des armes à Kotto, dit-elle, je te tuerai. Je veux bien te laisser sortir d'ici, à une condition.

— Laquelle ? demanda Malko, s'attendant au pire.

Elle allongea le bras et prit un bracelet en poils d'éléphant.

— Tu vas mettre ça à ton poignet, dit-elle. C'est un gri-gri fabriqué par un sorcier très puissant. Si tu fais ce que je ne veux pas, je le saurai et je te tuerai. Si tu l'enlèves, tu seras très malade. Alors ? Tu le mets ou j'appelle mes hommes ?

Malko retenait une brusque envie de rire. Il prit le bracelet et le passa à son poignet. Alors, seulement, Raga se détendit.

Toujours nue comme un ver, elle alluma une cigarette et se rassit sur le lit, très mondaine. Elle sourit, suivant le regard de Malko posé sur son orgueilleuse poitrine.

— Si j'avais voulu faire la putain, j'aurais gagné beaucoup d'argent, remarqua-t-elle. Des Blancs m'ont offert des fortunes. Mais je veux libérer mon pays.

Cette fois c'était Jeanne d'Arc en négatif. Avec un côté nettement plus sensuel...

Malko entreprit de retrouver une tenue plus décente malgré sa chemise en lambeaux. La récréation était terminée. Tout en s'habillant, il demanda :

— Tu as couché avec moi, pour m'amener ici.

— Pas du tout, protesta d'un ton indigné la princesse toubou. Je t'ai dit que j'avais envie de faire l'amour. Le reste, c'est autre chose.

— Tu me dis que tu as des combattants ? demanda-t-il. Pourquoi n'as-tu pas d'armes ?

Elle le foudroya d'un regard brûlant.

— Parce qu'à N'Djamena, nous nous sommes battus contre les Libyens jusqu'à la dernière seconde. Ils nous ont repoussés au bord du Chari. Nous l'avons franchi, la nuit en pirogue, et nous avons dû abandonner nos armes à ces chiens de gendarmes camerounais. Là-bas, on ne pouvait pas continuer la lutte. Je suis venue ici, parce que les Soudanais n'aiment pas les Libyens. Seulement, à Khartoum, on ne trouve pas d'armes... De toute façon, il faut beaucoup d'argent, des dollars, et nous n'en avons pas...

Malko commençait à entrevoir une lueur.

— Tu veux des armes, dit-il, je veux l'otage. Aide-moi. Trouve-moi Helen Wing et j'essaierai de te trouver des armes.

La princesse toubou eut un rire un peu grinçant.

— Tu te conduis comme un petit vagabond sans scrupules, mon cher ami ! Je sais que pour le moment tu n'as pas d'armes. Quand tu les auras, nous verrons. Mais, sans armes, je ne peux pas reprendre la Blanche à Kotto. Laisse-là, cette bonne femme blanche, ce n'est pas important. Donne-moi des armes. J'irai à l'intérieur du Tchad et je te rapporterai la tête de tous les Libyens que je tuerai...

Enfin une bonne intention. Malko imaginait la tête des

bureaucrates de Langley confrontés à cet échange : un chargeur contre une oreille...

C'était le cercle vicieux. Il ne tirerait rien de plus de Raga. Celle-ci bâilla, puis vint s'enrouler autour de lui.

— Tu me plais beaucoup, dit-elle, changeant brutalement d'humeur, si je suis obligée de te couper les couilles, je les porterai autour du cou pour me porter bonheur quand je retournerai au combat... Maintenant, tu peux rentrer, je vais me coucher. Tu sais où me trouver. Souviens-toi de mon gri-gri. Si tu veux me voir avant pour faire l'amour, tu viens. Ici, nous sommes tranquilles.

Délicate attention.

Malko sortit du bungalow. Tout le Green Village semblait dormir. Il regagna sa 504, perplexe. La route de Khartoum était déserte, et il traversa en dix minutes cette cité fantôme et mit le cap sur l'ambassade américaine, les débris de sa chemise drapés tant bien que mal autour de lui.

La situation ne se simplifiait pas. Visiblement, ni les Soudanais ni la princesse Raga ne tenaient à ce que Habib Kotto obtienne des armes. Ce qui risquait de poser quelques problèmes, à supposer que Washington accepte d'en envoyer. Une belle partie de cache-cache en perspective... Qui allait encore se révéler ? Il y avait déjà pas mal de monde au courant. Comment Raga avait-elle su ? Il pensa au calvaire de la jeune épouse d'Elliot Wing.

Il lui restait peu de temps pour la sauver. Exactement douze jours.

Étant donné le sort du précédent otage, ce n'était pas ultra-prudent d'essayer de jouer des prolongations...

* *

*

Le climatiseur émit un ultime crachotement avant de s'arrêter définitivement. Aussitôt, Elliot Wing se rua frénétiquement sur le commutateur et retomba, l'air effondré.

— Ça y est ! Il est foutu.

Le bureau minable, au septième étage, était encore plus sinistre le soir. À part les gardes au quatrième, ils étaient les seuls dans l'ambassade. Elliot Wing faisait des allers et retours entre son bureau et la salle des transmissions dont l'énorme porte blindée bâillait comme celle d'un coffre-fort.

Sa longue sieste avait fait du bien à l'Américain, il semblait plus frais.

— Vous avez des nouvelles de Washington ? demanda Malko.

— La liaison est encore interrompue. J'essaie de les joindre, via Le Caire.

C'était complet ! Malko s'assit sur un fauteuil qui avait connu des

jours meilleurs. L'Américain sembla enfin s'apercevoir de l'état de la chemise de Malko.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Connaissez-vous une certaine princesse Raga ? demanda Malko lorsqu'Elliot Wing émergea à nouveau de la salle blindée.

L'Américain lui jeta un regard stupéfait.

— Raga ! Elle est là ? Je croyais que les Camerounais l'avaient gardée !

— Elle est là, confirma Malko, j'ai même passé la soirée avec elle. Vous la connaissez ?

— Si je la connais ! Elle a failli flinguer notre ambassadeur à N'Djamena parce qu'il voulait la sauter ! C'est la passionaria tchadienne. Les Tchadiens l'appellent « le Serpent cracheur. »(23) Une vraie dure, une Toubou de la région de Bardaï. Folle de politique. Elle croit dur comme fer qu'elle va reconquérir son pays. Très populaire dans son ethnie. Elle a dû terroriser les Camerounais.

— Pourquoi les Soudanais l'ont-ils accueillie, alors ?

— Pour foutre la merde, tiens ! Ils savent bien qu'elle vomit Habib Kotto. Comme ça, elle fait un contrepoids. Ils se surveilleront. Je suis sûr que si elle parcourt la cité tchadienne dans une de ses taubes bien collantes, elle recrute deux mille types en une journée. Elle est au courant de nos problèmes ?

— Je le crains, dit Malko.

Lorsqu'il eut terminé le récit de sa soirée, Elliot Wing s'était encore tassé sur son siège. Il égrenait à voix basse un chapelet d'obscénités à faire rougir un adjudant-chef de la Légion.

— Il ne manquait plus que cela ! Je me demande qui a balancé le truc. Habib Kotto a dû se vanter pour les armes. C'est l'Afrique. Ou alors, les Soudanais nous font surveiller par son biais. Il a fallu qu'elle donne des gages pour entrer au Soudan. De mieux en mieux...

Les deux hommes se regardèrent un instant en silence. Pensant à la même chose. Les chances de revoir Helen Wing vivante s'amenuisaient. Malko demanda soudain :

— Habib Kotto a bien une base à Khartoum ? Il faudrait la situer. Tenter quelque chose. Peut-être qu'avec cette princesse...

L'Américain l'arrêta immédiatement.

— On m'a dit que Kotto a une base secrète, protégée par les Soudanais, à Khartoum Nord, mais je crois que c'est dans la zone militaire. Hors de portée. Je n'ai pas encore pu identifier cette base avec certitude.

Malko réfléchissait. Comment profiter de l'opposition entre la princesse Raga et Habib Kotto ?

La chaleur montait dans le bureau sans climatisation. Malko suggéra :

— Il n'y a pas moyen de faire un *deal* avec les Soudanais, de monter un coup avec eux, pour faire croire à Kotto que nous avons les armes et de délivrer Helen avec une opération de commando ?

— Vous rêvez ! fit Elliot Wing. D'abord, les Soudanais sont incapables de monter ce genre d'opération. Ensuite, ils ne marcheraient pas dans la combine. Nous n'avons rien à attendre d'eux. Leur jeu est trop prudent. N'oubliez pas qu'il y a des Soviétiques, ici, des Libyens, des Cubains, des Allemands de l'Est. Tous ces gens ont des micros et écoutent. Sans compter les informateurs qu'ils paient. Troisièmement, nous ne pouvons pas mettre Helen en danger...

C'était rageant, mais tout était suspendu à la réponse de Washington. Sans les armes américaines, Malko ne voyait pas ce qu'il pouvait tenter.

Elliot Wing était retourné dans la salle du chiffre et luttait avec les circuits d'un émetteur-radio.

— Vous pensez rétablir la liaison quand ? demanda Malko.

— Je n'en sais rien, avoua l'Américain. Si c'est une pièce à changer, cela peut prendre des heures. Ou des jours. Je vais y passer la nuit, s'il le faut.

— Vous n'êtes pas sûr que ce sera fait pour demain ?

— Non.

Malko venait d'avoir une idée. Le lendemain, il avait rendez-vous avec un émissaire de Kotto. Et rien à lui dire. Il fallait profiter de ce contretemps pour prendre l'offensive.

— Ne vous en faites pas, dit-il, je crois que j'ai une idée.

— J'espère qu'elle est bonne, fit Elliot Wing. Allez-vous coucher, ce n'est pas la peine que vous me regardiez toute la nuit. Si demain soir, il n'y a rien, je prends l'avion pour Le Caire ou Riyad et je fais un scandale. Je ne vais pas attendre qu'ils découpent Helen en morceaux...

Malko avait garé la 504 orange dans le coin le plus éloigné de la place où se trouvait l'hôtel Canary, au lieu de la mettre devant. C'était dimanche. À Khartoum, un jour comme les autres. Il en restait onze avant l'expiration de l'ultimatum. Six heures et demie. Le messenger avait déjà trente minutes de retard. Il était cependant à peu près certain que Kotto lui enverrait quelqu'un. La tonnelle était toujours aussi déserte... Effectivement, un taxi arriva, soulevant un nuage de poussière en traversant le terrain vague et stoppa devant le Canary. La fille frisée à la grosse poitrine émergea et se dirigea droit vers Malko.

Celui-ci était prêt. Il se leva et tira une lettre de sa poche.

— *You give it to Habib Kotto*, dit-il.

Avant qu'elle ait pu la refuser, il était parti. Dans l'enveloppe, il n'y avait qu'un mot très bref : « Liaisons radio rompues, demandons vingt-quatre heures de délai. Même endroit, même heure. » Il traversa de biais le terrain vague et s'abrita derrière l'angle d'un immeuble.

Coup de chance, le taxi n'était pas reparti ! Malko vit la fille s'y précipiter. Lui-même n'eut que le temps de regagner sa 504 orange. Heureusement que le soir tombait, et que des dizaines de voitures de même couleur circulaient dans Khartoum.

Le taxi jaune fit demi-tour et, traversant la place, prit la direction d'Africa Road. Malko, sans aucune peine, se faufila derrière lui.

Ils remontèrent Africa Road, défoncée par les camions entre New Extension et l'aéroport. Jusqu'au Nil. Le cœur de Malko commençait à battre plus vite. Devant lui se trouvait le grand pont de ciment enjambant le fleuve vers Khartoum Nord.

Le taxi continua tout droit !

Le pont était immense, à cause des crues du Nil. Le taxi en avait franchi les trois quarts ; Malko le suivait à petite distance lorsqu'il stoppa brusquement ! Il n'eut que le temps de faire un écart pour ne pas l'emboutir. Dans son rétroviseur, il aperçut la Noire frisée en train de payer. Elle n'allait quand même pas se jeter dans le Nil !

Accélérant, il acheva de franchir le pont, déboucha sur un rond-point, l'enfila à toute vitesse et reprit le pont en sens inverse. Il s'arrêta en face de l'endroit où le taxi avait débarqué sa passagère. Celui-ci avait disparu et la fille aussi. Malko sortit de la 504, traversa en courant et se pencha par-dessus la rambarde. Un escalier de pierre descendait jusqu'à la berge du Nil, évitant à ceux qui habitaient tout au bord du fleuve d'aller jusqu'au bout du pont ! À gauche de celui-ci, il y avait une zone industrielle, mais à droite, on distinguait plusieurs villas.

Dégringolant l'escalier de droite, Malko atterrit dans un no man's land mal éclairé.

Aucune trace de celle qu'il suivait. Il traversa rapidement l'espace découvert et parvint à l'entrée d'une allée parallèle au Nil, bordée de maisons entourées de jardins. Juste à temps pour deviner une silhouette s'engouffrant dans l'une d'elles à droite, au bout de l'allée.

Il était trop loin pour l'identifier à coup sûr, mais il y avait de grandes chances pour que ce soit la Noire frisée. Il s'engagea à son tour dans l'allée déserte. À gauche, il aperçut une plaque de cuivre : « Résidence de l'ambassadeur de la République démocratique d'Algérie. » Celle-là jouxtait le Nil. Trente mètres plus loin, il glissa un œil à travers le portail de la villa où la fille avait pénétré. Quatre hommes jouaient aux cartes sur une pelouse brillamment éclairée par des lampes à acétylène. Le premier étage était allumé, la villa semblait assez animée.

Il revint sur ses pas. Inutile de se faire remarquer. Il venait probablement de découvrir le PC secret de l'homme qui avait enlevé Helen Wing, Habib Kotto. Il regagna le pont où sa voiture, garée en pleine lumière, attirait l'attention. Il revoyait les villas cernées entre le Nil et la zone militaire, dans ce no man's land rocailleux. L'endroit idéal pour se planquer.

Son moral était un peu meilleur lorsqu'il regagna Africa Road. Elliot Wing l'attendait à côté de sa piscine vide, en buvant un cognac-soda, fabriqué à partir d'une bouteille de Gaston de Lagrange. Malko et lui avaient parcouru Khartoum une partie de la journée, à la recherche des pièces de rechange pour le radio. De simples piles, mais on n'en trouvait pas à Khartoum... George, le radio était en train de « cannibaliser » un autre émetteur pour effectuer une réparation de fortune.

L'Américain leva un œil torve sur Malko. Sa chemise, ouverte jusqu'au ventre, laissait apercevoir la peau très blanche de son torse.

Après la fournaise de la journée, la température semblait délicieuse.

— Je crois que j'ai trouvé la planque de Kotto, annonça Malko.

L'Américain écouta son récit, perdant peu à peu son air amorphe. À la fin, il ne tenait plus en place.

— C'est sûrement ça ! exulta-t-il. Comme la villa ne se trouve pas dans la zone militaire, nous pourrions y opérer. Ces salauds vont voir de quel bois je me chauffe ! Avec le sergent Dow et ses hommes, ça prendra cinq minutes...

Malko le refroidit.

— Attendez. Ça m'étonnerait que des Marines acceptent, dans un pays étranger, d'attaquer une résidence privée, de plus sous la protection morale de l'armée soudanaise. Il faudrait « sous-traiter ».

Peut-être que la princesse Raga pourra nous aider. En plus, nous ignorons si votre femme s'y trouve. J'en doute. Il doit y avoir d'autres planques.

Visiblement, il n'avait pas convaincu l'Américain.

— Non, je ne crois pas. On m'avait parlé de celle-là. Vous avez tapé dans le mille. Si, demain, nous n'avons pas de réponse de Washington, nous y allons. J'irai tout seul, s'il le faut...

— Ne vous excitez pas, conseilla Malko. Il ne faudrait pas que le remède soit pire que le mal. Qu'ils se vengent sur...

— Non, pas tant qu'ils n'aurent pas les armes.

Malko sentit que la décision de l'Américain était prise. Il avait joué à l'apprenti-sorcier, mais ne pouvait pas vraiment blâmer Elliot Wing. Ses nerfs le lâchaient... De nouveau, il le laissa à son cognac-soda et reparti au Hilton. Aucune réaction d'Habib Kotto.

La fatigue tomba sur lui d'un coup et il s'endormit devant le programme de la télé soudanaise sur fond de musique arabe. L'hôtel possédait bien un magnétoscope Akai, permettant de projeter des films sur les télévisions des chambres, mais le choix laissait nettement à désirer...

* *

*

Le téléphone sonna dans sa suite, s'arrêta, reprit. Quand Malko décrocha, il n'y avait personne au bout du fil. Cinq minutes plus tard, le même manège recommença.

Agacé et perplexe, il décida d'aller à la piscine. Le ciel était immuablement bleu et la chaleur aussi torride que d'habitude. Le radio avait juré que les transmissions seraient rétablies en de journée. Malko souhaitait de tout son cœur que ce soit avant son rendez-vous avec l'émissaire d'Habib Kotto. Il restait dix jours.

Il eut un petit choc agréable en émergeant du tunnel reliant l'hôtel à la piscine. La princesse Raga était allongée sous un parasol, vêtue d'un bikini marron foncé de la couleur exacte de sa peau, ce qui lui donnait l'air d'être nue. Elle se leva et ondula jusqu'à lui, sous les regards lubriques de tous les mâles du coin. Malko réalisa soudain qu'il portait toujours son gri-gri au poignet.

— Mon cher ami, dit-elle, je sais que tu as tenu ta promesse, c'est bien.

Des gouttelettes de sueur coulaient entre ses seins magnifiques et elle plissait les yeux d'un air rieur. Rien à voir avec la furie qui voulait lui brûler les yeux. Il s'assit à côté d'elle et elle s'étira languissamment.

— Si tu veux, nous pourrions aller faire la sieste, je t'attends au Green Village, suggéra-t-elle.

Comme pour lui préciser ses intentions, elle se retourna, lui offrant

le spectacle de sa croupe cambrée et retourna à son rôle de lézard.

Malko avait trop à faire pour accepter cette offre tentante. Au bout d'une heure, il était cuit à point. Il ne restait plus qu'à aller à l'ambassade américaine.

À peine arrivé, Malko se heurta dans l'escalier à un Elliot Wing les yeux hors de la tête, un papier à la main.

— J'allais chez vous, ce putain de téléphone est encore en panne ! J'ai la réponse de Washington. Ils acceptent !

— Splendide ! fit Malko, soulagé.

— C'est passé par le State Department, notre canal à nous est toujours en panne, précisa l'Américain. Ils ne donnent pas de détails. Seulement l'ordre de faire savoir à Habib Kotto que nous sommes disposés à lui échanger Helen contre ce qu'il réclame...

— Comment ce matériel va-t-il parvenir ici ?

— Je ne sais pas. Notre voie habituelle va être réparée ce soir. Ils ne voulaient pas balancer de détails par le State Department. Le secret... Mais, c'est le principal. Il faut prévenir Habib Kotto tout de suite.

Il ne tenait plus en place. Malko le calma un peu.

— J'irai au rendez-vous tout à l'heure, pendant que vous serez à votre radio. Je pense que cela va détendre l'atmosphère. Même s'il y a des problèmes de temps, nous pourrons réduire les délais...

Elliot Wing ne l'écoutait plus. Il le planta sur le trottoir et remonta à l'ambassade. Malko refréna une furieuse envie de se pointer au PC secret de Kotto et remit le cap sur le Hilton.

* *

*

Un Noir long comme un jour sans pain promenait une pancarte au bord de la piscine. Malko, installé au bar, y vit le numéro de sa chambre et se précipita au téléphone. On le demandait.

Une voix d'homme parlant anglais avec un accent inconnu de Malko.

— Le rendez-vous de ce soir est changé, annonça-t-il après s'être assuré qu'il parlait à Malko. Vous rencontrerez une autre personne à un autre endroit. Vous connaissez Nile Avenue ?

— Oui.

— Vous la suivez tout le long jusqu'au Pont des Italiens. Juste avant d'arriver au pont, sur la berge du Nil, il y a un espace découvert entre la berge et la route. Arrêtez-vous là, face au Nil. Ne sortez pas de votre voiture. On viendra vous voir. À sept heures.

— J'ai quelque chose d'important à transmettre, s'empessa de dire Malko.

Il ne sut même pas si son interlocuteur l'avait entendu avant de

raccrocher. Le reste de la journée passa lentement. À partir de quatre heures, le soleil était supportable. La princesse Raga buvait des karkadeh à l'ombre, entourée de trois Noirs avec des lunettes de soleil, l'air totalement patibulaire. Sa garde prétorienne. Elle aussi semblait attendre quelque chose. Elle partit avant Malko, s'approcha de lui et lui dit d'une voix douce, avec pourtant une inflexion menaçante.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, mon cher ami. Ne me trompe pas, je le saurais...

Son regard était posé sur le petit bracelet « magique » en poils d'éléphant.

Malko se contenta de sourire. Se disant qu'il lui referait bien l'amour. Quel splendide animal ! Dommage qu'elle soit folle. Il l'imaginait en robe du soir. Un peu dominatrice, peut-être. Cela lui faisait mal au cœur de donner des armes à l'ordure qui avait torturé sauvagement un garçon de la Company, mais il fallait sauver Helen Wing. Après, on verrait. La princesse Raga lui rappelait la Kurde tombée amoureuse de lui, des années plus tôt, en Irak(24). Elle aussi faisait l'amour *et* la guerre...

La nuit tomba rapidement. Sa voiture orange était un peu voyante pour un rendez-vous secret, mais il n'avait pas le choix.

À six heures et demie, il se dirigea sans se presser vers le lieu du rendez-vous, passant devant le grand Friendship Hall, construit par les Chinois, en face du bac menant à l'île Tuti. Ensuite, commençait l'alignement des banians. Les anciennes demeures anglaises n'étaient plus que des administrations tombant en ruine, avec encore un peu de charme. La grande terrasse du Grand Hôtel, l'ancien palace de Khartoum, grouillait de monde. C'était l'endroit le plus frais de la ville, grâce à la brise qui soufflait du Nil. Quelques couples se promenaient le long du fleuve vide de bateaux. Deux gardes en blanc avec des turbans blancs à aigrette rouge veillaient sur le président Numeyri, avec huit cents hommes d'élite moins visibles... Le dernier coup d'État avorté ne remontait qu'à trois semaines... Il y en avait eu une dizaine depuis la prise de pouvoir. Ayant trahi le parti communiste qui l'y avait porté, Numeyri n'avait pas que des amis. De temps à autre, on le lui faisait sentir.

Allah soit loué ! L'opposition sérieuse étant au cimetière, les risques de déstabilisation étaient moindres...

Un kilomètre plus loin ; Malko ralentit. La route courait parallèlement au Nil, séparée du fleuve par une zone en friche d'une centaine de mètres. Il approchait du grand pont de pierre. Il alluma ses phares et aperçut plusieurs chauffeurs de taxi sous son tablier, en train de laver leur véhicule. Il se gara un peu à l'écart, face au Nil, et coupa le contact. Le grondement de la circulation sur le pont troublait seul le silence du crépuscule. En face, il apercevait les lumières de

Khartoum Nord, après le ruban sombre du fleuve.

Sept heures cinq. La nuit était complètement tombée. Quelques rares véhicules passaient sur l'avenue, derrière lui. Il baissa sa glace pour avoir moins chaud. Ce temps l'épuisait. Il pensa à Alexandra, sa fiancée de toujours. Elle aurait dû venir à ce voyage. Peut-être même allait-elle le rejoindre. Pour aller ensuite au Kenya, comme deux amoureux. Depuis quelques mois, il se rapprochait d'elle. Ils avaient recommencé à faire l'amour régulièrement, avec une intensité inconnue depuis des années. Malgré le temps, Malko se rendait compte qu'il avait toujours envie d'elle. Il se disait que la vie au château de Liezen, avec cette superbe femelle qui le connaissait si bien, amoureuse de lui, excitante, ne serait pas si triste.

Elle aussi semblait en avoir assez de ses aventures. Il attendait la fin des réparations, suite et conséquences de l'intrusion du commando gauchiste qui avait dévasté son château, pour lui demander d'y emménager(25). Cela prendrait encore quelques mois. Le voyage au Kenya serait une nouvelle lune de miel. Il leva les yeux vers le ciel étoilé, ce qui lui rappela un jour lointain où ils avaient dû faire l'amour au-dessus de Khartoum... Dans un 737 plein de Sud-Africains raides comme des piquets, accrochés à leur Bible. Alexandra et lui occupaient un des premiers rangs des *first*. Ils avaient commencé à boire de la vodka avec le caviar du dîner. Puis, ils avaient continué. Alexandra était habillée en « ville », avec des bas et une robe de soie, pleine de fentes et d'ouvertures.

Ils s'étaient d'abord caressés discrètement, presque pour jouer. Puis, avec un rire étouffé, Alexandra s'était penchée sur lui et lui avait fait, quelques secondes, l'offrande de sa bouche, espièglement, pratiquement sous le nez de l'hôtesse. Celle-ci avait failli en renverser son plateau. Le rang voisin n'avait pas perdu une miette du spectacle...

Le reste avait coulé de source. Les caresses, les bas découverts, les vieux fantasmes. Ils avaient cherché un endroit : le poste de pilotage, impossible ; le salon du haut, occupé par des joueurs de cartes ; les toilettes, ce n'était pas romantique. Il restait leurs deux sièges... Tranquillement, Alexandra avait ôté son slip et l'avait glissé dans son sac. Puis elle s'était tournée sur le côté, le visage vers le hublot, comme si elle dormait, après avoir réclamé une couverture à l'hôtesse. Cette dernière, espérant couvrir au moins une partie des turpitudes de ce couple abominable, en aurait plutôt donné deux...

Sous la couverture, Malko avait commencé à remonter le long du bas, jusqu'à l'intimité de sa fiancée dont l'accueil l'avait mis dans tous ses états... Il s'était installé dans la même position et, discrètement, avait libéré sa virilité sous la protection de la couverture... Le reste s'était déroulé sans aucun problème. Évidemment, le gémissement

extasié d'Alexandra, au moment où il la pénétrait et la brusque réaction de ses reins forcés avaient un peu ébranlé les sièges. Ensuite, Malko avait eu beau être le plus discret possible, les grincements et les oscillations de leurs deux fauteuils indiquaient soit une désintégration soudaine de l'avion, soit une activité anormale...

Le spectacle d'Alexandra ravie, traversant ensuite la cabine jusqu'aux toilettes, avait achevé d'édifier les Sud-Afs... Malko était persuadé que toute la cabine s'était mise à prier pour le salut de leur âme... En tout cas, quel souvenir !

Cela se passait à peu près à la verticale de Khartoum...

Deux phares apparurent derrière lui, l'arrachant à son souvenir. Une voiture s'approchait, ayant quitté Nile Avenue. Son contact. Il allait sortir lorsqu'il se rappela la consigne. Ne pas descendre. La voiture approchait doucement. À vingt mètres de lui. Une Land-Rover haute sur pattes.

Soudain, les phares grossirent dans le rétroviseur et un rugissement de moteur envoya une brusque poussée d'adrénaline dans les artères de Malko. La Land-Rover fonçait sur lui de toute la puissance de ses huit cylindres. Il avait encore la main sur la portière lorsque le pare-chocs heurta violemment le sien. Il se sentit collé à son siège et sa 504 partit vers le Nil comme un missile.

CHAPITRE IX

Le lourd pare-chocs de la Land-Rover heurta l'arrière de la 504 avec une violence inouïe. Malko sentit un craquement dans ses vertèbres cervicales et, le dos collé à son siège, fut projeté en avant. La Land-Rover s'arrêta net et la 504 piqua brutalement vers le Nil, selon le principe de la boule de billard.

Automatiquement, Malko écrasa le frein, geste, hélas, inutile.

Trois mètres plus loin, la berge se terminait par un plan incliné de pierre s'enfonçant dans l'eau du fleuve. Le capot de la 504 plongea en avant, raclant les tôles sur les pierres et s'engloutit dans l'eau limoneuse dans une gerbe énorme.

Si Malko n'avait pas été sur ses gardes, il aurait été assommé sur-le-champ puis noyé. Accroché au volant, il heurta le pare-brise de la tête, s'étourdissant quelques secondes.

L'eau gicla de la carrosserie avec un bruit mou et entra à flots par la glace ouverte. Il en avala involontairement une bonne gorgée tandis qu'il plongeait la tête la première à travers l'ouverture. La voiture continua vers le fond et il acheva de franchir la glace ouverte, les bras en avant, retenant sa respiration. L'eau du Nil bleu était tiède et opaque. Il eut quelques secondes d'angoisse : son pied droit était accroché dans la ceinture de sécurité ; puis il parvint à se dégager.

Enfin, il remonta vers la surface, les poumons gonflés à éclater. Lorsque sa tête creva l'eau limoneuse, il n'avait plus une once d'oxygène. Le courant l'avait entraîné sur une vingtaine de mètres et il se trouvait plus en aval du pont. Il se mit à nager, trouva un peu plus loin des marches de pierre dans la pente lisse et se hissa hors de l'eau. Sa nuque était douloureuse et il avait l'impression d'avoir avalé tout le Nil, mais son pistolet extra-plat était toujours coincé dans sa ceinture. Un vrai miracle. Il s'ébroua, reprenant son souffle, et crachant comme un phtisique.

La surface du Nil était redevenue lisse. Il n'y avait plus de traces de la 504 orange. Malko remonta sur la berge, gêné par ses vêtements trempés, collés à sa peau. Il ôta sa chemise, la tordit et la remit, et fit de même pour son pantalon. L'endroit était heureusement désert... Le vent se levait et il commença à frissonner. Il regagna les lieux de l'attentat. Bien entendu, la Land-Rover avait disparu. Malko gagna Nile Avenue et eut la chance de trouver tout de suite un taxi. La tête lui tournait et il se mit à éternuer sans arrêt.

Le concierge du Hilton le regarda, ébahi, lorsqu'il récupéra sa clef. Malko fila dans sa suite, mentionnant une vague histoire d'accident. Le temps de se déshabiller, il était sous la douche.

Le téléphone l'en arracha, une demi-heure plus tard. La voix angoissée d'Elliot Wing.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi n'êtes-vous pas repassé à l'ambassade ?

— Un contretemps, dit sobrement Malko. Venez.

C'est en peignoir de bain qu'il raconta l'attentat à l'Américain. Celui-ci en fut effondré.

— Si c'est Habib Kotto, c'est très grave. On vous a peut-être vu hier et il est furieux que vous ayez trouvé sa planque. En Afrique, il y a toujours des gens qui vous observent...

— Je ne pense pas que ce soit lui, dit Malko. Même si c'est ça, cela s'arrangera. Il a besoin des armes... Chose curieuse, cela coïncide avec le télex que vous avez reçu de Washington. Il a pu être intercepté. Dans ce cas, nous avons le choix entre les Soudanais et les Libyens. Les deux ne voulant pas que Kotto obtienne son matériel : ou encore cette folle de princesse Raga...

— Comment allez-vous faire pour reprendre le contact ? demanda le jeune Américain.

— J'irai demain au rendez-vous de l'hôtel Canary. Avez-vous un complément d'information ?

— Pas encore. Mon radio travaille toujours.

— Allez-vous coucher, dans ce cas. Pour l'instant, nous ne pouvons pas élucider ce nouveau problème. Une seule chose est sûre : tout Khartoum est au courant de notre histoire.

Un ange passa, déguisé en barbouze.

* *

*

Goukouni, le chauffeur d'Elliot Wing, était en train de vérifier la nouvelle voiture de location, pour s'assurer qu'il n'y manquait pas trop de pièces essentielles. Malko avait raconté avoir oublié de serrer son frein à main... Dieu merci il était assuré. Le loueur lui avait donné une autre 504, tout aussi orange et tout aussi pourrie... Le chauffeur tomba en arrêt devant le poignet de Malko. Il vira aussitôt au gris.

Signe chez un Noir d'une panique absolue...

— Qu'est-ce qu'il y a, Goukouni ? demanda Malko.

L'autre pointa sur son poignet un doigt horrifié, montrant le bracelet en poils d'éléphant offert par la princesse Raga.

— Patron, qui vous a donné ça ?

— Une femme, pourquoi ?

— Oh, patron, il ne faut pas le mettre, c'est un grigri, c'est sûrement quelqu'un qui vous veut du mal... C'est très dangereux.

Malko faillit éclater de rire.

— Allez, dit-il, monte.

Goukouni secoua la tête.

— Non, non, patron, je ne peux pas monter dans la voiture avec vous si vous avez ça... C'est pas bon pour moi...

Malko fit le geste d'arracher le bracelet. Aussitôt, le Tchadien poussa un cri aigu.

— Non, non, patron, si vous l'enlevez, vous allez mourir...

C'était le comble. Malko commençait à s'énerver. Elliot Wing l'attendait à l'ambassade pour parler de leurs gri-gri à eux... Pour Helen Wing, c'était un nouveau jour de captivité. Et il ne restait que neuf jours pour la sauver. Le temps semblait s'accélérer.

— Qu'est-ce qu'il faut faire alors, si je ne peux pas l'enlever ni le garder ?

— Il faut le rapporter à la personne qui vous l'a donné, patron, expliqua le Tchadien. Ou aller voir un sorcier qui va vous combattre ce sort avec un autre sort...

— Bon, c'est ce que je vais faire, promit Malko. En attendant, ne me regarde pas... Filons à l'ambassade.

En tout cas, la princesse Raga employait des méthodes modernes de surveillance.

* *

*

Elliot Wing était effondré, les traits tirés, l'œil noir. Il apostropha Malko dès la porte de son bureau :

— J'ai la réponse de Langley. Vous savez ce que ces salauds ont dit ? Ils ne veulent pas envoyer d'armes, ni officiellement, ni officieusement. Ils nous font parvenir huit cent mille dollars en cash pour que nous les achetions nous-mêmes.

— À qui ?

On ne trouvait pas les Kalachnikovs chez tous les épiciers...

L'Américain soupira, secoua la tête.

— Ils se foutent de notre gueule. Ils acceptent de convoier les armes à partir de l'Égypte et de les payer. Un type de la station du Caire va arriver demain matin avec le blé. Mais, officiellement ils ne veulent y être pour rien. C'est tout juste s'ils ne vont pas retenir le fric sur mon salaire...

— Attendez, dit Malko. Je connais quelqu'un qui est dans ce business.

Il pensait à la comtesse Samantha Adler(26). Leurs chemins s'étaient déjà croisés à plusieurs reprises. La plus séduisante VRP en mort subite qu'il ait jamais rencontrée. Elle avait succédé à son amant marchand d'armes disparu dans des circonstances tragiques. Malko expliqua à l'Américain :

— J'ai tous ses numéros de téléphone. Je vais tenter de la joindre.

Je suis obligé de parler en clair. J'espère qu'elle comprendra.

— Appelez d'ici, suggéra Elliot Wing. Je vais promettre une prime au standard.

— Très bien, dit Malko, nous allons commencer par son numéro de Zurich.

* *

*

La communication était bonne, mais les voix disparaissaient de temps en temps, comme avalées par le cosmos. Malko n'avait guère attendu que trois heures.

La chance était avec lui : Samantha Adler se trouvait à Zurich.

— Malko ! s'exclama-t-elle d'une voix joyeuse. Tu m'appelles du bout du monde ?

— Khartoum, dit Malko, tu connais ?

— Non.

— Tu aimerais connaître ?

Il y eut un blanc. Apparemment, Samantha Adler cherchait à deviner ce qu'il y avait dans la tête de Malko. Elle lança un ballon d'essai.

— Tu veux me faire la cour ? Tu ne peux pas attendre d'être revenue en Europe ?

Ils parlaient tous deux allemand, mais qui sait ? Les bandes d'écoute, cela se déchiffre dans toutes les langues... Malko fut forcé d'être plus explicite.

— Ce serait plus lié à tes activités d'exportation. Il y a des tas de choses qu'on ne trouve pas ici, que tu pourrais peut-être importer...

Nouveau blanc. Samantha avait compris.

— C'est urgent ?

— Très.

— Attends une seconde.

Elle quitta l'appareil, revint quelques instants plus tard pour annoncer :

— Si tu es assez galant pour venir me chercher à l'aéroport, je peux être là demain à l'Airbus d'Air France, vol AF 487, arrivée 2 h 30 du matin...

Malko eut l'impression qu'on lui ôtait un chargement de pierres de la poitrine.

— Tu es merveilleuse, dit-il, plein de sincérité. Je serai là avec une bouteille de Dom Pérignon.

Il raccrocha. Elliot Wing avait suivi toute la conversation sans comprendre, mais s'aperçut à l'expression de Malko que les choses n'allaient pas trop mal.

— Alors ?

— Elle arrivera dans la nuit de demain à après-demain, fit simplement Malko. C'est quelqu'un d'absolument fiable...

— *Oh, my God*, soupira l'Américain. Vous êtes fantastique. Pourvu qu'elle puisse avoir la camelote.

— Cela ne devrait pas poser de problème, dit Malko.

— Il va falloir redoubler de précautions, avertit Elliot Wing. Officiellement, la Company ne sait rien, l'Administration ignore tout, et le président des États-Unis n'est pas au courant. Habib Kotto aura eu des armes en priant très fort... Je garderai quand même le contact avec lui, pour toucher les « dividendes » plus tard...

— Et vis-à-vis des Soudanais ?

— Là aussi, secret total. Voilà le « montage ». Vous allez récupérer votre amie et vous la branchez sur Kotto. Elle traite directement avec lui et nous la payons discrètement. Nous interviendrons seulement au moment de l'échange pour que ce fumier ne nous joue pas un tour.

Il y avait encore pas mal de points à résoudre, mais Malko ne voulut pas doucher l'enthousiasme du jeune Américain. Celui-ci semblait sérieusement ragaillardi... Maintenant, il envisageait de récupérer sa femme rapidement. L'ombre de Ted Brady passa entre eux. Les Soudanais et les Libyens feraient tout pour que les armes ne parviennent pas à Habib Kotto. Malko aurait bien voulu savoir qui lui avait procuré son bain forcé dans le Nil, car ils risquaient de se manifester à nouveau.

La princesse Raga en était parfaitement capable. Il restait à Malko à lui rendre son gri-gri... Décidément, l'Afrique était incroyable. C'était la vraie raison pour laquelle elle avait couché avec lui. Pour que le grigri soit efficace, il devait être posé par la personne même... Tordu... Encore une longue journée à passer jusqu'au rendez-vous de l'hôtel Canary : il fallait prévenir les gars d'Habib Kotto de l'attentat. Que cela ne se renouvelle pas.

Malko réalisa que les vrais problèmes allaient commencer avec l'arrivée de Samantha Adler. Apparemment, Habib Kotto n'avait pas que des amis à Khartoum.

CHAPITRE X

Malko commençait à connaître l'hôtel Canary par cœur. Une heure et demie d'attente devant un Pepsi-Cola tiède. L'angoisse lui tordait l'estomac. Personne. Si Habib Kotto s'était formalisé du rendez-vous manqué, cela risquait de compliquer encore la situation.

Les Soudanais avaient peut-être exercé des pressions sur le chef tchadien, afin d'éviter des problèmes avec les Libyens. Il suffisait à Kotto de couper discrètement la gorge d'Helen Wing et de se fondre tranquillement dans le désert. On retrouverait les ossements de la jeune Américaine dans dix ans ou dans dix siècles...

Une voix chassa brusquement les pensées noires de Malko.

— Alors, mon cher ami, nous sommes personnellement très contents de vous voir. Nous commençons à croire que vous ne vouliez plus parler avec nous.

Fouad, le barbu aux lunettes, commissaire politique d'Habib Kotto, accompagné d'un grand Noir filiforme, avait surgi devant lui, l'air avantageux, souriant. Malko en éprouva un tel soulagement qu'il se leva et leur serra la main. Donc, l'attentat, ce n'était pas Kotto...

— Je vous présente le capitaine Sodira, annonça le barbu.

Ils s'assirent sous la tonnelle déserte. Pour des gens recherchés par le colonel Torit, ils ne se cachaient pas beaucoup.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ? demanda l'intellectuel.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Mais j'ai des bonnes nouvelles, dit Malko. Washington accepte finalement de vous livrer des armes...

Le visage du commissaire politique s'éclaira.

— Ça, mon cher ami, c'est une très bonne nouvelle pour vous...

L'ordure, pensa Malko.

— Pour vous aussi, souligna Malko. Il y a encore quelques problèmes de logistique à résoudre...

Il se lança dans une explication aussi complète que possible, suivie attentivement par les deux envoyés tchadiens. Sans leur apprendre toutefois par qui les armes viendraient. Il conclut :

— Il faudrait trouver un endroit hors de Khartoum où nous puissions effectuer l'échange. Mme Wing contre ce chargement. Avez-vous une base dans le désert ? Avec une piste où un avion de transport puisse se poser ?

Les deux hommes se mirent à cogiter. Finalement, le barbu annonça :

— Je pense que les armes pourront être débarquées à Kolbouz. Il y a une piste assez courte, mais pas de tour de contrôle... Il faudra la

baliser. Mais ce n'est pas très pratique pour l'échange parce qu'il...

Le grand Noir lui donna un coup de coude et il se tut aussitôt. Mais Malko avait enregistré : Helen Wing ne se trouvait pas dans le désert, mais à Khartoum ou dans ses alentours. Cela posait des problèmes de l'amener là-bas. Détail qui pouvait, éventuellement, servir. Il n'insista pas.

— Avant tout, il nous faut la preuve qu'Helen Wing est bien vivante. Une preuve irréfutable. Peut-elle parler au téléphone ?

Sodira éclata de rire.

— Là où elle est, mon cher ami, il n'y a pas le téléphone. Mais elle peut écrire.

— Très bien, dit Malko. Demandez-lui de rédiger un mot à son mari, donnant de ses nouvelles et, afin d'identifier le message, de mettre le surnom qu'elle lui a donné depuis leurs fiançailles.

Cela faisait partie des dispositions arrêtées entre lui et l'Américain. S'ils l'avaient tuée, ils seraient incapables de répondre.

Devant la mine sereine des émissaires. Malko se dit que les choses allaient bien de ce côté. Il fallait quand même les mettre au courant des problèmes nouveaux. Il leur raconta alors l'attentat de la veille. Le récit de Malko les décomposa. Ils échangèrent quelques phrases inquiètes en arabe, puis Fouad, annonça :

— C'est très important. Je vais transmettre au CCFLT, afin d'examiner les mesures à prendre. À mon avis personnel, mon cher ami, ce sont les Libyens.

Toujours cette politesse exagérée des Africains. On se serait cru à l'heure du thé à Buckingham Palace. Malko en avait ras-le-bol des « mon cher ami » :

— Je croyais que les Soudanais les surveillaient, remarqua-t-il, et qu'ils n'étaient pas bien vus ici.

Fouad prit l'air mystérieux.

— Mon cher ami, les Libyens ont beaucoup d'alliés à Khartoum, parmi des gens que vous ne soupçonnez pas. Les fidèles du Mahdi et tous ceux qui apprécient les pétro-dollars... Il faut trouver ceux qui ont commis cet attentat inqualifiable.

— Ce ne seraient pas plutôt les partisans de la princesse Raga ? demanda perfidement Malko.

Cette seule évocation fit bondir les deux émissaires, comme si on les avait brutalement assis sur un nid de fourmis rouges.

— Raga, dirent-ils d'une seule voix, qui c'est, celle-là ? Une folle, une hystérique, une putain !

Les traits décomposés du Noir exprimaient un mépris comique.

— Comment connaissez-vous cette personne ? demanda d'un air soupçonneux le commissaire politique.

Malko arbora son expression la plus innocente.

— Je ne la connais pas. J'en ai entendu parler.

— Mon cher ami, fit Fouad, je peux vous garantir moi-même, personnellement, que cette – il chercha son mot – midinette est plus dangereuse qu'un scorpion. C'est une menteuse, elle raconte des histoires.

— Ça oui, renchérit le Noir avec un air dégoûté. Ce n'est pas bien beau...

— Quand nous voyons-nous ? demanda Malko pour couper court à la harangue.

Nouveau conciliabule en arabe.

— On vous contactera après-demain à votre hôtel, dans la soirée, annonça le barbu.

— Avec le mot de Mme Wing, rappela Malko.

Ils lui serrèrent la main et Malko les vit disparaître dans l'obscurité. Ils commençaient à se méfier. Fini le temps des rendez-vous fixes. Encore une longue journée d'inaction avant le lendemain soir. Où il irait accueillir Samantha Adler, à l'aéroport. L'avion d'Air France arrivait à 2 h 30 du matin. Avant, il fallait rassurer Elliot Wing.

* *

*

De nuit, l'aéroport de Khartoum semblait encore plus minable. Pas un avion sur les pistes, des bâtiments lépreux, des fonctionnaires en haillons. Des dizaines de gens dormaient à même le sol sans souci du va-et-vient.

Malko y était entré comme dans un moulin, brandissant une carte de crédit devant la sentinelle... Le gros Airbus d'Air France, tout blanc, était parké devant la minuscule aérogare. Témoignant jusqu'à la corne de l'Afrique de la technique française et européenne. Une heure plus tard, il repartait pour Djibouti.

Malko se dirigea vers le gros avion dont les premiers passagers venaient de descendre. Le cœur battant, il vit une silhouette apparaître sur la passerelle, éclairée par les projecteurs du tarmac : Samantha Adler, ses cheveux blonds réunis en queue de cheval, un tailleur bleu, strict, assez court, d'où émergeaient ses longues jambes bronzées. Plus superbe que jamais. Malko se dit qu'elle avait un peu plus de quarante ans maintenant. Un homme de haute taille, aux cheveux très gris, bronzé, l'air sportif, apparut derrière elle, encadré de deux hommes qui, visiblement, mangeaient beaucoup de viande. Lui portait un attaché-case. Les deux autres avaient les mains libres. Les gardes du corps.

Qui pouvait-il être ?

Malko s'avança au pied de la passerelle, prit le bras de Samantha Adler, l'aidant à descendre la dernière marche et lui baisa la main.

— Bienvenue à Khartoum, dit-il. Le Dom Pérignon nous attend dans ma suite.

— Malko ! Comme c'est gentil d'être venu nous chercher.

Les merveilleux yeux gris, soulignés de quelques fines rides nouvelles, exprimaient toute la joie du monde. Malko n'eut pas le temps de tiquer sur le « nous ». D'un geste plein de grâce, Samantha se retourna. L'homme de haute taille venait juste de toucher le sol.

— Ralph, dit Samantha, je te présente un vieil ami, le prince Malko Linge.

La poignée de main de Ralph aurait broyé un diamant. Son sourire était franc, froid et automatique. Malko vit qu'il avait des yeux verts, comme les siens lorsqu'il avait un problème. Samantha lui prit le bras.

— Ralph partage ma vie depuis quelque temps. Il m'aide beaucoup.

Les deux gorilles s'étaient éloignés discrètement. Malko s'efforça de dissimuler sa déception. C'était la vie.

— J'ai réservé au Grand Hôtel, annonça Samantha Adler. Pour que nous ne soyons pas tous au même endroit. Il paraît que c'est charmant...

— Absolument, confirma Malko, omettant de parler des cafards, des rats et de la nourriture infecte.

Ils se dirigèrent tous vers l'aérogare. Il était quand même soulagé. La solution approchait. Mais tout ceci aurait pu être évité. Pourquoi fallait-il que l'Administration attende d'avoir du sang sur les mains pour réagir ? Ted Brady pourrait être toujours vivant. Et il ne restait plus que huit jours, bientôt sept, pour sauver Helen Wing.

Qui était ce Ralph ? Cela faisait dix ans qu'il connaissait Samantha Adler. Ils s'étaient rencontrés à Bali. Puis à Berlin, puis en Roumanie. Toujours dans des circonstances étranges. Elle se rapprocha de lui, glissa son bras sous le sien, avec un sourire bon chic bon genre teinté de férocité et demanda à mi-voix :

— C'est avec toi que nous allons faire des affaires ?

— Je t'attendais seulement toi..., remarqua Malko.

Elle rit.

— Ralph est souvent dans mon lit et il intervient dans beaucoup de mes affaires. Cela me permet de vivre un peu. Je suis fatiguée. Il faut que je me ménage si je veux demeurer présentable...

— Tu es toujours superbe, affirma Malko.

Ses doigts lui serrèrent le bras, tendrement.

— Merci. Rejoignons Ralph. Il va être furieux...

Le passage de la douane s'accomplit facilement. Malko regarda autour de lui. Quelques civils un peu trop nonchalants traînaient dans la petite aérogare. Le colonel Torit avait des yeux partout. Ils se retrouvèrent dans le caravansérail des taxis. Samantha et Ralph montèrent avec Malko, tandis que les deux gorilles s'entassaient dans

un taxi jaune avec les valises.

Les nouveaux arrivants s'étonnèrent des rues désertes de Khartoum. Le seul être vivant qu'ils croisèrent avant l'hôtel fut une mangouste traversant la route !

— Voyons-nous demain matin, proposa Malko. Je t'expliquerai tout.

Ils se quittèrent dans le hall du Grand Hôtel. Malko ressentit un léger pincement de jalousie en voyant Samantha monter dans l'ascenseur avec Ralph. Au moins sa mission à Khartoum allait vite se terminer. Il restait à faire l'échange. En espérant que personne n'interférerait. L'image de la princesse Raga se présenta à son esprit et il la chassa. Il avait ôté son gri-gri pour ne pas terroriser Goukouni, le Tchadien, mais il devait le rendre à sa propriétaire...

Il pensa à la bouteille de Dom Pérignon. Il n'avait plus qu'à la boire tout seul...

* *

*

La chemise collée à son dos par la sueur, Elliot Wing comptait des liasses de billets, un sergent de Marines gardant la porte de son bureau. Il leva un regard ravi vers Malko.

— Il est arrivé. Et les vôtres ?

— Ils sont là. Depuis cette nuit.

Le soulagement avait rajeuni Elliot Wing de plusieurs années. Il se replongea dans ses liasses de billets verts.

— Il y a cinq cent mille dollars, commenta-t-il. Le reste sera viré directement à un compte en Suisse, au moment de la livraison. Si c'est nécessaire. Dès que nous nous serons mis d'accord, vous leur donnerez soixante pour cent de l'argent.

— Vous n'avez pas peur que les Soudanais nous fassent une vacherie ? demanda Malko.

— Qu'ils ne s'y risquent pas, fit l'Américain d'un ton menaçant. Maintenant, je ne me laisserai plus marcher sur les pieds. Je veux revoir Helen. Si ces cons de Washington s'étaient décidés plus tôt...

Un ange passa. En deuil.

Elliot Wing referma l'attaché-case et le plaça dans un grand coffre mural dont il brouilla la combinaison.

— Je vais déjeuner avec eux, dit Malko. Si nous nous mettons d'accord, je les présente à l'émissaire de Kotto, dès qu'il m'aura contacté ce soir.

* *

*

Ralph faisait courir un index bronzé sur sa petite calculatrice de poche qui vomissait des chiffres avec des couinements délicats. Il leva la tête.

— Vous voulez les derniers modèles ou les anciens Kalachnikovs ?

— Quelle est la différence ? demanda Malko.

— Sur les nouveaux, on peut adapter un bouchon allumeur. Cela fait lance-grenades.

— Et le prix ?

— Deux cent quarante dollars pour les anciens, deux cent quatre-vingt-dix pour les nouveaux.

— Les anciens suffiront, dit Malko. Et les munitions ? Mille coups par arme avec dix chargeurs ?

La machine recommença à couiner. Samantha Adler avait troqué son tailleur pour une robe de toile boutonnée devant, très ajustée, qui lui donnait l'air d'une jeune fille. Ses yeux gris dissimulés derrière de grandes lunettes à monture d'écaille, elle écoutait sans ouvrir la bouche. Les deux gorilles, à la table voisine, engouffraient des karkadeh. La terrasse surplombant la piscine du Hilton était presque vide. Ralph leva la tête.

— Il faut compter deux cent quarante-quatre dollars de plus par arme. En tout, cela fait cinq cent dix-huit mille dollars. Plus le transport. Vous les voulez où ?

— Je ne sais pas encore. Probablement en Égypte.

— Donc, il faudra un transbordement ?

— Cela dépend. Seriez-vous d'accord pour les convoyer jusqu'au bout ?

Ralph échangea un regard avec Samantha, qui inclina imperceptiblement la tête.

— Si vous y tenez, dit-il, bien que ce ne soit pas notre politique. Où faudrait-il se poser, dans ce cas ?

— Sur une piste dans le désert.

Ralph hocha la tête.

— Ça ne collera pas. Nous utilisons un DC8. Il lui faut une piste en dur.

Donc, il fallait prévoir un transfert. Malko réfléchissait.

— Quel est le conditionnement ?

— Les Kalachs viennent par caisses de vingt-cinq. Il faut compter quatre hommes par caisse pour les bouger. Les munitions, par caisses de trente kilos environ. Mais c'est sans garantie.

— D'où vient l'avion ? demanda Malko.

Ralph eut un sourire rusé.

— Vous comprendrez que je ne puisse pas vous le révéler avec précision. Mais c'est en Europe du Sud-Est. Disons qu'il faut compter trois heures de vol au maximum jusqu'en Égypte. Et un terrain où se

poser. Nous ne resterons que le temps de décharger, dans ce cas. Vous avez intérêt à utiliser un C130 ou un Transall pour le dernier parcours.

— Quand pouvez-vous les avoir ?

— Si tu nous paies aujourd'hui, intervint Samantha, disons quatre ou cinq jours. Sauf mauvaises conditions météo... Il faudra que tout soit organisé à l'arrivée. Le DC8 arrivera au début de la nuit, afin de repartir avant l'aube. Les Égyptiens sont d'accord ?

— Ils le seront, affirma Malko. De toute façon, c'est eux qui fourniront le C130.

— Tu seras là ?

— Je serai là.

— Bien. C'est à toi de décider.

Malko n'avait même pas discuté les prix. D'ailleurs, c'étaient ceux du marché, aux conditions habituelles. Cinquante pour cent à la commande et le reste à la livraison. Quatre ou cinq jours de marge. L'ultimatum d'Habib Kotto expirait exactement le jeudi suivant. Une semaine plus tard.

— Très bien, dit-il, je vais vous présenter ce soir aux « acheteurs ». Officiellement, nous ne sommes pas dans le *deal*. C'est une transaction privée entre Habib Kotto et vous.

— Cela ne me gêne pas, dit Samantha Adler. Est-ce que je pourrais avoir un citron pressé ? Je meurs de soif.

Le grand Noir qui les servait n'apparaissait qu'épisodiquement. Intrigué, Malko demanda :

— Comment fais-tu pour obtenir des armes de fabrication soviétique neuves dans un délai aussi bref ?

Samantha Adler eut un sourire amusé.

— Certains fonctionnaires du Pacte de Varsovie ont des goûts de luxe... Il suffit de savoir les satisfaire. Tout le monde y trouve son compte.

Elle, la première.

— À propos, dit-elle, il faudra que tu me fasses visiter Khartoum.

C'était une invite discrète. Ralph se figea aussitôt et, diplomate, Malko fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Retrouvons-nous ce soir, proposa-t-il. Pour dîner. Entre-temps, j'aurai eu un contact avec vos « acheteurs ».

Samantha Adler s'étira.

— Parfait. Je vais voir s'il y a quelque chose à acheter.

Malko les raccompagna jusqu'au hall. Cela semblait se présenter assez bien, mais il y avait tant d'inconnues dans ce genre d'affaire... Il y aurait encore quelques moments délicats...

Le soleil couchant donnait des allures surréalistes aux innombrables mosquées de Omdourman. Pour tromper son impatience, Malko buvait un Gini. Il avait passé une partie de la journée avec Elliot Wing, calculant des distances de vol, étudiant les cartes des terrains de secours, des lieux de rendez-vous, les fréquences radio. Une opération clandestine de cette espèce n'était pas évidente. Il y avait toujours des imprévus. Il fallait compter avec les incursions de la chasse libyenne dans le nord du Soudan. S'assurer que le C130 allait pouvoir repartir... L'Américain avait envoyé des tonnes de télex à la Station du Caire et ensuite, s'était rendu chez son homologue du Moukharabat(27). La collaboration des Égyptiens était la clef de voûte de toute l'opération. L'échange, surtout, allait être délicat.

Le carillon de la porte le fit sursauter. C'étaient probablement les envoyés d'Habib Kotto.

Lorsqu'il ouvrit, il se trouva nez à nez avec la princesse Raga, moulée dans une taube mauve absolument divine. La Noire lui mit ses seins sous le nez avec un sourire ravi.

— Mon cher ami, je ne t'ai pas vu à la piscine, je venais prendre de tes nouvelles, annonça-t-elle.

— C'est gentil, dit Malko.

Elle entra et referma la porte. Son regard tomba sur le poignet de Malko, vierge de tout bracelet... et aussitôt, elle se rembrunit.

— Tu as enlevé mon gri-gri. Cela va te porter malheur.

— Il grattait, expliqua Malko. Mais je vais le remettre.

— Tu auras raison, fit Raga, flairant les lieux comme un chat.

Elle pénétra dans la chambre et son regard tomba sur l'immense lit de deux mètres. Elle se laissa choir dessus et s'étira languissamment, fixant Malko de ses grands yeux en amande.

— Viens. C'est l'heure de la sieste.

Malko était aussi loin du sexe qu'un pape prêt à communier. Ou Raga avait eu vent de quelque chose, ou c'était vraiment une sorcière. D'une seconde à l'autre, le téléphone pouvait sonner. En voyant les envoyés d'Habib Kotto, la princesse toubou comprendrait tout de suite. Eux seraient persuadés que Malko les trahissait. Encore une belle merde en perspective...

— J'ai un rendez-vous, dit-il. Nous pourrions nous voir plus tard.

— Mon cher ami, c'est une très bonne idée, dit Raga.

D'un geste plein de simplicité, elle défit sa taube, révélant son corps café au lait sans le moindre dessous.

— Je vais prendre une douche et regarder la télévision, dit-elle. Rapporte-moi un cigare.

Elle disparut dans la salle de bains. Atterré, Malko se demandait comment s'en débarrasser quand le téléphone sonna. Il se rua vers l'appareil. C'était la voix de Fouad.

— Je suis en bas, annonça-t-il.

— Je descends.

Parer au plus pressé. Il avertit Raga à travers la porte et fonça. Il pouvait encore s'en sortir... Les deux affreux étaient déjà installés au bar et avaient déjà commandé un J & B. Malko se paya une vodka et attaqua. Annonçant l'arrivée des marchands d'armes.

— Avez-vous la lettre ?

Le barbu lui tendit une enveloppe non cachetée. Malko l'ouvrit. Il n'y avait que quelques lignes, d'une écriture désordonnée : *Pago darling, dépêche-toi de venir me délivrer. Il fait terriblement chaud, mais on ne me maltraite pas. J'ai peur. Love. Helen.*

Malko replia le message. Donc, la jeune Américaine était vivante. Le mot « Pago » ne pouvait être connu que d'Helen Wing. On pouvait continuer les négociations... Il expliqua comment se présentait l'opération.

— Je serai dans l'avion amenant les armes, conclut-il. Venez avec Mme Wing, nous ferons l'échange sur place et elle repartira directement dans l'avion. Tout peut être terminé en deux heures. Vous pouvez aussi envoyer quelqu'un en Égypte, qui vienne dans l'avion et vérifie les armes pendant le trajet, pour gagner du temps.

À sa grande surprise, ses deux interlocuteurs ne semblaient pas à l'aise. Sodira échangea un regard avec Fouad et annonça de sa voix sentencieuse :

— Mon cher ami, il y a une petite difficulté. La personne que nous détenons ne se trouve pas à Kolbouz. Cela serait très difficile et fatigant de l'y amener. La piste est mauvaise et il faut près de six jours. Nous devons donc mettre au point deux rendez-vous, reliés par une liaison radio. Seulement, nous ne possédons pas de radio assez puissante pour relier Kolbouz à Khartoum...

— Tant pis, dit Malko, je me chargerai de réceptionner Mme Wing en même temps que l'avion se posera dans le désert, pas trop loin de Khartoum.

Ils se consultèrent du regard, puis le Noir dit :

— Nous devons rendre compte d'abord.

— Oui, oui, fit le commissaire politique. Cela peut se faire comme ça.

Il tournait ses glaçons dans son verre vide, d'un air pensif. Le Noir avait pris une expression fermée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Malko.

— Mon cher ami, vous comprenez, dit le commissaire politique, il y a déjà eu beaucoup de contretemps et de retards dans cette affaire. Comment pouvons-nous savoir que c'est vraiment sérieux cette fois ? Que vous allez disposer de cet armement ? Que tout est en ordre ?

— C'est facile, répéta Malko. Je vais vous présenter les marchands.

Ce soir.

Ils se regardèrent, échangèrent quelques mots en arabe et Fouad descendit de son tabouret.

— Je vais téléphoner.

Le capitaine Sodira en profita pour se commander un second J & B. Malko était sur des charbons ardents. Vingt minutes s'écoulèrent et le barbu réapparut.

— Le téléphone ne marche pas, avoua-t-il piteusement. Je dois aller demander des instructions. C'est assez loin. Retrouvons-nous dans deux heures. Ici, à l'hôtel.

Le suspense continuait. Malko ne pouvait que s'incliner. Il les vit partir avec soulagement et replongea dans l'ascenseur. La princesse Raga devait s'impatienter. Cela faisait une bonne demi-heure qu'il était descendu. Il entra dans la chambre. La télévision vomissait son lot habituel de musique arabe, mais la Toubou n'était pas là.

La suite était vide. La princesse était partie. Ne laissant comme trace qu'une vague odeur de parfum.

Vexée ? Ou s'était-elle doutée de quelque chose ? Le bracelet en poils d'éléphant posé sur la table de nuit avait disparu aussi. Avait-elle vu Malko avec les envoyés d'Habib Kotto ? Il risquait de le savoir très vite. Il redescendit, la chercha partout, sans la trouver. Il n'avait pas le temps d'aller jusqu'au Green Village. Pour tromper son attente, il admira le désert en train de changer de couleurs avant la nuit. Quelques pêcheurs pataugeaient dans le Nil blanc infesté de bilharziose.

* *

*

La sonnerie du téléphone arracha Malko à ses pensées. La communication était mauvaise, mais il reconnut la voix de Fouad, le commissaire politique.

— Nous n'avons pas le temps de revenir, annonça le Tchadien. Nous vous donnons rendez-vous à neuf heures à Ouchach(28). Vous suivez El Hurriya Street. Vous comptez une dizaine de rues sur la droite après le marché de Saggana. Au coin d'une rue, il y a un gros tas de sable. Je serai là. Nous irons ensuite dans une de nos permanences.

Il restait à récupérer Samantha et ses amis. Malko les trouva à la terrasse du Grand Hôtel devant des karkadeh. D'excellente humeur. Samantha Adler portait une robe à fleurs qui s'ouvrait tout le temps sur ses longues cuisses brunes, sous le regard noir de Ralph. Malko expliqua le lieu du rendez-vous.

— Nous n'avons pas le temps de dîner, nous partons dans une demi-heure.

— Ralph ira avec toi, dit-elle. Cela me rase d'aller dans la poussière. J'ai repéré des objets en ivoire dans El Gamhuriya. Je vais y aller pour marchander...

Malko croisa son regard et y lut brusquement autre chose que de l'ennui. Un peu plus tard, la main de Samantha effleura la sienne en prenant son verre. Laissant tomber une minuscule boule de papier qu'il fit aussitôt disparaître. Ralph n'avait rien vu et les deux gorilles regardaient les étoiles. Malko attendit quelques minutes pour se lever et aller aux toilettes. Il y déplia le message. C'était très court :

« Dépêche-toi de revenir. Laisse Ralph discuter. Je t'attendrai au Hilton. »

Il en éprouva un petit choc agréable.

* *

*

La grande avenue El Hurriya, rectiligne, filait vers le sud jusqu'à l'hippodrome, bordée d'immenses blocs de maisons en pisé, impeccablement alignés, séparés par de larges rues parallèles, grouillant d'une activité intense dans la journée. À cette heure tardive, tout était désert. Les Tchadiens qui travaillaient tôt se couchaient tôt. Seuls, quelques marchands ambulants avec leurs lampes à acétylène hantaient encore les abords de El Hurriya Street.

À côté de lui, Ralph sifflotait. Derrière, les deux gorilles étaient muets comme des carpes. L'un d'eux avait sur ses genoux un court pistolet-mitrailleur Skorpion, chargeur engagé ; l'autre ne devait pas avoir non plus un pistolet à plombs... Malko ralentit pour ne pas rater le lieu du rendez-vous. Tous les blocs se ressemblaient. Il passa trois rues, ralentit encore, craignant d'être allé trop loin. Puis ses phares éclairèrent un énorme tas de sable au coin d'une des rues perpendiculaires à El Hurriya.

— C'est là, dit-il.

Les gorilles se penchèrent en avant. Il tourna dans la large voie en terre battue, stoppa près d'une maison démolie faisant le coin et descendit. L'air était frais, des femmes prenaient encore de l'eau quelques centaines de mètres plus loin à une fontaine publique. Encore plus loin, il y avait un bistrot signalé par la lueur blanche d'une lampe à acétylène. Ralph descendit, regarda autour de lui.

— Où sont-ils ?

— Ils sont toujours en retard, dit Malko.

Quelqu'un semblait dormir, appuyé au tas de sable.

Malko s'approcha : inutile d'avoir des témoins. Une forme humaine était allongée sur le dos, ce qui n'avait rien d'étonnant en Afrique, où tout le monde dort à la belle étoile. Le faisceau d'une lampe – celle de Ralph – jaillit derrière lui, éclairant la forme.

Malko eut un choc au cœur. Fouad, le barbu, n'était pas en retard. La gorge ouverte d'une oreille à l'autre, il fixait sans le voir le ciel étoilé.

CHAPITRE XI

Malko, penché sur le mort, entendit Ralph dire à mi-voix :

— Foutons le camp !

Au moment où il se redressait, plusieurs détonations claquèrent, assourdissantes, tirées de très près, sans qu'il puisse voir d'où. Le faisceau de la lampe bascula et Ralph tituba avec un cri sourd. Instinctivement, Malko se laissa tomber à terre, à côté du barbu égorgé. Plusieurs projectiles firent jaillir du sable à côté de sa tête. Il aperçut une lueur blanche venant de la maison démolie.

Le staccato caractéristique du Skorpion l'assourdit. Ralph, couché sur le côté, gémissait. Un des gorilles se précipita vers lui. Il y eut une nouvelle rafale, tirée de la maison et le gorille s'effondra à terre.

Malko chercha à se confondre avec le paysage. L'attaque avait duré moins d'une minute. Ralph râlait et le gorille ne bougeait plus, vraisemblablement mort. L'autre, protégé par le tas, était immobile aussi. Ralph appela d'une voix faible :

— Sharoni !

Malko entendit le gorille au Skorpion contourner le tas de sable. Cassé en deux, il parcourut les quelques mètres qui le séparaient de son patron.

— Attention ! cria Malko.

Plusieurs détonations claquèrent, venant toujours du même endroit. Le gorille répliqua, vidant au jugé la moitié de son chargeur, puis tomba en avant avec un cri bref. Encore une longue rafale qui balaya les deux hommes.

Malko roula le long du tas de sable, entrant dans un angle mort. Devant l'armement des gorilles, il avait laissé son pistolet dans sa suite du Hilton. Il s'accroupit, le cœur battant. Plus aucun bruit. Le corps du premier gorille était à un mètre de lui. Il rampa et trouva sa main encore crispée sur son pistolet. Un Colt 45, lui sembla-t-il. Il l'arracha des doigts du mort. Il entendit du bruit de l'autre côté de la rue et se retourna.

Deux silhouettes couraient vers lui, courbées en deux. Il allait être pris en sandwich entre eux et le tireur dissimulé dans la maison en ruine. D'un bond il se redressa, en partie protégé par le tas de sable. Il avait repéré l'ouverture d'où partaient les coups de feu. Le bras tendu, il se mit à tirer. Les détonations claquèrent en série. Il bondit, filant le long du mur. Il y eut un appel en arabe derrière lui, puis une rafale. Une balle ricocha contre un poteau de bois avec un miaulement méchant. Il se retourna, tira au jugé. Un seul coup et la culasse claqua à vide. Il jeta le pistolet puis tourna à droite, dans une sente entre

deux maisons. Il continua à courir cinquante mètres jusqu'au coin suivant et tourna vers la gauche. Enfin, seulement, il s'arrêta, et écouta. Pas de bruit. On ne le poursuivait pas. Il reprit sa course et déboucha un peu plus loin sur El Hurriya Street, en face d'un marchand de bananes, installé à côté d'une lampe à acétylène. Un taxi collectif déversait des passagers et s'apprêtait à repartir vers le nord. Malko y monta à la volée, sous les regards curieux des autres occupants peu accoutumés à voir des Blancs dans ce genre de véhicule.

Le taxi parcourut un kilomètre, puis tourna à gauche pour stopper à la gare routière d'où partaient les bus et les camions pour le sud. Là, il y avait encore de l'animation, des marchands et des taxis jaunes. Il en prit un et sentit enfin les battements de son cœur se calmer. Ils avaient dû monter à 130. L'attentat ne pouvait venir que des Libyens, des Soudanais ou de Raga. Pas pour prendre les armes, mais pour l'empêcher de les trouver...

Il rongea son frein dans le taxi qui se traînait. Arrivé au Hilton, il se rua dans le hall. Samantha Adler, en pantalon de lastex noir, assorti d'un T-shirt moulant, était couvée par une douzaine de kuffieh aux yeux hors de la tête. Son sourire réchauffa Malko.

— Tu as fait vite, remarqua-t-elle.

À son expression, elle réalisa que quelque chose ne tournait pas rond... En peu de mots, il lui dit ce qu'il venait d'arriver. Elle se leva aussitôt.

— Allons-y.

— Attends, dit Malko, je vais chercher une arme.

— J'ai mon Beretta.

Elle ne se séparait jamais d'un Beretta 38 court, chargé de balles explosives, dont elle se servait remarquablement bien.

La bouche de Samantha était entourée d'un cercle blanc et ses yeux gris ressemblaient à deux petits morceaux de granit. Quand Malko toucha son bras, il vit qu'elle tremblait légèrement.

— Je vais quand même prendre le mien, dit Malko. Attends-moi.

Il fonça prendre son pistolet extra-plat et redescendit. Ils reprirent un taxi. Stupéfait de voir des Blancs aller à Ouchach à cette heure-là. Samantha alluma une cigarette et Malko, pour rompre le silence, dit :

— Je ne m'attendais pas à une réaction de ce genre. Ici, les gens ne sont pas très gentils.

— Quand il s'agit d'armes, dit Samantha d'une voix absente, personne n'est très gentil, tu devrais le savoir.

Le silence retomba. Ils passaient devant les lampes à acétylène de la gare routière et suivirent les façades sombres d'Ouchach. Malko savait déjà ce qu'il allait trouver. Le feu tournant bleu d'une voiture de police lui signala le lieu de l'attentat. Il fit signe au taxi de s'arrêter

et ils descendirent. Samantha se précipita vers les projecteurs. La 504 orange était toujours là où il l'avait garée, une heure plus tôt.

Les corps n'avaient pas été bougés, sauf celui de Fouad. Le premier gorille était allongé sur le flanc, le deuxième recroquevillé sur lui-même comme un fœtus dans le ventre de sa mère, serrant encore son Skorpion. Ralph, sur le dos, semblait dormir, un filet rouge glissant de sa bouche dans son cou, la chemise imbibée de sang. Plusieurs projectiles l'avaient frappé en pleine poitrine. Un cercle silencieux de Tchadiens, sortis de leurs maisons de pisé, entourait les cadavres. Celui de Fouad avait été tiré à l'écart, comme s'il n'avait pas le même intérêt que celui des Blancs. Un groupe de policiers soudanais essayait d'interroger les éventuels témoins. L'arrivée de Samantha et de Malko sembla les perturber énormément. Ils se concertèrent, puis l'un d'eux se dirigea vers Malko.

— Sir, connaissiez-vous ces personnes ?

— Absolument pas, dit Malko, nous passions et nous avons vu votre voiture. Je croyais à un accident... Avez-vous besoin d'aide ?

— Non, non, dit le policier, embarrassé. Vous pouvez partir.

Malko échangea un regard avec Samantha debout près du cadavre de son amant. Il serait temps de le réclamer le lendemain. Hélas, on ne pouvait plus rien pour lui.

Il prit le bras de Samantha Adler qui ne détachait pas ses yeux du visage figé de Ralph. Pourtant, quand Malko la tira en arrière, elle se laissa faire. Trop accoutumée à la violence pour montrer son émotion. Sachant, elle aussi, qu'il valait mieux s'éclipser. Heureusement, la 504 était garée hors de vue des policiers. Dans la voiture, Samantha alluma une cigarette, puis demeura silencieuse jusqu'au Hilton. Avant de descendre, elle dit pensivement :

— Au fond, tu m'as sauvé la vie. Si je n'avais pas voulu te retrouver, je serais venue aussi. Ils m'auraient tuée probablement...

Ce n'est qu'arrivée dans la suite de Malko que ses traits se défirent. Elle s'assit sur le lit, ferma les yeux, demeura prostrée un long moment dans la pénombre. Puis, elle releva la tête.

— Tu as quelque chose à boire ? De la vodka ?

Il alla au bar, rapporta la bouteille et lui remplit un verre. Samantha le vida d'un coup. Puis le tendit à Malko pour qu'il le remplisse.

— Mets de la musique, demanda-t-elle.

Malko s'exécuta et revint s'installer à côté d'elle. Samantha se mit à parler, tout en buvant. Lorsque son verre était vide, elle le tendait silencieusement à Malko. Puis se remettait à parler. De Ralph, d'elle, de leurs aventures, de Malko, de la vie, de son métier. Ses yeux humides, brillants, changeaient peu à peu d'expression. Elle soupira.

— Décidément, chaque fois que j'ai un homme, on me le prend.

Elle parlait de la mort comme d'une rivale. Ses yeux gris fixèrent Malko.

— Il ne faudra jamais que tu restes avec moi, je porte malheur.

* *

*

La dernière goutte de vodka glissa dans le verre de Samantha Adler. Celle-ci le leva et lança d'une voix un peu pâteuse, feutrée de tristesse :

— À Ralph !

Malko regardait la bouteille vide, n'en croyant pas ses yeux. Il n'en avait pas bu plus d'un verre... Samantha, installée à même la moquette, la tête appuyée au lit, parlait toute seule. Ivre morte. Comme il ne l'avait jamais vue, mais toujours séduisante. Il était trois heures du matin. Samantha bâilla, se releva en titubant et fit passer son T-shirt par-dessus sa tête.

— J'étais venue faire l'amour avec toi, dit-elle. Il ne faut jamais changer d'avis.

Le pantalon de lastex noir suivit le même chemin. Elle ne portait rien dessous.

Malko admira son corps musclé, sa poitrine toujours ferme, sa taille mince, sa peau lisse. Elle devait s'épuiser en gymnastique pour avoir un corps pareil à son âge. Quand il la prit dans ses bras, elle retrouva les vieux gestes, l'embrassa d'abord avec science, puis glissa le long de son corps, le taquinant d'une langue pointue, s'agenouilla et le prit dans sa bouche. L'alcool qui imprégnait ses lèvres rendait sa caresse encore plus épicée. Elle s'appliqua longtemps, prenant soin de ne jamais pousser Malko à bout. Puis, elle se laissa aller en arrière sur le lit, les jambes ouvertes, dans une muette invite à Malko à lui rendre la pareille. Quand il la sentit au bord de l'orgasme, Malko la repoussa entièrement sur le lit et la pénétra.

Il commença à lui faire l'amour très lentement, se guidant sur le rythme de sa partenaire. Samantha ondulait lentement d'avant en arrière, ne laissant Malko la pénétrer que de quelques centimètres, attentive à ne pas se laisser déborder par le plaisir. L'alcool dilatait ses muqueuses et il l'avait rarement sentie aussi offerte. Ils jouèrent longtemps à ce cache-cache sensuel, oubliant tous deux l'horreur de la soirée. Enfin, le bassin de Samantha monta vers Malko. Elle émit une sorte de sifflement, les bras en croix, les doigts crispés sur le drap. Sa voix frappa Malko comme des coups.

— Tiens ! Tiens ! Tiens !

Comme si elle lui donnait la vie.

Il explosa à son tour. Les dernières vagues de son orgasme à peine

calmées, Samantha Adler s'endormit d'un coup, le visage reposé, tous les muscles détendus. Malko encore en elle. Il resta dans la même position un certain temps, puis se dégagea doucement et gagna l'autre pièce de sa suite. Les deux Nils, le bleu et le blanc, brillaient doucement sous la clarté de la Lune, tranchant sur la masse sombre du désert, piquetée de quelques rares lumières. Il se versa un grand verre de Contrex pour humecter sa gorge desséchée. Les pensées se bouscullaient dans son crâne ; il était à la fois déprimé et ivre de rage. Quel gâchis ! De nouveaux problèmes allaient surgir. Que les auteurs de l'attentat soient les Libyens ou les Soudanais, ou les partisans de la princesse Raga, ils avaient bénéficié de complicités chez Habib Kotto. Ce qui allait poser des problèmes pour la suite de l'opération.

La mort du commissaire politique risquait aussi d'envenimer les choses. Habib Kotto pouvait chercher à se venger sur l'otage.

De toute façon, les Soudanais allaient réagir et l'histoire se répandre. On ne tuait pas trois Blancs dans une ville comme Khartoum sans que cela fasse des vagues. Malko se rhabilla et sortit doucement de la suite. Il fallait prévenir Elliot Wing. Qu'à son tour, l'Américain avertisse Washington. Les liaisons avec la Company étaient ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

* *

*

Samantha Adler émergea de la salle de bains, les cheveux impeccablement tirés, maquillée, mais les traits creusés et le regard vide. Malko était revenu à cinq heures du matin, après une longue entrevue avec Elliot Wing. D'abord effondré par ce nouveau contretemps, le représentant de la CIA avait réagi. En pleine nuit, il était allé à l'ambassade. Le radio couchait sur place. Des câbles étaient partis pour Washington et Elliot Wing avait promis à Malko de contacter le colonel Torit dès sept heures du matin. Samantha s'était levée la première et habillée. Malko la regarda, intrigué.

— Où vas-tu ?

— Faire mes bagages et prendre l'avion, dit-elle. N'importe quel avion, pour n'importe où, à condition de quitter Khartoum. Tu t'occuperas des corps. D'ailleurs, Ralph s'en foutait.

Malko sentit une chape de glace lui geler le dos. C'était le coup final.

— Tu ne laisses pas tomber l'affaire ? dit-il. Tu sais ce que cela représente... Il faut sauver Helen Wing. Pour cela, j'ai besoin de ces armes. Il suffit que tu les fasses parvenir en Égypte. Tout se passera bien...

Samantha Adler secoua lentement la tête.

— Tout ne se passera pas bien. Tu le sais. Ce qui est arrivé hier soir

me rappelle de trop mauvais souvenirs. Le métier que je fais est déjà difficile quand on a affaire à des clients normaux. Tu ne m'avais pas prévenue que quelqu'un s'opposait à la transaction. Je n'aurais pas accepté. Je pensais qu'il s'agissait seulement d'être un intermédiaire discret et efficace. Je n'aurai aucun mal à vendre ces armes ailleurs... Il y a des acheteurs. Qui ne me paieront pas de cette façon. Ne m'en veux pas. Je ne t'en veux pas et je te souhaite de réussir.

— C'est impossible, dit Malko, je ne trouverai rien ici...

— Je n'y peux rien.

— Écoute, dit-il, je peux obtenir des prix bien plus élevés...

Samantha l'arrêta tout de suite.

— Non. Nos routes se séparent ici. Je sens le danger. Je ne veux pas tirer sur ma chance. À un de ces jours. Ne m'accompagne pas. Je n'aime pas les adieux. J'ai été contente de te retrouver, de refaire l'amour avec toi. Mais, je tenais à Ralph.

Elle s'approcha et posa rapidement sa bouche sur la sienne, une main enserrant sa nuque. Puis elle se détourna et marcha rapidement vers la porte. Le battant claqua. Malko connaissait trop Samantha Adler pour tenter de la faire revenir sur sa décision. La tête vide, il se jeta sous sa douche, puis s'habilla à son tour. Il ne sentait même pas la fatigue. La journée allait être longue et difficile. Ils s'étaient découvert des ennemis féroces et ils n'avaient plus d'armes pour leur troc.

Au lieu de se rapprocher, le but s'éloignait.

CHAPITRE XII

Le bureau du colonel Torit ne répondait pas. Son standard non plus : c'était vendredi. Dieu sait où se trouvait le chef de la Sécurité soudanaise. L'ambassade américaine était fermée aussi et, seuls Malko et Elliot Wing s'y trouvaient, avec les Marines de garde.

Un de ceux-ci leur préparait café sur café.

— Vous n'avez pas le numéro personnel de Torit ? demanda Malko.

— Non. Je ne sais même pas où il habite.

De ce côté-là, il n'y avait plus qu'à attendre... Il restait le principal : Habib Kotto. Malko n'arrivait pas à détacher ses yeux du calendrier, au-dessus du bureau. Il restait six jours maintenant, avant l'expiration de l'ultimatum. Il était là depuis vingt minutes et n'avait pas encore eu le courage d'annoncer à l'Américain le départ de Samantha Adler. Celui-ci, las d'essayer de joindre le colonel Torit, annonça soudain :

— Tant pis. Il faut coûte que coûte recontacter Habib Kotto et terminer l'affaire, avec votre amie.

Malko prit son courage à deux mains.

— C'est impossible ; annonça-t-il. Samantha Adler est en route pour l'aéroport. Elle ne veut plus livrer les armes.

Le sang se retira du visage d'Elliot Wing.

— *God !* Ce n'est pas possible ! balbutia-t-il. Elle ne peut pas nous laisser tomber. J'ai l'argent...

— Un de ceux qui ont été tués hier soir était son amant, expliqua Malko. C'est la seconde fois que cela lui arrive. Elle est superstitieuse... De toute façon, si nous ne trouvons pas *avant la livraison* les responsables de ce guet-apens, nous risquons des pépins encore plus graves. Par exemple un SAM7 dans le C130 qui amènera les armes.

— Mais Habib Kotto n'attendra pas !

— J'essaierai de le raisonner, dès que nous aurons un nouveau contact, promit Malko. Qu'il nous aide !

— Comment ?

— Il faut savoir qui dans son entourage, était au courant du rendez-vous, il y a eu une fuite.

— Il nous reste six jours avant l'expiration de leur ultimatum, fit remarquer l'Américain. C'est trop court pour aller en Europe chercher d'autres armes.

Malko préféra ne pas répondre. La vie d'Helen Wing ne tenait plus qu'à un fil.

— Il faut que Washington agisse, suggéra-t-il. Qu'ils demandent les

Kalachnikovs aux Égyptiens. Ceux-ci en fabriquent. Cela ne leur poserait aucun problème. Je retourne à l'hôtel.

* *

*

Ils étaient dans le hall lorsque Malko arriva. Le capitaine Sodira et un nouveau, un métis huileux et trapu, qui répondait au nom de Samir. Il alla vers eux directement.

— Je vous attendais, dit-il simplement. Venez dans ma suite.

Dans l'ascenseur, partagé avec d'autres gens, ils demeurèrent silencieux. Dans la suite de Malko, le Noir attaqua aussitôt d'une voix hachée et furieuse :

— Notre camarade Fouad a été assassiné hier soir, au rendez-vous qu'il vous avait fixé. Le président Kotto est très en colère. Que s'est-il passé ?

— Trois autres personnes sont mortes aussi, fit remarquer Malko. Les marchands d'armes que j'avais amenés. Je ne me suis échappé moi-même que de justesse, et j'ignore totalement qui a frappé. Mais nous devons le découvrir. Qui, chez vous, connaissait le lieu du rendez-vous ?

Silence. Ils se regardèrent et échangèrent quelques mots en arabe avant de se retourner vers Malko.

— Personne, firent-ils en chœur. Le président et Fouad, c'est tout. Cela vient de votre côté.

— Impossible, dit Malko.

Le grondement d'un avion en train de décoller les empêcha de parler quelques secondes. Malko eut le cœur serré. Samantha Adler quittait Khartoum. Le silence se prolongea longtemps après que le Jet se soit éloigné, chacun restant sur ses positions. Malko le rompit.

— Cet incident grave ne change rien à nos intentions, dit-il, mais il faut savoir d'où est venue la fuite. Sinon, d'autres problèmes vont se poser...

— Ce sont les Libyens, hasarda Sodira.

— Oui, mais comment l'ont-ils su ? Le guet-apens était bien organisé... Ils étaient parfaitement renseignés.

— Nous allons commencer notre enquête, promet Sodira. Est-ce que nous pouvons annoncer au président que les armes seront quand même livrées en temps utile ?

Il y avait une telle menace dans sa voix que Malko se dit qu'il valait mieux plonger dans le mensonge. Au point où ils en étaient...

— Oui, dit-il. Il n'y a rien de changé.

Sauf qu'il n'y avait plus d'armes, ni personne pour les transporter...

Sodira sembla soulagé. Au fond, la mort de Fouad ne les touchait pas outre mesure. Une seule chose importait à Habib Kotto : les armes.

Ses émissaires savaient très bien que Malko n'était pour rien dans cet accident de parcours.

— Nous vous recontacterons demain, annonça Sodira en se levant. Il ne faut pas que la mort de notre camarade demeure impunie.

* *

*

Le carillon de la suite arracha Malko à la méditation morose dans laquelle il était plongé depuis le départ des émissaires d'Habib Kotto.

Une tornade noire se jeta sur lui dès qu'il écarta le battant. La princesse Raga, flamboyante de haine, toutes griffes dehors, en jean et T-shirt.

— Salaud. Je vais te tuer ! explosa-t-elle.

Elle fonça sur Malko et il vit avec horreur ! l'éclat de la lame d'un rasoir.

Il n'avait vraiment pas besoin d'une corrida supplémentaire. Sa main plongea dans la corbeille de fruits où il avait dissimulé son pistolet extra-plat, en prévision d'un entretien orageux avec les émissaires de Kotto. L'arme braquée sur elle arrêta instantanément Raga.

— Calme-toi, dit Malko. J'ai assez de problèmes.

— Salaud, répéta-t-elle, sans lâcher son rasoir. Je savais que tu préparais quelque chose. Mon gri-gri me l'avait dit. C'est pour ça que je suis venue hier. J'ai vu ta putain blonde. Je savais qui elle était. À N'Djamena, elle nous avait vendu des armes. Je l'ai attendue à son hôtel pour lui couper les seins, mais elle n'est pas rentrée. Je vais la retrouver...

De mieux en mieux.

— Elle a quitté Khartoum, dit Malko. Hier soir, c'était toi ?

Un peu calmée, Raga referma son rasoir.

— Non.

— Ton gri-gri ne t'a pas dit qui c'était ?

— Pas encore, dit-elle avec le plus grand sérieux, mais il me le dira.

Malko n'avait pas envie de rire. Il posa son pistolet et s'approcha de sa visiteuse un peu radoucie.

— Allions-nous, dit-il. Si tu m'aides à récupérer l'otage de Kotto, tu auras les armes que tu veux.

— Tu mens, cracha-t-elle, de nouveau hystérique. Tous les Blancs mentent. Si Habib Kotto a des armes, tu ne quitteras pas le Soudan vivant. Je te couperai les couilles, mon cher ami !

Elle se dirigea rageusement vers la porte. Malko s'interposa.

— Tu crois que ce sont les Libyens, hier soir ?

Raga haussa les épaules.

— Les Libyens ! Ils ne sont pas assez forts. Tu es aveugle. Il y a

quelqu'un de plus dangereux que les Libyens.

— Qui ?

Sans répondre, elle l'écarta et sortit en claquant la porte. La journée commençait bien... Malko éprouva un brusque coup de fatigue. Il n'avait dormi que deux heures. Il se servit un café, réfléchissant à se faire péter les méninges. La seule solution au problème de l'otage était de faire venir directement dans le désert de l'ouest un C130 d'Égypte avec les armes réclamées par Habib Kotto. En évitant Khartoum, devenu un véritable nœud de vipères.

Que ce soient les Libyens ou d'autres, ils recommenceraient. Apparemment, quelqu'un avait infiltré le mouvement d'Habib Kotto. Le départ brutal de Samantha Adler lui laissait un goût de cendre dans la bouche. Heureusement que la comtesse Adler n'était pas vraiment amoureuse de Ralph : elle aurait tué Malko sur-le-champ. Il ne restait à ce dernier que la volcanique princesse toubou et ses gri-gri. Vraiment pas l'alliée idéale... Plus la date de l'ultimatum de Kotto se rapprochait, plus le temps semblait passer vite. Il ne pouvait être d'aucun secours à Elliot Wing, en train de coder ses télex.

Le vendredi, tout était mort. Il ne restait que la piscine où il allait pouvoir faire une sieste bien méritée.

* *

*

Malko reconnut avec peine son nom crachouillé dans le haut-parleur de la piscine, bourrée à craquer. Quand il prit l'appareil posé sur le bar, il reconnut tout de suite la voix douce du colonel Torit. Le Soudanais s'excusa de le déranger en pleine sieste avec beaucoup de civilité puis enchaîna :

— Je suis dans le hall, j'aurais aimé m'entretenir avec vous quelques minutes.

Le cœur de Malko se mit à battre plus vite.

— Tout de suite, dit-il, avec plaisir. J'arrive.

À peine eut-il raccroché qu'il appela la ligne directe d'Elliot Wing, à l'ambassade.

— Torit veut me voir, annonça-t-il. Je n'aime pas ça. Si je disparaissais, vous saurez où je suis...

Le Soudanais n'était pas seul. Deux malabars en saharienne se tenaient à distance respectueuse, mais ne l'accompagnèrent pas lorsqu'il s'assit à l'écart avec Malko, sur une banquette. Il alluma une cigarette et dit d'un air absent :

— Je voulais vous voir pour que vous m'aidiez...

— Ce sera avec plaisir, affirma Malko. De quoi s'agit-il ?

— D'un incident très regrettable qui s'est produit hier soir, dit le Soudanais. Trois étrangers ont été abattus dans le quartier d'Ouchach.

Par des inconnus. Il y a eu également un autre mort, un Tchadien.

— Ah bon, dit Malko, et en quoi est-ce que cela me concerne ?

— Cela ne vous concerne pas directement, souligna aussitôt le colonel Torit aimablement. Cependant, le hasard veut que vous connaissiez toutes les personnes qui ont été tuées... Le Tchadien vous a fréquemment rendu visite ici, à cet hôtel. Il s'appelait Fouad et c'était un membre de l'entourage de Habib Kotto. Quant aux étrangers, vous avez été les chercher à l'avion et vous les avez rencontrés ensuite à plusieurs reprises...

Malko demeura silencieux quelques instants. Cherchant à deviner jusqu'à quel point le Soudanais se moquait de lui.

— Je connaissais en effet ce Tchadien, reconnut-il. Vous n'ignorez pas pourquoi je me trouve à Khartoum. Cet homme était l'émissaire d'Habib Kotto. Quant aux autres, je les connaissais également. Ils étaient venus à Khartoum pour affaires. J'ai essayé de leur donner quelques conseils.

— Vous ne saviez pas pourquoi ils se trouvaient à Ouchach hier soir ?

— Pas la moindre idée. Allant au-devant d'une question possible, il précisa : Mon amie, Mme Adler est repartie précipitamment, très choquée et m'a demandé de m'occuper du rapatriement des corps. Elle semblait ignorer totalement la cause de cette attaque brutale...

Le colonel hocha la tête avec compréhension.

— Je crois que ces personnes se livraient à des trafics très dangereux. Des armes, par exemple... Cela expliquerait ce qui s'est passé. Vous savez que le président Habib Kotto est toujours à la recherche de ce genre de matériel... À propos, où en sont vos négociations pour la libération de Mrs Wing ?

— Elles progressent lentement, dit Malko. Je souhaite que cette affaire se termine moins tragiquement que pour Ted Brady.

— Je le souhaite aussi, fit chaleureusement le colonel Torit. Je voudrais vous aider. Malheureusement, d'après mes informateurs, cette personne se trouverait très loin dans l'ouest, dans une zone très difficile d'accès. Si on tentait d'y accéder, les hommes du président Kotto risqueraient d'exécuter l'otage...

Malko plongeait son regard dans celui du Soudanais.

— Je suis étonné que, politiquement, le gouvernement soudanais ne puisse faire pression sur Mr Kotto, afin qu'il relâche cet otage détenu en territoire soudanais...

Le colonel Torit eut une mimique indignée.

— *My dear friend*, nous avons fait tout ce qui était possible ! Le président Kotto est un homme très dur et très retors... Il jure qu'il n'est pas responsable de cet enlèvement. Que ce sont des Tchadiens indépendants qui ne lui obéissent pas... Il ne se trouve pas à

Khartoum, d'ailleurs, et il est très difficile à joindre. Je vous souhaite bonne chance...

Il était déjà debout.

— Où sont les corps ? demanda Malko.

— À l'hôpital civil, dans Mahatta Avenue, près du chemin de fer. Je vais donner des ordres. Que vous puissiez les faire partir pour l'Europe.

— Merci, dit Malko, je vous souhaite bonne chance pour votre enquête...

Pensif, il regarda le chef de la Sécurité soudanaise franchir la porte tournante, avec ses deux gorilles. Le colonel Torit n'était sûrement pas dupe. Ses propos montraient que Malko était étroitement surveillé. Ils signifiaient aussi que les Soudanais ne voulaient toujours pas que Habib Kotto ait ses armes. Un avertissement sanglant et net.

Il restait à faire le point avec Elliot Wing, en fin de journée.

* *

*

— Ils ont besoin de vingt-quatre heures pour une « évaluation » fit amèrement Elliot Wing. On n'aura rien avant demain...

« Demain », ce serait samedi. Il resterait cinq jours avant l'expiration de l'ultimatum. Malko remua les glaçons dans son verre de karkadeh, mal à l'aise. Si la CIA disait non au dernier moment, ils n'avaient aucune solution de rechange... Elliot Wing devait remuer les mêmes pensées amères, car il dit à Malko :

— Venez, on va regarder *Rio Bravo* sur l'Akaï. Hissein nous a préparé du poulet au pilli-pilli. Je n'ai pas envie de sortir.

Malko le suivit dans le living-room presque vide. Le magnétoscope Akaï avait été installé sur une pile de briques, à côté du climatiseur. Elliot Wing mit le film en route, se laissa tomber dans un des grands fauteuils de rotin, une bouteille de Gaston de Lagrange à ses pieds. Visiblement décidé à se laver le cerveau.

Hélas Malko n'arriva pas à s'intéresser aux aventures de John Wayne... La pensée du temps qui s'écoulait inexorablement l'obsédait. L'Américain semblait somnoler devant l'Akaï. Buvant de temps à autre une gorgée de cognac.

Le regard de Malko quitta l'écran pour se poser sur la grande photo encadrée d'Helen Wing, en maillot de bain. Où pouvait-elle se trouver ? Comment supportait-elle sa captivité ? Et surtout, réussiraient-ils à la sauver ?

* *

*

Cinq jours ! Il restait cinq jours. Malko tournait et retournait cette pensée dans sa tête depuis le matin. Il essaya de se concentrer sur la conduite de la 504 à travers les rues défoncées du centre de Khartoum. Cette fois, le rendez-vous avec les émissaires d'Habib Kotto se trouvait à l'hôtel Mecca. À deux heures. Transmis par un message anonyme déposé dans la case de Malko au Hilton. La matinée avait passé très vite. Malko s'était battu contre l'inertie des fonctionnaires de l'hôpital civil, aidé heureusement par quelques interventions téléphoniques du colonel Torit. Finalement les cercueils contenant les dépouilles de Ralph et de ses deux amis avaient été remis au service « Fret » d'Air France qui se chargerait de les faire parvenir à destination.

Elliot Wing n'avait pas bougé de l'ambassade. Étudiant avec la Station du Caire les solutions de remplacement. Guettant le télex le reliant à Langley.

Celui-ci restait désespérément muet, sauf les messages de routine.

Malko évita un nid de poule de taille à absorber un éléphant adulte et stoppa devant une ruine verte, au mur à moitié démoli qui était le Mecca Hôtel. À l'intérieur, il y avait un petit patio à l'ombre où attendait déjà le capitaine Sodira. Ce dernier lui serra la main, le visage grave.

— Mon cher ami, nous avons fait une enquête très sérieuse, annonça le Noir. Seules, trois personnes étaient au courant de ce rendez-vous : le président Kotto, celui qui a été tué et moi-même. Nous en avons parlé une seule fois dans le bureau du président, les portes fermées. Nous avons choisi cet endroit parce que la police soudanaise ne met pas les pieds dans le quartier d'Ouchach où ils se font repérer. Donc, cela ne peut venir que de votre côté...

Intérieurement, Malko nota une information capitale : Habib Kotto se trouvait bien à Khartoum contrairement à ce que prétendait le colonel Torit. Il toisa son interlocuteur. Cette fois, le temps des palabres était passé. Le Noir disait la vérité.

— Impossible, affirma-t-il. Il n'y a eu aucune conversation téléphonique, je suis allé chercher à l'hôtel les marchands d'armes, ils ne savaient pas où ils allaient. Or, quand nous sommes arrivés, votre ami était déjà mort.

— Alors, fit gravement le capitaine Sodira, c'est cette salope de Raga qui a utilisé ses marabouts. Cette personne-là, je vous le jure moi-même, il faudrait lui couper le cou comme un poulet.

Il avait l'air tellement féroce que Malko n'eut pas envie de rire... Hélas, le problème demeurerait entier.

— Quel message puis-je transmettre au président ? demanda-t-il, l'air plus méfiant que jamais il ne reste plus que cinq jours...

— Je sais, dit Malko. Nous attendons le feu vert de Washington. Il

ne saurait tarder. Ensuite, cela prendra vingt-quatre heures, au plus. Tout est prêt. Et vous, serez-vous en mesure de nous remettre Mrs Wing ?

— Absolument, mon cher ami.

— Parfait, dit Malko. De toute façon, nous ne ferons rien contre Khartoum. Cependant, pour éviter un nouvel incident, lancez le bruit que l'accord est rompu, que vous avez décidé de libérer Helen Wing sans conditions. Recontactez-moi demain soir. À l'hôtel. J'espère vous en dire plus.

Ils se quittèrent sur une poignée de main assez froide. Malko reprit sa 504, direction la Onzième rue. C'était l'heure de la sieste. La Land-Rover d'Elliot Wing était garée devant sa villa. Goukouni, le chauffeur, s'activait mollement à la nettoyer.

— Le patron n'est pas là, dit-il. Il revient tout à l'heure.

Le Tchadien semblait si bizarre, si abattu, que Malko se demanda si son attitude ne cachait pas une autre catastrophe.

— Qu'est-ce qui se passe, Goukouni ? demanda Malko.

Le chauffeur sourit, se tortilla et finit par lâcher après une longue hésitation :

— Patron, il me faudrait une avance, mais je n'ose pas demander à Mister Wing, il a tellement de problèmes en ce moment.

Malko sourit avec soulagement.

— Je lui demanderai. Promis.

Il s'installa à côté de la piscine vide. Le jeune Américain surgit dix minutes plus tard de la villa d'en face.

— Je m'occupais de mon groupe électrogène avec mon voisin, expliqua-t-il. Avant, j'ai travaillé dur ! J'ai le OK de la Station du Caire. Ils mettent un C130 à notre disposition. Les Égyptiens sont d'accord pour nous refiler les armes. J'ai arrangé ça d'ici, grâce au premier conseiller de leur ambassade. Tout peut être bouclé en deux jours. La chasse égyptienne assurera la protection du C130 au-dessus de l'espace aérien soudanais. S'ils pouvaient leur filer quelques SAM7...

Là, on rêvait. Malko était heureux de voir qu'en dépit du tragique incident d'Ouchach, les choses se remettaient en marche.

— Il ne manque plus que le feu vert de Langley ?

— *Right*. Ça devrait venir incessamment. Il ne restera plus qu'à coordonner l'échange.

— Dites-moi, est-ce que les Services soudanais disposent d'écoutes sophistiquées ?

L'Américain fit la moue.

— Bof, les Soviétiques leur ont installé quelque chose d'assez complet, il y a dix ans. Seulement, entre la nonchalance et le climat, il ne doit pas en rester grand-chose. On m'a dit que c'était encore en

place, mais qu'ils ne s'en servaient plus. Ils préférèrent les mouchards...

— Vous ne pourriez pas vérifier si cela a changé ?

— Si, bien sûr. J'ai un copain anglais qui s'occupe de ça de temps en temps. Vous croyez que... ?

— J'explore, fit sobrement Malko. À tout à l'heure. À propos, votre chauffeur a besoin d'argent.

— Encore ! explosa l'Américain, il a déjà pris un mois de salaire d'avance.

— Vous ne le payez pas assez...

— Si ! Mais ce salaud vient de s'acheter une nouvelle femme de douze ans et demi ! Il a payé déjà un « down payment(29) » de cent cinquante livres soudanaises(30) et il rame pour trouver le reste afin de pouvoir enfin consommer ! Le père, son futur beau-père, lui tient la dragée haute et menace de fourguer sa progéniture à un autre amateur pour sept cent cinquante livres. C'est une somme énorme pour Goukouni. Seulement, il a trente ans et il aime la chair fraîche. En plus une de ses femmes est restée à N'Djamena. Heureusement pour lui, c'était la plus vieille !

Quel beau pays où une femme de qualité ne valait que sept cent cinquante dollars !

* *

*

La princesse Raga était à la piscine, toujours sous le même parasol. Elle déroula son long corps cuivré à peine couvert du petit bikini marron et vint se planter devant Malko, le visage menaçant.

— Mon cher ami, commença-t-elle, je sais que tu es en train de me tromper. Tu te souviens de ce que je t'ai promis ? Ils sont tous très contents chez Kotto, ils se préparent à recevoir beaucoup d'armes.

— Tu as des espions chez eux ?

Elle eut un ricanement méprisant.

— Je n'ai pas besoin d'espions. J'ai mes marabouts, ils me disent tout ce qui se passe sur la terre comme dans le ciel. Ils me disent que tu vas mourir bientôt, parce que tu me trahis...

Elle s'éloigna, pleine de morgue. Malko la rejoignit sur le rebord de céramique, entre les deux piscines où elle venait de s'allonger. Il lui passa gentiment la main dans le dos, comme on caresse un chat et elle creusa encore plus les reins, tournant vers lui ses beaux yeux en amande avec une expression radoucie. Ses sautes d'humeur étaient toujours brutales et imprévisibles.

— Tu as envie de me casser le cabinet ? demanda-t-elle ironiquement. Je n'aime pas ça.

C'était un peu l'idée de Malko, mais en plus romantique.

— Veux-tu dîner avec moi, ce soir ? proposa-t-il.

Elle eut une moue amusée, se retourna à demi, examinant Malko des pieds à la tête.

— Tu n'as pas assez fait l'amour avec ta putain blanche ? Il paraît que tu as baisé toute la nuit...

Comment naissent les légendes...

La princesse toubou se remit sur le ventre, boudeuse. Malko replongea dans sa sieste. Pourquoi la princesse, activiste politique, passait-elle son temps au Hilton ? Que représentait-elle ? Pour qui roulait-elle ? La chaleur effroyable lui vidait le cerveau, ainsi que la tension nerveuse. Encore un après-midi à tuer. Côté tourisme, Khartoum avait autant de ressources que la surface de la lune. Le shopping étant également inexistant, il ne restait que la sieste améliorée. Il regretta de ne pas l'avoir proposée à Raga. Celle-ci se retourna au bout d'un moment.

— Si tu veux, viens me chercher au Green Village.

* *

*

Tous les magasins de El Gamhuriya étaient fermés pendant l'heure de la sieste, ce qui donnait un aspect particulièrement sinistre à cette artère déjà triste. Les deux policiers de garde devant l'ambassade américaine ronflaient dans leur voiture, la bouche ouverte. Malko décrocha le téléphone du hall, afin de prévenir les Marines de garde. Puis enfila à pieds les quatre étages déprimants.

Un quart d'heure plus tôt, un message de l'ambassade l'avait arraché à sa sieste : Elliot Wing voulait le voir de toute urgence.

Un des Marines, en petite tenue, faisait de la gymnastique dans le hall d'entrée ; l'autre, en treillis, veillait derrière son guichet blindé. Il ouvrit à Malko la porte menant aux étages supérieurs. Ce dernier était étonné qu'Elliot Wing ne vienne pas l'accueillir. Essoufflé, il arriva au septième.

Elliot Wing était affalé dans son fauteuil, les pieds sur la table, les yeux au plafond, les traits défaits...

— Qu'est-ce... ? commença Malko.

L'Américain lui tendit un télex sans répondre. Cela venait de la station du Caire. Chef de poste à chef de poste. C'était très court.

Opération Phoenix annulée sur ordre impératif. Langley.

Malko sentit son estomac se rétracter. C'était la condamnation à mort d'Helen Wing.

CHAPITRE XIII

Malko ne pouvait détacher ses yeux du téléx. Envahi par le découragement. Encore une fois la raison d'État !

— Pourquoi ? demanda-t-il. Ils étaient d'accord.

— À condition de payer, de ne pas apparaître, corrigea l'Américain. Or, si on livre des armes fabriquées en Égypte ou fournies à l'Égypte par les Soviétiques, cela laisse des traces. Je viens d'avoir Langley pendant une heure ! Le NSC(31) s'oppose absolument à ce qu'un appareil de l'Egyptian Air Force coure le risque d'être intercepté ou photographié en train de ravitailler Habib Kotto. Pendant ce temps-là, Helen peut crever...

— Enfin, ils offrent bien une solution ?

— Sûr. De nous procurer les armes nous-mêmes et de les livrer. Avec l'argent que nous avons. Bien entendu, à l'insu des Soudanais. Une opération officieuse. Il paraît que vous êtes là pour ça. On revient à la case départ.

— En cinq jours !

Malko s'assit, atterré. C'était la catastrophe. Où allait-il trouver des armes à Khartoum, alors que les Soudanais n'en avaient déjà pas pour eux ?

Elliot Wing était arrivé à la même conclusion.

— Il n'y a plus qu'à prendre des M16 et aller se payer Habib Kotto dans la villa que vous avez repérée, dit-il. Si Helen y est, on la sauve. Si elle n'y est pas, elle ne mourra pas toute seule...

— C'est une solution extrême, remarqua Malko. Si cela rate, vous condamnez votre femme à mort.

Elliot Wing alla donner un coup de pied dans le climatiseur qui s'était arrêté et revint s'effondrer dans son fauteuil.

— Vous en voyez une autre ? fit amèrement l'Américain. Ce sont ces salauds de Washington qui la condamnent à mort.

Visiblement, il n'en pouvait plus. Lorsqu'il alluma une cigarette sa main tremblait... Malko essayait mentalement de faire le point. Une seule personne pouvait l'aider : la princesse Raga. Mais c'était comme de jongler avec une grenade dégoupillée.

— Qui est au courant de la décision de Washington ? demanda-t-il.

— Personne encore.

— Est-ce qu'on a pu intercepter le message ?

Elliot Wing secoua la tête négativement.

— Impossible avec le système de la bande aléatoire(32).

— Très bien, dit Malko. Essayez d'envoyer quelques messages en clair laissant croire que l'opération « Phoenix » continue. Couvrez-vous

par un message indécryptable, expliquant qu'il s'agit d'une intoxic. Si on nous écoute, cela ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd...

— À propos, fit l'Américain. J'ai eu le tuyau que vous cherchiez. Il y a un mois, nos amis Soudanais ont convoqué un spécialiste britannique des écoutes. Pour lui demander de dépoussiérer un peu leur système et d'installer deux ou trois trucs... Je n'ai pas pu savoir où.

Malko hocha la tête.

— Il y a au moins un endroit. Dans la villa occupée par Habib Kotto. Voilà pourquoi le guet-apens d'Ouchach a pu avoir lieu. Ils sont écoutés par les Soudanais. Les Libyens ont bon dos...

Elliot Wing en posa son cigare.

— Vous pensez vraiment que c'est le colonel Torit qui a monté le coup ?

— Il n'y a que lui. Les Libyens ne pouvaient pas savoir. Ou il travaille pour eux, ou le gouvernement soudanais nous raconte des histoires. Vous m'avez dit que Ted Brady avait eu des conversations très poussées avec le Maréchal Numeyri et que ce dernier lui avait juré qu'il ferait tout pour aider les anti-Libyens. Il y a un loup... Essayez de trouver tout ce que vous pouvez sur Torit, dit Malko. Il a fait des stages en Europe ?

— Oui, en Angleterre.

— Faites une demande à la Station de Londres. Tout ce qu'on peut savoir. Les contacts qu'il a pris là-bas, les comptes en banque, les fréquentations. La vie qu'il menait à Londres. Cela peut nous servir. S'il est à son compte, nous aurons peut-être besoin de le retourner.

— Mais les armes ? Il nous faut ces putains de Kalachnikovs. Où va-t-on les prendre ?

— Je n'en sais rien encore, avoua Malko. Je vais explorer ce soir la dernière piste. La princesse Raga. Sinon, il faudra choisir votre solution : l'attaque en force... Mais ce n'est pas la meilleure.

— Oh la, la ! fit l'Américain. Elle me fait peur. C'est une fanatique dangereuse, capable de tout. Faites attention, il ne manquerait plus que...

— Au point où nous en sommes..., remarqua Malko. N'ayez crainte, je la prendrai avec des pincettes.

* *

*

Le juke-box installé au bord de la piscine du Green Village supprimait tout risque d'être écouté... Il fallait hurler pour se faire entendre. Toutes les tables étaient occupées, la plupart par des Soudanais. Un peu plus loin, sur la pelouse, un lapin jouait avec une

chèvre. La princesse Raga était de loin la plus somptueuse des femmes présentes avec ses longs cheveux tressés et son visage de madone noire démenti par le corps épanoui, moulé par une taube mauve. Depuis le début du repas, Malko avait soigneusement évité les sujets brûlants. Moitié par tactique, moitié par fatigue. Son esprit finissait par déraper à force de ressasser le même problème sans solution : où trouver mille deux cents Kalachnikovs dans une ville où on avait du mal à dénicher un lance-pierres ? Il fit un effort pour raccrocher. Pourtant, le tissu mauve moulait une paire de seins à faire oublier n'importe quel souci.

— Puisque tu as de l'argent, demanda-t-il, pourquoi ne trouves-tu pas d'armes ?

Les yeux en amande le foudroyèrent.

— Ce sont des livres soudanaises qui ne valent rien hors du pays. Où veux-tu que nous prenions des dollars ? Ce sont les contributions tchadiennes qui nous font vivre...

— Mais cela peut se changer contre des dollars ?

— Oui, mais à un très mauvais taux. Ensuite, je ne trouverai rien. Tout se sait à Khartoum. Le gouvernement soudanais joue Habib Kotto, pas moi. Une fois, j'avais réussi à trouver quelques armes, de quoi équiper un commando. Au dernier moment, celui qui me les vendait m'a rendu l'argent. En plus, ce cochon voulait coucher avec moi.

— Il y a donc des trafiquants d'armes à Khartoum ?

— Pas vraiment. Mais, en Afrique, on trouve de tout quand on a de l'argent et des amis. Il y a des armes à Khartoum. Certaines arrivent par Nyala, en provenance du Cameroun, par les pistes. D'autre part, depuis la fin de la guerre civile en Ouganda, beaucoup de soldats ougandais en fuite ont passé la frontière du Soudan. Certains ont vendu leurs armes, d'autres ont été désarmés par les militaires. Comme les soldats ne sont pas payés, ils les ont revendues à des trafiquants. Seulement, pour aller de Khartoum à Juba, dans le sud, il faut compter huit jours de piste ! Là-bas, on ne trouve pas d'essence. Les avions des Sudan Airways n'y vont même plus... À Khartoum, il y a un gros trafiquant arménien, Aravenian, qui a de l'essence et envoie ses camions dans le sud pour y vendre des climatiseurs. Au retour, il ramène de l'or et, parfois, des armes. Mais il ne les vend pas à n'importe qui. Il est trop bien avec les Soudanais.

Elle se tut et acheva d'un coup son karkadeh dans lequel le garçon avait versé une bonne dose de vodka. Son habituel sourire carnassier refléurit aussitôt s'adressant à Malko.

— Tu ne connais pas ces problèmes, tu travailles pour un pays riche qui a toutes les armes du monde. Voilà pourquoi je veux les armes que tu as destinées à Habib Kotto.

Son ton s'était radouci et sa main venait d'effleurer celle de Malko. La panthère faisait patte de velours. Il prit aussitôt la perche tendue.

— Je t'ai promis que si tu me ramenaï Helen Wing, je te livrais les armes de Kotto.

La princesse Raga secoua tristement la tête.

— J'ignore où elle est. Habib Kotto a déjà des armes, lui. Même si je savais où cette personne se trouve, je ne pourrais pas envoyer mes hommes au massacre.

Malko pouvait difficilement répondre à ces arguments. Tout à coup, il avait du mal à se concentrer sur le problème de l'otage. À côté de la musique assourdissante du juke-box, la présence sensuelle de Raga, cette atmosphère tropicale hors du temps, le reste devenait abstrait. La Toubou l'observait, les yeux mi-clos.

— Tu aurais dû garder mon gri-gri, dit-elle, il est très puissant. Je vais te le remettre. Viens, le type là-bas n'arrête pas de me regarder...

— Tu ne vas pas chercher à m'ensorceler aujourd'hui. Ni à me tuer ? demanda Malko en souriant.

— Pas encore, dit Raga. Je sais que tu n'as pas les armes. En attendant, nous sommes amis.

— Tu sais qui a fait le coup, à Ouchach ?

Elle se rejeta en arrière si violemment que Malko crut que le tissu de la taube allait exploser sous la pression de ses seins.

Riant aux éclats.

— Bien sûr !

— Qui ?

— Qu'est-ce que tu me donnes si je te le dis ?

— Ce que je trouverai de plus beau à Khartoum.

Elle secoua la tête en riant.

— Il n'y a rien de beau à Khartoum, mais je vais te le dire quand même. C'étaient des tueurs payés par le colonel Torit. Des types qu'il prend en prison et à qui on promet la liberté contre un « service ». Ensuite, on les emmène faire un tour en avion au-dessus du désert et on les lâche sans parachute... Il y a un DC3 militaire qui ne sert qu'à ça.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

Raga eut un rire ironique.

— Demande-lui. Pose-toi des questions aussi. Qui a intérêt à ce que Habib Kotto n'ait pas ces armes ?

— Les Libyens ?

— Tu es très perspicace, mon cher ami, fit Raga avec une ironie appuyée.

Elle se moquait carrément de lui. Elle l'intoxiquait. Comme si elle avait l'impression d'en avoir trop dit, elle se leva et fit quelques pas en direction des bungalows essaimés dans les épineux. Elle se retourna,

légèrement déhanchée, un des projecteurs de la piscine dessinant les courbes de ses longues cuisses à travers le tissu léger de sa taube.

— Tu viens ?

Les moustaches du colonel Torit s'effacèrent en une fraction de seconde dans le cerveau de Malko. Après tout, on ne vivait qu'une fois. Ce soir, son intuition lui disait que le « Serpent cracheur » n'avait pas envie de se servir de son venin.

* *

*

Extase ! Allongée sur le dos, les reins soulevés par des coussins, les bras en croix, ses longues jambes café-au-lait dressées vers le ciel, la princesse Raga répondait à chaque pénétration de Malko par une sorte de sifflement étouffé, levant ses cuisses musclées pour les refermer sur son dos. Savourant l'envahissement lent du membre qui la transperçait. Son visage exprimait un plaisir absolu, animal.

Malko ignorait depuis combien de temps ils faisaient l'amour. Raga l'avait d'abord pris longuement dans sa bouche, avec une technique digne d'admiration. Elle avait ensuite éprouvé son premier orgasme – bénin, si l'on peut dire – alors qu'il l'honorait d'une politesse similaire. Quand il l'avait enfin pénétrée, elle était en feu, ruisselante de plomb liquide. Là encore, il était arrivé – en s'arrêtant souvent, abuté dans la Noire – à ne pas jouir, tandis que Raga fut soulevée par un orgasme formidable qui lui fit trembler tout le corps et hurler. Elle était alors retombée, crispant les mains sur les reins de Malko, pour l'empêcher de la quitter.

Puis ils avaient recommencé. Inlassablement, ne sentant plus ni la sueur ni la fatigue. Dehors, le juke-box s'était tu. Malko réalisait qu'il n'allait plus pouvoir se retenir longtemps. Ses coups de reins étaient de plus en plus violents. Raga s'en aperçut aussi. Doucement, elle le repoussa.

— Attends.

D'elle-même, elle se retourna à quatre pattes, offrant spontanément à Malko ce dont il rêvait. Elle attendait, les muscles de ses cuisses tendus, enfoui dans ses bras, comme si elle ne voulait pas voir ce qui allait se passer. Malko en resta tétanisé, le cœur battant, admirant la courbe cambrée, le corps café-au-lait semé de fines gouttelettes de transpiration. Il ne regretta pas d'avoir attendu. Ce qu'il avait fait jusque-là était loin d'être désagréable, mais l'idée de cette splendide femelle s'offrant sans ambages au viol lui fit ressentir une sensation aiguë, comme s'il pénétrait déjà cette croupe offerte.

Il reprit d'abord possession d'elle encore plus profondément. Ses doigts étreignant les hanches élastiques et fermes. Puis, il se retira lentement. Raga, alors, l'étonna encore. Dans un geste d'une obscénité

flamboyante, elle ramena ses bras en arrière, posa ses deux longues mains sur ses fesses et les écarta en une invite muette.

Malko s'appuya contre elle quelques secondes, sentit palpiter son sphincter. Saisi d'une brutale pulsion, il plongea en elle d'une seule poussée, arrêtée seulement par le choc de leurs deux corps et le hurlement de sa victime consentante. Il demeura ensuite immobile, savourant la grisante sensation. Il vit des gouttes de sueur perler sur la nuque de Raga. Quand Malko se retira et que d'un sauvage coup de reins il la réinvestit aussi loin qu'il le pouvait, elle poussa un feulement animal, haleta, puis gémit. Ses ongles crissèrent sur le drap. Les fesses musclées commencèrent à se détendre, à s'épanouir. Ensuite, Malko ne calcula plus, ne pensa plus. Les mains glissant sur les hanches luisantes de transpiration, courbé sur le dos cambré, il martelait la princesse dont la croupe, à chaque pénétration, se pressait doucement contre lui comme pour l'encourager. Sa tête était maintenant tournée sur le côté et il pouvait voir son profil parfait, tout imbibé de passion. Leurs halètements se fondaient en une harmonie animale, rompue par quelques mots incompréhensibles prononcés par Raga. Malko, essoufflé, le sang cognant dans ses tempes, sentit dans ses reins le picotement annonciateur du plaisir. Ses coups se firent encore plus profonds, plus rapides. La princesse Raga poussa un cri, s'arc-bouta sous lui, accrochée au drap et ils crièrent ensemble dans un même paroxysme. Elle retomba ensuite lentement, comme un ballon qu'on dégonfle, Malko toujours ancré dans ses reins. Il sentait les muscles de ses fesses vivre, frémir, se contracter contre son ventre, comme si la Noire continuait toute seule son orgasme. Allongée sur le ventre, les muscles détendus, elle ne vivait que par ces mouvements imperceptibles.

Malko émergeait lentement. Il crut soudain être le jouet d'une hallucination. Au fond de la pièce, il y avait une porte entrouverte. Debout dans l'embrasure, il vit un Noir. Entièrement nu, il masturbait lentement une érection impressionnante, le regard rivé sur le couple. Malko n'eut pas le temps de se poser de question. Le voyeur devait avoir commencé son manège depuis un moment. Brutalement, ses traits se tordirent sous la montée du plaisir et, sans quitter la princesse des yeux, il éjacula longuement avant de disparaître dans l'obscurité de la pièce voisine...

* *

*

La princesse Raga tourna lentement la tête vers Malko. Le voyeur mystérieux avait disparu depuis bien longtemps et ils s'étaient tous deux assoupis.

— Tu m'as bien cassé le cabinet..., dit-elle d'une voix tendre et

amusée.

Les dégâts de cette effraction ne semblaient pas l'avoir traumatisée car ses muqueuses les plus secrètes retenaient toujours Malko.

— J'ai vu quelqu'un, dit ce dernier. Il nous regardait.

— Ah oui, dit Raga d'un ton naturel, c'est Ibrahim, mon nègre de lit. Il me suit depuis N'Djamena. Là-bas, il m'a sauvé la vie. Il me garde tout le temps. Mais je ne l'ai jamais laissé me toucher. Sinon, il ne me respecterait plus.

C'est ce qu'on appelait avoir du personnel fidèle. Malko fixait la petite tache blanche sur le plancher, à la hauteur de la porte. Seule trace tangible du « nègre de lit ». La princesse Raga avait incontestablement le sens de ses prérogatives.

Il régnait dans le petit bungalow une chaleur de bête et il mourait de soif. Sans s'arracher de lui, Raga prit sur la table un grand verre d'un liquide rose.

— Tiens, c'est du karkadeh.

La boisson d'hibiscus avait un goût à la fois douceâtre et poivré. Malko se sentit mieux.

À peine eut-il reposé le verre qu'il sentit les muscles internes de Raga se contracter sournoisement autour de lui. Au cas où il n'aurait pas compris ce message muet, elle annonça d'une voix douce :

— Je veux que tu recommences.

* *

*

Le soleil était encore bas sur l'horizon, mais Elliot Wing tournait déjà comme un fauve en cage depuis un bon moment. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et, maintenant, ivre de fatigue, même une demi-douzaine de cafés turcs n'arrivaient pas à le tenir éveillé.

Il restait quatre jours pour sauver Helen. Cette idée l'obsédait, l'empêchait de dormir, de manger, de réfléchir. Il ne voyait pas comment arracher un délai à Habib Kotto. À part Malko, il ne pouvait se confier à personne. Ses chefs se trouvaient dans un autre monde où on travaillait de neuf heures à cinq heures, où on ne jouait pas directement avec la vie humaine. Surtout pas celle de ses proches... Le bruit d'une voiture le fit sursauter. Maintenant, tout prenait une signification...

C'était Malko, pas rasé, les traits tirés, les cheveux en bataille...

— *My God*, fit l'Américain, qu'est-ce...

— Rien, dit Malko, j'ai seulement passé une nuit agitée. La princesse Raga n'est pas un cobra, mais une mante religieuse. J'ai appris cependant une chose précieuse. Connaissez-vous un certain Aravenian ?

— Bien sûr. C'est un commerçant arménien. Un personnage assez

abominable. Il a failli être lynché par les Frères Musulmans l'année dernière. Il stockait le sorgho pour faire monter les prix et a presque mené Khartoum à la famine. Il a la concession des « aircooler » et, comme par hasard, chaque année vers le mois de mai, il n'en a plus... Il finira mal. La dernière fois, ils voulaient l'arroser d'essence...

— Il n'a jamais trafiqué dans les armes ?

L'autre secoua la tête.

— Pas à ma connaissance. Cependant, avec lui, tout est possible. Pourquoi ?

Malko lui raconta les confidences de Raga. Elliot Wing confirma :

— C'est vrai qu'il a souvent des camions qui vont dans le sud, emmener des chasseurs et du matériel de réfrigération. Mais ce type est loin d'être sûr... C'est un pourri. Jamais la Company ne m'autoriserait à faire du business avec lui. Il doit émarger à tous les râteliers.

— Nous n'avons pas le choix, dit Malko. C'est moi qui vais traiter avec lui. En lui faisant assez peur pour qu'il marche droit. Vous savez où le trouver ?

— Bien sûr. Dans El Gamhuriya. Il a une boîte qui s'appelle « Samarcand ». Où on trouve de tout. Mais...

— J'y vais, dit Malko.

Elliot Wing le regarda remonter dans son véhicule, avec un mélange d'incrédulité et d'espoir. L'Arménien était une ordure d'une prudence de serpent. Jamais il ne bougerait si les Soudanais étaient contre.

Malko allait au casse-pipe. Intérieurement, il savait pourtant que le choix était limité. Après ce dimanche qui commençait – jour comme les autres à Khartoum – il ne restait plus que trois jours avant que le couperet ne tombe.

Samy Aravenian contempla d'un air gourmand l'énorme Noire dont les appas semblaient prêts à crever la taube multicolore dans laquelle elle était drapée. On aurait pu fixer un plateau sur la chute de ses reins et sa poitrine dépassait en gigantisme tout ce qu'il avait connu. C'était rare : d'habitude, les filles du sud appartenaient à l'ethnie Danka, longue et mince. Or, l'Arménien avait un péché mignon : il aimait les grosses.

Celle-ci, toute gauche et timide, les yeux baissés, se dandinait en attendant le jugement du maître. Ait Ahmed, sa vieille âme damnée, la *chéchia*(33) de travers, se pencha sur lui, murmurant à son oreille :

— Je l'ai trouvée dans la rue tout à l'heure. Elle faisait du stop pour regagner la gare routière et filer sur Juba. Venait d'être larguée par un Allemand. Elle ne sent pas et elle a l'air gentille !...

L'Arménien fixait la fille de ses gros yeux de batracien.

— On peut lui trouver un petit travail à la maison, dit-il. On lui donnera trente livres par mois. Ça va ?

— OK, fit la fille.

Comme toutes les filles du sud, elle ne parlait qu'anglais, pas arabe. Avantage supplémentaire, elles n'étaient jamais cousues et plutôt libres de mœurs... Rassurée sur son sort immédiat, elle adressa un sourire à son nouveau maître. Pas dégoûtée. Pour n'importe quelle femme de race blanche, Samy Aravenian représentait l'horreur absolue. Il ressemblait à une caricature, avec ses yeux globuleux aux paupières tombantes, ses moustaches noires en broussaille pendouillant tristement de chaque côté d'une bouche baveuse et molle. Le corps énorme évoquait irrésistiblement le crapaud adulte, en moins ragoûtant. Mais la grosse Noire ne voyait qu'une chose de lui : la gourmette en or massif accrochée au poignet velu avec le prénom gravé en diamants...

De toute façon, pour elle, un Blanc était un Blanc.

Tout valait mieux que de crever de faim à Juba ou de se faire violer par les soldais du nord, ravis d'avoir une femme pas cousue.

Samy Aravenian la suivit des yeux tandis qu'elle glissait hors du bureau, précédée d'une paire de seins qui pointaient comme deux obus. Elle devait porter un soutien-gorge en acier trempé. Dès qu'il eut franchi la porte, Ait Ahmed en profita pour lui mettre carrément la main aux fesses. Ravie de cette marque d'attention touchante, la fille se retourna avec un sourire bovin.

Demeuré seul, l'Arménien alluma un cigare. Comblé. Il allait passer quelques soirées agréables. Contrairement à ce que disaient les

mauvaises langues, il ne pensait pas qu'à l'argent. Ses ennemis disaient que les autres Arméniens auraient vendu leur mère pour faire une affaire. Lui, Aravenian, il livrait... Il aimait bien, de temps en temps, renouer avec le sexe, quitte à jeter la fille dehors huit jours plus tard. Il avait horreur de s'attacher. Sauf aux biens non périssables, comme les lingots d'or... Il s'était fait construire dans la Neuvième rue de New Extension une splendide villa, protégée par d'épais barbelés et des flots de tessons de bouteilles, équipée d'une des rares piscines de Khartoum dotée d'un filtre.

Il regardait venir l'effroyable vague de chaleur estivale avec la sérénité que donne une bonne conscience. Il possédait un puissant groupe électrogène flambant neuf et une cuve pleine de mazout. Tandis que ses voisins crèveraient dans la chaleur poisseuse et lourde, lui dégusterait ses loukoums au sein d'une agréable fraîcheur, avec une esclave docile... Au fond, Khartoum n'était pas si désagréable. Il y avait édifié une fortune colossale et continuait, en versant des bakchichs à bon escient. Il fit pivoter son fauteuil, afin de caresser d'un œil attendri l'énorme coffre scellé au mur derrière son bureau. Symbole de sa réussite, lui, le petit émigré famélique, rescapé du grand massacre des Arméniens par les Turcs, au début du siècle. Il ne refusait jamais une aide à un compatriote, ce qui ne l'empêchait pas, chaque année, d'affamer une partie de sa clientèle pour ramasser quelques lingots de plus. Une foule menaçante s'était même amassée autour de ses bureaux, l'année précédente, menaçant de tout mettre à sac et de le lyncher. Incident désagréable. Il s'était terré dans sa villa pendant quelques mois, avait arrosé quelques responsables religieux et politiques et tout était enfin rentré dans l'ordre.

Ait Ahmed, longue silhouette squelettique et voûtée, se glissa à nouveau dans son bureau.

— Quelqu'un veut vous voir. Il n'a pas de rendez-vous.

La chéchia rouge de travers, les vêtements élimés, c'était son cloporte préféré, chargé des basses besognes. Il boitait bas, conséquence d'une transaction portant sur du blé charançonné avec des clients difficiles, qui l'avaient roué de coups... Dans son immense bonté, son maître ne l'avait pas congédié à la suite de ce faux pas, se contentant de diminuer son salaire déjà minime. Récompense : il vivait dans l'ombre du grand « Ara » et partageait certains de ses secrets et de ses créatures.

— Qui ? demanda l'Arménien.

— Un étranger. Il vient de la part de Ted Brady.

Une lourde paupière se souleva. Ted Brady était mort. Mais « Ara » savait qui il était. Ce n'était pas un simple importun.

— Fais-le entrer, dit-il en remettant ses chaussures, et apporte-nous du thé. Attends, tu as sa carte ?

Aït Ahmed la posa sur le bureau.

— Dis-lui dans cinq minutes.

« Ara » prit un de ses trois téléphones et composa un numéro qui fonctionnait toujours. En arabe, il se fit connaître et eut une brève conversation avant de raccrocher. C'était avec ce genre de petites précautions qu'il avait survécu... Il lissa la mèche noire la moins grasseuse de son cuir chevelu et fit tourner modestement sa gourmette du côté or, puis adopta un air endormi et ennuyé.

Il était prêt.

* *

*

Le premier bureau sentait franchement le souk, avec les sacs de semoule, de riz, de sorgho, posés à terre, les piles de courrier, le petit bureau minable et les humbles quémandeurs debout... D'ailleurs, l'entrée de « Samarcand », sous les arcades poussiéreuses de El Gamhuriya, ressemblait à toutes les échoppes voisines. Cependant, le second bureau avait déjà de la boiserie et un « employé » presque propre, plus l'air climatisé. Le troisième était inoccupé et spacieux. Une sorte de sas isolant le maître de ses esclaves.

Malko le traversa sur les talons du grand boiteux voûté et se trouva enfin dans le Saint des Saints. Une pièce en longueur, lambrissée de bois clair, avec, à gauche de la porte, une grande table de conférence couverte de poussière et douze sièges. Le tout absolument inutile, puisque Samy Aravenian ne conférait qu'avec lui-même, son frère ayant depuis longtemps été étripé par des Nigériens à qui il avait vendu très cher un lot de caisses vides. Paix à sa vilaine âme. L'Afrique était remplie de ces aventuriers rapaces qui faisaient fortune ou terminaient découpés au coupe-coupe...

Les murs en boiseries, rares en Afrique, suaient la respectabilité, mais Malko eut du mal à dissimuler son dégoût en se trouvant en face de Samy Aravenian tassé derrière le grand bureau. Le cou dans les épaules, la paupière à demi soulevée, il lui tendit une main baguée, qui ressemblait à une méduse, enveloppant d'un regard rapide la silhouette élégante, les cheveux blonds et les yeux d'or liquide.

Malko s'assit et l'immonde boiteux s'éclipsa. Aravenian tira une bouffée de son cigare et dit :

— Vous venez de la part de mon ami Ted Brady. Il paraît qu'il s'est perdu dans le désert. Une panne idiote. On n'est jamais assez prudent.

Les yeux dorés de Malko ne cillèrent pas. D'une voix égale, il lança :

— Ted Brady n'était pas votre ami. Il ne s'est pas perdu dans le désert, il a été assassiné d'une façon abominable par le clan de Habib Kotto. C'est moi qui le remplace provisoirement à Khartoum...

L'Arménien hocha la tête. Bon, c'était bien celui dont on lui avait parlé. Une petite vérification ne faisait jamais de mal...

— « Ami » est un peu trop, concéda-t-il. Disons que nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises. J'ignorais le reste... Que puis-je pour vous ?

— Je suis venu vous proposer une affaire, annonça Malko.

— Ah ? Quoi donc ?

L'Arménien semblait un peu déconcerté par cette approche directe. Il n'avait plus le temps de penser. L'homme qu'il avait en face de lui était dangereux, il le sentait. Mais, lié à une organisation puissante aussi, et il avait toujours gagné à fréquenter les puissants...

— J'ai besoin de mille deux cents Kalachnikovs, annonça Malko. Avec mille coups par arme et dix chargeurs. Les armes seront payées en dollars, aux conditions habituelles. Livraison à Khartoum ou dans les environs.

Samy Aravenian avait beau s'attendre à tout, il fut surpris. Bien sûr, il avait entendu parler des démêlés de la CIA avec Habib Kotto et du chantage de ce dernier. Cependant, comme cela ne le touchait pas directement, il ne s'y était pas intéressé.

Instantanément sur le qui-vive, il commença à échafauder deux ou trois combines amusantes. Il demanda d'une voix douce :

— Je suppose que c'est une commande du gouvernement pour lequel vous travaillez. Quel sera le pays de dernière destination ?

Il avait un peu touché aux armes déjà et connaissait deux ou trois trucs. Les yeux dorés de Malko s'assombrirent légèrement.

— C'est pour une grande campagne de chasse, monsieur Aravenian. Les armes ne sortiront pas du pays.

L'Arménien éprouva soudain le besoin de boire un peu de thé. C'était trop énorme. Le pire, c'est qu'il sentait son interlocuteur totalement sérieux. D'ailleurs, celui-ci continua :

— Afin d'épargner un temps qui vous est sûrement précieux, je vous précise que cette transaction doit rester absolument secrète, même vis-à-vis des autorités soudanaises. Ceci, pour ne pas les mettre dans l'embarras. Vous ne traiterez qu'avec moi. Je vous laisse le temps d'étudier cette proposition, je reviendrai ici à cinq heures, afin de savoir si elle vous intéresse.

Il se leva. Samy Aravenian, médusé, en fit autant. Pour une fois pris de court. Il se précipita derrière Malko, gémissant d'un ton plaintif :

— Mais où voulez-vous que je prenne tout ça ? Ce n'est pas mon métier !

Malko se retourna, devant la porte du bureau vide :

— Dans le sud, monsieur Aravenian, là où les Kalachnikovs poussent sur les arbres. Il suffit de les cueillir.

Samy Aravenian retourna à son fauteuil et s'y effondra avec un

bruit de ballon dégonflé. Incroyable ! Il en avait oublié son énorme Noire. Si tentante. Il s'essuya le front et appuya sur le bouton de son interphone.

— Ahmed, va chercher ma voiture.

Il y avait des choses dont on ne discutait pas par téléphone.

* *

*

Elliot Wing leva la tête, le regard vide. Il était en train de manger un sandwich à son bureau.

— Vous avez vu Aravenian ?

— Oui. Il a le message, fit Malko, en se laissant tomber en face de lui. Il n'a pas encore eu le temps de penser... Je le revois à cinq heures... D'ici là, il va examiner le problème.

L'Américain posa son sandwich, l'air plutôt déprimé.

— Vous rêvez. Aravenian est mouillé dans des tas de combines avec les officiels soudanais, il est hors de question qu'il monte un coup pareil sans leur en parler. Après ce qui s'est passé, il va avoir peur et ne pas donner suite.

— Possible, reconnut Malko. Dans ce cas, il faudra chercher ailleurs et je ne vois pas où. Il nous reste quatre jours. Je crois plutôt qu'il va faire semblant d'accepter. D'abord, pour nous escroquer de quelques centaines de milliers de dollars, et ensuite parce qu'« on » lui dira de le faire. Il faudra que nous soyons les plus forts. Cela s'appelle le poker... Le tout est de tirer au dernier moment un atout de sa manche...

— Aravenian est un dur, remarqua Elliot Wing. S'il dit « oui », ce sera sans risques pour lui. Il aura pris toutes les garanties.

— On verra, dit Malko. Il doit être en train de courir comme un fou ! La seule question est : peut-il réellement se procurer les armes ?

— Je le pense, dit l'Américain. J'ai retrouvé la copie d'un vieux « papier » qu'on avait envoyé l'année dernière à ce sujet. Il paraît qu'on a récupéré huit mille armes individuelles dans le sud. Des G3 et des Kalachnikovs. Plus les canons sur Jeeps, les mortiers et même de l'armement lourd. Avec du fric et des relations, c'est facile de mettre la main dessus. Mais cela ne marchera pas. En dehors même de ses rapports avec les Soudanais, Aravenian est très lié avec certains milieux proches des Libyens. Il tient à ses grosses couilles velues...

— J'ai une petite idée pour le motiver, dit Malko.

* *

*

Le long boiteux à la chéchia rouge se précipita, écartant les gens

qui attendaient. C'était la fin de la sieste et les magasins d'El Gamhuriya commençaient à rouvrir les uns après les autres.

Samy Aravenian fumait un cigare, presque droit dans son fauteuil. Il sourit à Malko, louchant sur son attaché-case.

— Vous êtes précis ! Asseyez-vous.

— Très. Avez-vous pris votre décision ?

L'Arménien fit tomber ses grosses paupières d'un coup et sa bouche s'agita comme une grosse limace.

— Mon cher ami, dit-il, j'ai exploré votre affaire toute la journée. C'est pratiquement impossible. Il n'y a pas d'armes à Khartoum. De plus, je ne sais pas si je pourrais avoir les autorisations nécessaires. Cependant, je continue à...

Malko était déjà debout.

— Tant pis.

Il avait presque franchi la porte quand l'Arménien le rejoignit.

— Nous pouvons quand même prendre une tasse de thé ensemble, fit-il d'un ton de reproche.

— Je n'ai pas le temps, dit Malko. Une autre fois.

Aravenian ne s'était pas attendu à un jeu si dur. Il soupira.

— Écoutez, je n'ai pas voulu vous donner de faux espoirs, mais il y a peut-être une minuscule possibilité. Mais c'est très compliqué et très long. Il existe bien des armes, mais elles sont dans le sud. Les pistes sont mauvaises. Il faut que les Soudanais me donnent le feu vert... En plus, je n'y connais rien... Même pas les prix. Je serai obligé de vous faire confiance.

Un ange passa, vêtu de probité candide.

Malko se rassit.

— J'ai besoin de toute ma commande dans quatre jours au plus tard à Khartoum, annonça-t-il.

Samy Aravenian arbora l'expression du Christ quand on lui enfonçait des clous dans les mains, et lâcha un hululement désespéré :

— Impossible ! Vous me demandez l'impossible. Même si je voulais, il faut facilement cinq jours de pistes pour venir de Juba...

— Il y a des avions.

— Pas d'essence.

— Un homme comme vous doit pouvoir en trouver...

— Impossible.

— Tant pis. Moi, j'étais de bonne foi. Tenez.

Il prit l'attaché-case, le posa sur le bureau et l'ouvrit, découvrant des liasses de billets de cent dollars, attachées par des bandes de papier. L'Arménien demeura muet plusieurs secondes, au bord de l'infarctus. Il ne put s'empêcher de demander, d'une voix un peu coassante :

— Il y a combien là-dedans ?

— Cinq cent mille dollars, annonça Malko.

Les gros yeux de batracien avaient pris une expression presque humaine. D'un geste, Samy Aravenian fit rasseoir Malko et s'essuya le front.

— Nous allons essayer de nous entendre, dit-il. Mais je ne sais pas comment j'y arriverai. Je vais tout vous avouer, parce que j'ai confiance en vous. Je peux avoir des armes, des Kalachnikovs, mais je suis obligé de les acheter à des officiers de l'armée soudanaise. Or, ils me les vendent très, très cher. Cinq cents dollars pièce, plus les munitions et les chargeurs...

Malko garda son sérieux. Cela représentait plus du double du cours normal, pour des armes neuves. L'Arménien le guettait sous ses grosses paupières.

— Ce n'est pas un obstacle insurmontable, dit Malko, à condition que tout soit prêt dans quatre jours.

La porte du bureau refermée, Samy Aravenian promena un index boudiné sur une petite machine à calculer, additionnant des Kalachnikovs, des munitions, des chargeurs, jonglant avec les livres soudanaises et les dollars. Avec, de temps en temps un regard humide pour la mallette aux dollars. Il leva la tête.

— Cela fera environ neuf cent mille dollars. Sans compter mes frais. Ma commission, quinze pour cent, et le voyage. Il faut compter encore deux cent mille dollars. Pour ne pas avoir de surprise.

Un tel désintéressement touchait au sublime. Malko en avait assez de calculer. Il poussa la mallette devant l'Arménien. C'était le dernier verrou à pousser pour l'enfermer, dans son mensonge. Un verrou en or massif. Jusque-là, ils n'avaient échangé que des mots. Cela ne tirait pas à conséquence.

— Prenez cela maintenant. Vous aurez le solde à la livraison. D'accord ?

Samy Aravenian posa les mains sur la mallette. Au prix d'un effort inouï, il les retira.

— Si je n'y arrive pas, je vous rembourse, moins mes frais.

Malko eut un sourire froid et écarta sa chemise, montrant la crosse de son pistolet extra-plat.

— Si vous acceptez cet argent, il n'y a pas de clause d'annulation, Monsieur Aravenian, sauf celle-ci. C'est à prendre ou à laisser. Je n'ai pas le temps de courir deux lièvres à la fois.

L'Arménien demeura quelques instants d'une immobilité minérale. Puis, sans un mot, il attira la mallette à lui, la referma et la mit sous son bureau. Malko intercepta le regard de ses gros yeux saillants. À partir de cette seconde, une lutte à mort venait de commencer entre eux. Le plus malin gagnerait. Malko se sentait vidé. Il restait une importante question subsidiaire. De qui Samy Aravenian allait-il avoir

le plus peur ?... De la réponse dépendait la vie d'Helen Wing.

Il prit la main molle et moite et la serra.

— Demain, je vous révélerai l'endroit exact de la livraison. Ici. À la même heure.

* *

*

Le capitaine Sodira, émissaire d'Habib Kotto, semblait nerveux, inquiet, et même méfiant. Il regarda Malko avec une expression bizarre lorsque ce dernier annonça :

— Les armes seront livrées dans quatre jours. Préparez-vous à les réceptionner.

De nouveau, ils se trouvaient sous la tonnelle de l'hôtel Canary. Rendez-vous pris par la voie habituelle.

— Vous en êtes sûr, cette fois, mon cher ami ?

— Je ne plaisante pas, dit Malko. Nous voulons récupérer Helen Wing le plus vite possible. Veillez à ce que, cette fois, il n'y ait pas de trahison. Demain, à la même heure, je vous donnerai les dernières consignes.

Le Tchadien marmonna quelque chose d'indistinct et se leva, disparaissant dans l'obscurité de Middle Avenue. Malko regagna sa voiture. Il n'en pouvait plus, mais se sentait assez satisfait. Des tas de gens allaient avoir un sommeil troublé. Il était engagé dans une gigantesque et mortelle partie de poker.

Avec plusieurs vies comme enjeu.

Samy Aravenian devait déjà calculer son bénéfice. Si Malko disparaissait, il gagnait cinq cent mille dollars. Dans ce métier, on ne remboursait pas les héritiers. C'était sûrement pour lui la solution la plus tentante. S'il les livrait, d'autres pourraient en prendre ombrage. Serait-il assez gourmand pour tenter d'obtenir tout l'argent ?

Habib Kotto, qui était bien informé, devait aussi se poser des questions devant l'assurance de Malko. Comment ce dernier allait-il arriver à faire poser un avion plein d'armes à Khartoum, sans être intercepté par les Soudanais ? Il savait que Malko ne bluffait pas avec la vie de son otage. Donc, il avait un truc.

Mais le plus surpris devait sûrement être le colonel Ismaël Torit. Qui, lui, avait le maximum d'informations. Or, ses informations devaient lui paraître incohérentes. Seulement, il avait assez de cartes en mains pour se dire qu'il gagnerait de toute façon. Tout en roulant dans New Extension, Malko se dit que, s'il ne neutralisait par le colonel Torit, il n'avait aucune chance de s'en sortir.

— Ainsi, il a accepté l'argent, dit Elliot Wing d'une voix songeuse. Pourtant, je continue à ne pas y croire.

Le jeune Américain avait pris une douche et, drapé dans une serviette, buvait un karkadeh au bord de sa piscine vide en attendant Malko. Ce dernier sentait bien son scepticisme, mais, en même temps, Elliot Wing cherchait à se raccrocher à n'importe quoi. L'Arménien représentait pour l'instant la seule possibilité de récupérer sa femme.

— En tout cas, dit Malko, il est piégé. Ou il livre les armes ou il me tue. Je lui ai fait assez peur. Nous n'avons pas le choix étant donné l'attitude de Washington. Faisons comme si nous étions sûrs de récupérer ces Kalachnikovs. Je dois rencontrer tout à l'heure les gens de Kotto. Il faut leur dire quelque chose de précis. Je dois également revoir demain Samy Aravenian. Il faut que je lui donne un lieu de rendez-vous pour la livraison. Voilà ce que je vous propose. Nous fixons d'abord rendez-vous à Aravenian. Hors de Khartoum. Nous vérifions les armes et nous allons ensuite chercher Habib Kotto qui nous attendra dans un endroit pas trop éloigné. Qu'en pensez-vous ?

— Cela me paraît OK.

— Autre question. Il me manque cinq cent mille dollars au moins... L'Américain balaya l'objection.

— Ils sont d'accord pour payer. L'argent peut être tiré ici, sur la Sudanese Bank. Ils feront un virement. Je crois même que si on avait un mois devant nous, on finirait par obtenir les armes égyptiennes.

— Nous n'avons que quatre jours, remarqua Malko. Ne rêvons pas. Sur qui pouvons-nous compter ?

— C'est facile, soupira Elliot Wing. Vous, moi et, au besoin, mon chauffeur, Goukouni. Interdiction formelle de mêler du personnel de l'ambassade à cette aventure. Pourtant, ils étaient tous volontaires. Ils nous fourniront toutefois l'armement individuel, qu'on n'y aille pas tout nus... Je m'occuperai de l'argent, dès demain matin.

— Bien.

Malko se détendit un moment, savourant son karkadeh ; comme tous les soirs, la brise se levait, rendant l'atmosphère respirable. Il repensa à sa crainte numéro un.

— Vous n'avez rien eu sur le colonel Torit ?

— Pas encore.

— Tant pis. Où allons-nous fixer les rendez-vous ?

— Il faut une zone tranquille. Je pense à la piste entre Khartoum et Umm Inderaba. Il faudrait que je demande à Goukouni.

Il se leva, rentra dans la maison et réapparut avec le chauffeur

tchadien. Malko l'écoula expliquer le problème à Goukouni après lui avoir fait jurer de garder le secret.

— Il y a un endroit très bien, patron, dit le chauffeur. Juste entre Khartoum et Umm Inderaba. Une mosquée abandonnée, à un kilomètre au nord de la piste. Là, on pourrait cacher beaucoup de choses. Personne n'y va jamais. C'est à une heure de piste d'ici.

— Ça semble parfait, dit Malko. Dans ce cas, nous entreposons les armes là et nous allons chercher Habib Kotto ensuite.

— Donnons-lui rendez-vous à l'entrée est de Umm Inderaba, suggéra Elliot Wing. Il ne s'y fera pas remarquer. Même si Helen est détenue à Khartoum, cela ne fait que deux heures de piste pour l'y amener...

— Parfait, approuva Malko. Nous prendrons deux voitures.

Goukouni s'éclipsa dans la cuisine manger son sorgho. Dès qu'ils furent seuls, Elliot Wing secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, nous rêvons. Il est impossible à Aravenian de faire venir les armes par la piste de Juba, il n'a pas le temps. Il devrait organiser un transport par avion. Évidemment, il a un DC3, mais il lui faudrait des autorisations. Les Soudanais ne les lui donneront jamais. Torit ne veut pas que Kotto ait ces armes...

— Avec près d'un million de dollars, répliqua Malko, on aplanit beaucoup d'obstacles... Surtout dans un pays comme le Soudan. Aravenian est motivé. De toute façon, ce n'est pas le moment de faire de la sinistrose. Nous serons fixés très vite. En attendant, soyons prudents.

* *

*

La Mercedes de Samy Aravenian se mit à cahoter d'une façon effroyable dès qu'il eut quitté Buri Road. Son entrepôt se trouvait juste entre l'avenue et la voie du chemin de fer, au nord de l'aéroport. Un gros camion bâché Magirus-Deutz attendait devant la porte dont Aravenian était le seul à posséder la clef. Il s'arrêta à côté et alla ôter l'énorme cadenas. Ses hommes firent aussitôt coulisser les battants de tôle. À l'intérieur, il devait faire 60°.

— Commencez à décharger, ordonna-t-il.

Il s'essuya le front avec un mouchoir à carreaux. C'était dur de gagner sa vie. Hélas, il y avait des choses qu'il fallait faire soi-même.

De grandes toiles avaient été étendues à même le sol. Plusieurs hommes attendaient. D'autres abaissèrent la ridelle du camion et sa cargaison apparut. Des centaines de Kalachnikovs attachés en gerbes comme des fleurs, en plus ou moins bon état. On posa la première gerbe sur la toile, on la défit et les hommes de l'Arménien commencèrent à aligner les fusils d'assaut. Ait Ahmed s'approcha en

boitillant.

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ?

— Vous les faites tous démonter. Il y en a combien ici ?

— Ils ont dit quatre cents. Le reste viendra tout à l'heure.

— Bien. Combien de temps faut-il pour en démonter un ?

— Une minute, une minute et demie.

— Ne les remontez pas tout de suite. On va vérifier les percuteurs.

Tu les regroupes tous. Tu les feras porter chez moi. Je veux que tu couches ici, avec quelques types. Je reviendrai demain. Et les munitions ?

— Demain matin.

— Bien.

Il s'immobilisa près des armes étalées et en ramassa une, l'examina superficiellement. Elle n'était pas neuve, mais, nettoyée et vérifiée, elle pouvait encore servir. C'était du bon matériel... Il la remit en place. Il n'aimait pas les armes à feu. Sa préférence allait à des méthodes plus tortueuses.

Un second camion donna un coup de klaxon à l'entrée de l'entrepôt. Décidément, il travaillait avec des gens sérieux. C'était bien agréable. Il n'aimait pas tellement cette affaire, mais il ne faut refuser ce que Dieu vous envoie... Quelques centaines de milliers de dollars, dans ce pays pourri, lui permettraient d'acheter du sorgho et de faire trois fois la culbute. Sans compter les avantages secondaires... L'opération ne comportait qu'un risque très limité. Et beaucoup d'avantages. Il n'y aurait qu'un moment délicat. Ce qu'il appelait la passation des pouvoirs. Là, il faudrait des nerfs solides. D'ailleurs, afin de minimiser ses risques, il n'agirait pas lui-même. Ait Ahmed ferait cela à merveille. Si quelqu'un devait se faire couper en morceaux, il ferait très bien l'affaire.

Le nouveau camion commençait à décharger. Il regarda sa montre : il était temps de regagner son bureau.

Il avait laissé tourner le moteur de sa Mercedes climatisée, une des rares de Khartoum. Il se remit au volant et accéléra dans Buri Road, klaxonnant pour écarter les piétons. Cinq minutes plus tard, il était arrivé. Son visiteur aux yeux d'or attendait déjà devant une tasse de thé dans son bureau. Il lui serra la main chaleureusement, et se laissa tomber dans un vieux fauteuil, après avoir écarté de son front quelques mèches grasseuses.

— Que de problèmes, soupira-t-il. J'ai dû acheter de l'essence au marché noir pour mon DC3. Il n'y en a plus une goutte à Juba. Il faut prendre de quoi faire l'aller et le retour. Plus les documents, plus les bakchichs aux militaires et aux policiers. C'est une affaire sur laquelle je ne gagnerai rien.

— Sauf ma reconnaissance, fit Malko, pince-sans-rire.

Le regard de batracien se leva sur lui, grave et concentré.

— En effet. Je la mériterai. Ce que je fais pour vous, personne d'autre n'aurait pu le faire à Khartoum, sauf le vieil « Ara »... Il faut en connaître des gens.

Tout en parlant, il se versa un whisky et alluma un cigare.

Malko l'observait. Une fine pellicule de sueur couvrait le front de l'Arménien, malgré la climatisation. Il n'avait pas l'air très bien dans sa peau... À cause des autres, ou à cause de lui ?

— Tout sera prêt à temps ?

Aravenian leva les bras vers le ciel.

— Inch'Allah ! Si Dieu le veut. Sauf si l'avion tombe en route, tout sera livré demain soir ici. À propos, comme ce ne sont pas des armes neuves, je ne peux pas vous promettre qu'elles seront dans leurs caisses d'origines.

— Cela ne fait rien. Je vous donne donc rendez-vous sur la piste qui va d'Omdourman à Umm Inderaba. À vingt miles de Khartoum environ. Il y a une vieille mosquée démolie. Retrouvons-nous là, après-demain, mercredi, au lever du soleil. Exactement à l'heure de la première prière.

— Vous amènerez l'argent ?

— Bien sûr. Nous essaierons les armes. Nous vérifierons tout.

— Parfait, fit l'Arménien, d'un ton un peu choqué.

Il lui adressa un sourire désarmant de franchise.

Deux boutons de sa chemise avaient sauté sous la pression de son ventre, laissant filtrer une forêt de poils noirs. Il semblait avoir de plus en plus chaud. Malko se leva.

— Eh bien, je vous dis à après-demain. J'espère qu'il n'y aura pas de problèmes...

L'Arménien sauta de son fauteuil, dégoulinant de bonne volonté et demanda :

— Qu'en ferez-vous après ? C'est une cargaison encombrante. Je reprends mes camions...

— Ne craignez rien, dit Malko. J'ai tout prévu.

Il se glissa dehors, assailli par la chaleur du crépuscule. Cela marchait presque trop facilement !

Ou Samy Aravenian avait décidé, une fois dans sa vie, de jouer franc-jeu en lui livrant des armes qu'il avait récupérées dans le sud, bravant les foudres du colonel Torit, ou il avait mis au point une combinaison à toute épreuve, sachant que tout manquement aux règles lui coûterait la vie. Malko était décidé à lui tirer une balle dans la tête si quoi que ce soit clochait. C'était le seul langage possible avec un personnage comme l'Arménien... L'autre l'avait sûrement deviné. Même si tout se passait bien avec Aravenian, il fallait encore compter avec les autres : le colonel Torit était-il au courant ? La princesse Raga

rôdait toujours dans les parages avec ses gris-gris. Malko avait repensé à leur folle nuit. Il lui semblait qu'elle n'était plus tout à fait une ennemie. Ils avaient eu de merveilleux rapports physiques. Or, en Afrique, tout ce qui est physique est important. Les hommes grands et forts y sont toujours respectés... De la part de la Toubou, c'était créer une complicité que d'accepter cette possession totale.

Il restait Habib Kotto. C'était tentant de prendre les armes et de garder l'otage en prétendant par exemple que ce n'était pas exactement cela qu'il avait voulu. Quitte à reprendre son chantage... Bref, il y avait beaucoup plus de chances pour un pépin que pour une traversée normale.

Maintenant qu'il avait le feu vert définitif de Samy Aravenian, il restait à verrouiller l'opération avec les émissaires de Habib Kotto.

* *

*

Le vent rabattait des flots de poussière sur la tonnelle de l'hôtel Canary, asphyxiant peu à peu Malko. Comme d'habitude, les Tchadiens étaient en retard... Il en était à son deuxième Pepsi-Cola tiède. La chaleur était telle qu'on buvait sans arrêt à Khartoum, pour combattre la déshydratation.

Enfin, la silhouette dégingandée du capitaine Sodira apparut, escortée du métis huileux. Malko aperçut un peu plus loin une Land-Rover grise où se tenaient plusieurs hommes. La protection. Les Tchadiens se présentèrent avec leur onction habituelle. Malko ne leur laissa pas le temps d'entamer une digression.

— Les armes seront bien livrées après-demain, annonça-t-il. Je vous retrouverai, deux heures après le lever du soleil, à l'entrée est de Umm Inderaba. Il y a une seule modification. Comme il ne s'agit pas d'armes neuves, elles ne seront pas dans leurs caisses d'origines. Par contre, ce sera le nombre prévu et elles sont garanties en parfait état. Vous pourrez d'ailleurs les essayer.

— Mon cher ami, commença le capitaine Sodira, nous avons convenu qu'il s'agissait d'armes neuves. Je ne sais pas si...

— C'est à prendre ou à laisser, coupa sèchement Malko. C'est tout ce que nous pouvons trouver. Qu'il n'y ait pas de problème de dernière seconde. Si vous n'êtes pas décidé à accepter ces armes, dites-le tout de suite.

Le capitaine Sodira n'insista pas. Son adjoint, demanda :

— Comment seront-elles acheminées jusque-là ?

— Ce n'est pas votre problème. Prévoyez un moyen de transport pour les enlever. Pouvez-vous m'assurer qu'Helen Wing sera également là ? Vous n'aurez les Kalachnikovs que si vous la rendez, saine et sauve.

Le capitaine Sodira fit d'une voix embarrassée :

— Oui, bien sûr, elle sera là, mais...

— Mais quoi ?

— Rien, rien, fit-il, il faut nous organiser. Vous ne craignez pas que l'on cherche à vous intercepter, comme la dernière fois ?

Malko eut un sourire froid.

— Tant que les armes sont en ma possession, c'est mon affaire. Une fois que vous les avez, ce n'est plus mon problème. Vous aurez de quoi vous défendre. Maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, ne discutez plus de cette affaire lorsque vous êtes dans votre quartier général de Khartoum. Il est bourré de micros directement reliés à la Sécurité soudanaise... J'ai la certitude que le colonel Torit a appris de cette façon notre rendez-vous, déclenchant l'assassinat de votre camarade...

Le capitaine Sodira sursauta :

— Mon cher ami, c'est une accusation très grave.

— Les Soudanais ne veulent pas que vous ayez des armes. Tenez-en compte. Si Torit est au courant, il y aura un pépin.

Les deux émissaires échangèrent vivement quelques phrases en arabe, puis le métis dit à Malko :

— Nous transmettrons votre information au président Kotto. Nous ne prendrons aucun risque. Il ne faut pas en vouloir aux Soudanais, ils ont beaucoup de problèmes... Bien sûr, ils nous surveillent. Mais comment connaissez-vous l'emplacement de notre villa ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Je ne le connais pas, corrigea Malko. Je sais seulement que vous êtes à Khartoum et que le colonel Torit écoute vos conversations.

La nuit était presque tombée et il distinguait à peine les visages de ses interlocuteurs. Ceux-ci se levèrent. Malko en fit autant.

— Donc, après demain, une heure après le lever du soleil. L'heure de la première prière. Vous venez avec Helen Wing et je viens avec les armes. OK ?

— OK.

Ils se serrèrent la main. Malko regagna sa 504, quand même angoissé. Le compte à rebours était commencé.

* *

*

Encore une longue journée de piscine au Hilton. Le calme avant la tempête. Pour une fois, Malko avait pu dormir. Il restait quarante-huit heures avant l'expiration de l'ultimatum. La chaleur était plus étouffante que jamais. Cette plage d'inaction permettait à Malko de recharger ses batteries. Cependant, il n'arrivait pas à se vider le cerveau. Quand il pensait à tous les pépins susceptibles de se produire,

il en avait le vertige. Goukouni avait révisé les voitures et étudié la piste avec Malko. Le point de rendez-vous se trouvait environ à cinquante minutes de Omdourman. À cette heure matinale, il n'y aurait pas de circulation et aucun barrage militaire. Malko avait décidé de parvenir à la vieille mosquée en effectuant un détour à travers le désert, grâce à une piste connue du Tchadien. Cela prendrait une heure de plus. Ils avaient donc prévu de se lever à trois heures du matin, afin d'avoir un peu de marge.

Aucun signe de vie de la princesse Raga.

Le téléphone ne sonnait plus dans la suite de Malko. Chacun s'était retiré sur ses positions. Elliot Wing avait vaqué à ses occupations habituelles à l'ambassade, afin de ne pas donner l'éveil. Il s'était même payé le luxe de passer un coup de fil au colonel Torit l'informant de mouvements de troupes libyens dans le nord du Tchad. Le Soudanais l'en avait chaleureusement remercié. Sans même lui parler de l'otage, toujours détenu. Même la colonie diplomatique de Khartoum s'était habituée à la situation. On demandait des nouvelles d'Helen comme d'une enfant qui a la rougeole. Cela devenait abstrait...

Malko essaya de se tremper dans l'eau de la piscine, mais elle était vraiment trop froide.

Encore douze heures à tuer. Seul. Il aurait bien téléphoné à la princesse Toubou, mais c'eût été tenter le diable... Il se rhabilla et remonta dans sa suite. Pensant à une vérification qui pourrait lui donner une indication sur ce qui risquait de se passer le lendemain, jour prévu pour la livraison d'armes.

* *

*

Malko gara sa voiture devant l'aérogare. En passant devant la sentinelle qui gardait l'accès aux pistes, il brandit comme la fois précédente sa carte American Express. Probablement impressionné par le vert, couleur de l'Islam, le garde lui fit signe de passer. L'aérogare était déserte. Deux Boeing 737 des Sudan Airways stationnaient dans un coin. Malko aperçut une petite pièce dont la porte était ouverte. Un employé des Sudan Airways s'affairait mollement devant un tableau noir, inscrivant les retards des vols de la compagnie. Entre un et huit jours. Malko entra et s'approcha de lui.

— Est-ce que le vol de Nairobi partira ce soir ?

L'autre eut un sourire désolé.

— Non, patron. Pas d'essence. On en aura mardi... Il n'y a que les lignes internationales qui partent... Nous n'avons même pas pu aller à Djeddah aujourd'hui.

— Dites-moi, demanda Malko, je voudrais aller à Juba, est-ce que c'est possible ?

Le Soudanais le regarda comme s'il lui avait demandé un passage en *first* pour la Lune.

— Juba ! Ça fait deux semaines qu'aucun avion ne s'y est posé. Ils n'ont pas d'essence. L'avion régulier a même fait demi-tour, l'autre jour. Il serait resté coincé là-bas...

— Il doit bien y avoir un moyen, suggéra Malko. Les avions privés des compagnies pétrolières. Ou des particuliers. Il paraît qu'un certain Aravenian possède un DC3.

Le Soudanais s'étrangla de rire :

— Le DC3, patron, il est là-bas ! On lui prend toutes ses pièces depuis deux ans, il n'en reste pas la moitié... Il n'y a que les militaires qui vont à Juba, quand ils ont de l'essence et, en ce moment, il n'y en a pas. Le gouverneur du Darfour est parti ce matin sur le vol régulier de El Fasher. Il n'y avait pas de kérosène pour son hélicoptère... Alors, pour Juba, vous pensez... Revenez après l'été... Quand les pistes seront de nouveau bonnes. Là-bas, il commence déjà à pleuvoir...

Gentil conseil. Malko s'éloigna, l'estomac contracté. Aravenian avait menti. Il chercha à se convaincre qu'il pouvait partir d'un terrain militaire ou même des environs de Khartoum, avec un avion militaire. Il y avait un terrain à Kosti, trois heures de piste au sud... Tout cela ne sentait pas bon. Laisant l'employé gribouiller sur son tableau noir, il s'éclipsa. Dans quelques heures, il serait fixé.

* *

*

Le living-room d'Elliot Wing était plongé dans l'obscurité, éclairé seulement par l'écran de la télévision où passait un film. Malko s'arrêta sur le pas de la porte : l'Américain ne l'avait pas entendu entrer. Il regarda les images. C'était un film de vacances. Sur Helen Wing. Dans le désert. Au Club Américain, dans les souks d'Omdourman.

Le silence n'était rompu que par de petits « clac » lorsque l'Américain, grâce à la télécommande de l'Akaï, arrêta une image sur l'écran. Il se retourna alors qu'un gros plan de sa femme occupait toute la télé. Souriante, radieuse.

— Ah, c'est vous, dit-il. Rien de neuf ?

— Rien, assura Malko.

Elliot Wing ralluma, laissant l'image en gros plan d'Helen.

— J'en ai assez d'être ici, dit-il, allons dîner au Bustan. On y mange dehors et la nourriture est à peu près correcte.

Malko était tout à fait d'accord. Il se voyait mal en train de passer la soirée à ressasser les mêmes problèmes dans leur angoisse commune. Dans quelques heures, à l'aube prochaine, ils allaient être fixés.

Le pont métallique enjambant le Nil blanc avait des allures sinistres de nuit. Malko conduisait la Land-Rover, Elliot Wing à côté de lui. Goukouni était devant eux, au volant de celle qui avait appartenu à Ted Brady.

Tous deux portaient des gilets pare-balles par-dessus leur chemise, prêtés par les Marines. Comme les deux M16 qui encombraient le siège arrière, avec des dizaines de chargeurs et tout un lot de grenades. Ils s'étaient équipés en silence à l'ambassade, sous le regard anxieux d'un caporal des Marines. On n'entendait que le froissement des vêtements et le choc métallique des armes. Personne n'avait envie de parler. Le jeune Marine s'était penché dans l'escalier derrière eux et avait crié :

— *Good luck, Sir.*

La traversée de Khartoum avait pris cinq minutes. Il faisait encore nuit noire. Maintenant, le goudron était fini et la Land-Rover commençait à cahoter, Malko prit la mallette contenant les dollars et la posa par terre. Omdourman était déjà derrière eux. Goukouni, devant, quitta la piste, bifurquant vers le nord.

Il fallait au Tchadien un sens extraordinaire de l'orientation pour ne pas se perdre dans cette immensité plate, rompue seulement parfois par les phares éclairant une carcasse de camion ou des nomades endormis près de leurs chameaux. Plus aucune lumière. Au bout de vingt minutes, Goukouni tourna vers le sud, sans que Malko ait pu voir le moindre point de repère.

Pas un mot n'avait été échangé depuis le départ. L'Américain avait pris un des M16 et l'avait posé sur ses genoux, comme pour se rassurer, et gardait les yeux sur le pare-brise, la tête dodelinant parfois. Une seule chose dans son esprit : sa femme. Malko, lui, pensait à tout ce qui risquait de se produire. Concentré sur sa conduite, il changeait de vitesse, freinait, donnait des coups de volant pour éviter les plus gros cahots.

Peu à peu, l'obscurité commença à se dissiper. D'abord, ce fut comme la lueur d'un incendie dans leur dos. Une grande tache rougeâtre. Les contours des objets devinrent peu à peu visibles. Un arbre, un chameau, une dune. Le noir se transformait en un vague ocre tirant sur le mauve. Les feux rouges de la Land-Rover de Goukouni étaient moins aveuglants. Puis, le disque jaune du soleil jaillit dans le rétroviseur, comme si on le sortait d'une poche et le désert s'éclaira tout entier à la façon d'un studio de cinéma. Elliot Wing tourna vers Malko un visage gris de fatigue et d'angoisse.

— Nous y sommes bientôt.

Goukouni venait d'obliquer vers la gauche, brutalement, revenant vers la piste principale. Dans moins de quinze minutes, ils retrouveraient Samy Aravenian.

Avec ou sans armes.

Mais sûrement avec une entourloupe.

Malko vérifia d'un coup d'œil le M16 posé sur le siège arrière. Le gilet pare-balles commençait à lui tenir chaud. Le soleil, avec une rapidité stupéfiante, montait sur l'horizon.

— Le jour se lève, dit-il.

Ils pensaient tous les deux à la même chose. Ce jour-là risquait d'être le dernier pour pas mal de monde. Y compris eux.

Loin à l'horizon, apparurent plusieurs camions dans un nuage de poussière. Ils étaient en vue de la piste Khartoum-Umm Inderaba. Maintenant, le jour s'était levé totalement. Une clarté aveuglante éclairait le désert, en découpant toutes les aspérités. Malko aperçut le premier le petit dôme rond de la mosquée en ruine, en retrait du passage. Son cœur se mit à battre plus vite. Rangés le long du bâtiment, il y avait deux camions bâchés.

Samy Aravenian avait tenu parole. Les armes étaient là. Elliot Wing poussa un rugissement de joie et tapa son poing dans sa main ouverte.

— *We made it ! We made it !* (34)

Malko doucha un peu son enthousiasme.

— Attendez ! Tout n'est pas terminé. C'est maintenant que nous sommes en danger. Redoublons de précautions.

La Land-Rover de Goukouni était déjà arrivée à la hauteur des camions, Malko stoppa la sienne et prit des jumelles, inspectant l'horizon. Rien à perte de vue, aucun véhicule suspect. Il n'y avait pas le moindre repli de terrain où se cacher. De l'autre côté de la piste, c'était la même chose.

Il effectua un tour complet de la mosquée, à bonne distance. À part les deux camions d'armes, il n'y avait personne en vue.

Un homme en *fez* rouge émergea en boitillant des camions : l'adjoint de Samy Aravenian.

Malko en éprouva un petit pincement d'inquiétude. Pourquoi, pour une affaire aussi importante, l'Arménien déléguait-il ? C'était tentant de filer avec sept cent cinquante mille dollars... Ou alors, l'Arménien était vraiment très prudent... Il descendit et l'homme au *fez* vint vers lui, souriant largement :

— *Salam alaykoun.*

— *Alaykoun salam*, répondit Malko machinalement. Vous avez tout ?

— Nous avons tout. Vous aussi ?

— Nous aussi.

Goukouni était sorti de son véhicule et inspectait les camions, montant sur les marchepieds. Plusieurs hommes se trouvaient dessous en train de dormir, à l'ombre. Le chauffeur revint vers Malko, rayonnant.

— Patron, c'est plein de caisses là-dedans. Malko se dirigea vers la mosquée. La porte vermoulue s'ouvrit facilement. L'intérieur était relativement frais, bien que la chaleur pénétrât par une large ouverture dans la voûte. On aurait pu y mettre dix fois le contenu des

camions. Un rat s'enfuit dans un coin d'ombre. C'était vraiment l'endroit idéal pour entreposer une cargaison dangereuse... Goukouni surgit derrière lui, l'air soudain inquiet.

— Ça va, patron ?

— Ça va, dit Malko. On peut commencer à décharger les caisses.

Ait Ahmed, accroupi à l'ombre, se releva et demanda poliment :

— Est-ce que je peux compter l'argent pendant que vous déchargez ?

— Absolument, dit Malko.

Elliot Wing tournait autour des camions, comme un chien de chasse près d'un cerf blessé, humant l'odeur de graisse, son M16 au bout du bras. N'en pouvant plus de joie. Il avait envie d'embrasser les caisses. Dans une heure, il allait revoir sa femme.

Ait Ahmed, après avoir ôté son fez, s'installa dans la Land-Rover et se mit à compter les liasses de billets verts, comme un usurier. Apparemment détendu. Les « coolies » noirs entreprirent de décharger les caisses les plus lourdes, celles qui contenaient les munitions. Malko en arrêta une au hasard, et la fit poser à terre.

— Ouvrez celle-là.

Ait Ahmed s'arrêta de compter les billets et cria un ordre. Aussitôt, un des « coolies », à l'aide d'un marteau, ouvrit la caisse. Des rangées de chargeurs, enveloppés dans du papier huilé, apparurent aussitôt. Malko en prit un et l'examina, sortant une à une les cartouches. Il attendit que toutes les caisses de munitions soient dans la mosquée pour s'attaquer à celles contenant les Kalachnikovs. Certains de ceux-ci étaient en vrac, les autres attachés par dix avec des sangles.

Malko arrêta la quatrième « gerbe ».

— Défaites ça.

Même cérémonial.

Il prit le fusil d'assaut, l'examina. Visiblement, il avait été démonté et huilé. Toutes les parties mobiles étaient bien graissées ; il l'arma, fit claquer le percuteur à vide. Il mit alors dans l'arme le chargeur qu'il avait choisi au hasard, et visa le mur de la mosquée.

Les détonations firent sursauter les Noirs en train de décharger les caisses. Les trente cartouches du chargeur y passèrent par petites rafales. Des jets de poussière ocre jaillissaient du mur. Puis la culasse claqua à vide. L'arme tirait parfaitement.

Elliot Wing regardait la démonstration, sans un mot, mais ses traits se détendirent lorsque la dernière cartouche fut tirée.

— Ça va ? demanda-t-il anxieusement.

— Ça en a l'air, dit Malko, évidemment, nous n'avons pas le temps de les vérifier tous.

Ait Ahmed s'avança, onctueux, la mallette à la main.

— Ce sont des armes en parfait état, fit-il, M. Aravenian a tenu à ce

qu'elles soient toutes révisées, démontées et remontées. J'espère que vous serez satisfait. Les munitions sont encore dans leurs caisses d'origines. J'ai compté, tout est en ordre. Si vous êtes d'accord, dès que le déchargement sera terminé, je m'en irai.

— Je vais encore ouvrir une caisse, dit Malko.

Il attendit l'avant-dernière et lui fit subir le même traitement avec un chargeur pris dans une autre caisse de munitions. Même résultat, sauf que l'arme s'enraya, une cartouche coincée dans le chargeur. Malko la décoïça et acheva de vider le chargeur. Le silence retomba. Les deux camions étaient vides. Il n'allait pas s'amuser à vérifier les Kalachnikovs un par un. Quarante-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils étaient arrivés. Ils allaient être en retard pour le rendez-vous avec Habib Kotto.

— Je peux partir ? demanda poliment Ait Ahmed.

— Vous pouvez.

L'adjoint de l'Arménien cria un ordre en arabe, tous ses hommes remontèrent dans les camions et les véhicules s'ébranlèrent vers Khartoum, comme s'ils avaient le feu aux trousses. Bientôt, on ne vit plus d'eux qu'un nuage de poussière. Malko se retourna vers Elliot Wing, la bouche sèche, à cause de la poussière ou d'autre chose qu'il n'arrivait pas à définir.

— Maintenant, c'est à nous de jouer.

Les camions avaient disparu à l'horizon.

— Restez ici avec Goukouni, proposa Malko, je vais chercher les autres. Je ne serai pas long. Si je ne suis pas là dans une heure, vous allez à ma rencontre.

Il remonta dans la Land-Rover et mit le cap sur le sud. Roulant pied au plancher sur la piste de tôle ondulée. La Land-Rover sautait comme un cabri dans les ornières, mais le moteur ronflait bien. Dans le rétroviseur, il aperçut la silhouette de l'Américain debout près de la mosquée, le regardant s'éloigner. Il portait tous ses espoirs...

* *

*

La sueur dans les yeux, il s'arrêta et essuya son visage. C'était le point de rendez-vous et il n'apercevait personne. Bien qu'ayant roulé le plus vite possible il avait quand même mis une heure dix. Il était un peu en avance. Devant lui, les quelques maisons ocre qui composaient Umm Inderaba lui indiquaient qu'il était bien au lieu du rendez-vous. Les autres n'étaient quand même pas repartis !

Soudain, il y eut un coup de klaxon derrière lui. Il se retourna et aperçut, à travers le pare-brise d'une Land-Rover, la face noire du capitaine Sodira. Malko stoppa son véhicule et descendit sans se presser. Le grand Noir mit pied à terre à son tour et s'avança vers lui.

En tenue léopard, pistolet à la ceinture, très guérillero. Derrière la Land-Rover, il y avait un camion. Plusieurs hommes armés descendirent à leur tour. Kalachnikov ou G3 en bandoulière, ils entourèrent Malko. Le véhicule était un superbe Magirus-Deutz tout neuf. Le capitaine Sodira adressa un sourire éclatant à Malko, puis se rembrunit aussitôt :

— Vous voyez, mon cher ami, nous sommes à l'heure. Vous êtes tout seul ? Où est le matériel ?

— Où est l'otage ?

Le Noir éclata de rire.

— Mon cher ami, personnellement, moi-même, je suis très prudent. Je n'ai pas amené Mme Wing tout de suite, mais elle n'est pas loin. Vous voyez la tente là-bas ? Elle s'y trouve.

Il désignait une tente à l'écart de la piste, à environ deux cents mètres, au milieu du désert.

— Allons la voir, proposa Malko.

— Où sont les armes ?

— Pas loin d'ici.

— Allons les voir d'abord.

— Non.

Silence. Tendue et menaçant. Malko sentait sa chemise collée par la sueur à la peau de son dos. Mauvaise foi ou entêtement du Noir ? Il insista :

— Nous avons toutes les armes. J'en ai essayé moi-même. Avant de vous les livrer, je veux constater qu'Helen Wing est vivante.

Le capitaine Sodira tapota l'étui de son pistolet. Ses hommes écoutaient la discussion, assis sur leurs talons. Un petit convoi de camions passa dans un fracas de tonnerre, allant vers Khartoum.

— Très bien, mais je ne veux pas que vous lui parliez. On va la faire sortir de la tente et vous la regarderez avec vos jumelles. Elle vous fera signe. Ça va ?

— Ça va, accepta Malko.

L'émissaire d'Habib Kotto donna un ordre et un des soldats partit en courant vers la tente. Malko braqua ses jumelles sur l'ouverture, le cœur battant. Quelques instants plus tard, une silhouette en émergea, en partie cachée par le soldat. Celui-ci s'écarta et Malko aperçut une femme vêtue d'une saharienne et d'un pantalon ; les cheveux recouverts d'un foulard. Il était trop loin pour bien distinguer le visage, mais il s'agissait incontestablement d'une femme jeune de race blanche, ressemblant aux photos qu'il avait vues. Elle leva le bras droit et agita lentement la main, avant que le soldat ne la pousse à nouveau sous la tente. Elle doit y cuire ! se dit Malko, malgré tout soulagé. Il se retourna vers le capitaine Sodira.

— Bien, je vais vous emmener, vous tout seul, vérifier les armes.

Ensuite, nous mettrons ensemble au point les modalités de l'échange, une fois que tout sera en ordre.

Cette fois, le capitaine Sodira ne discuta pas. Il cria quelque chose à ses hommes, certains remontèrent dans le camion et d'autres s'allongèrent par terre à l'ombre. Peu soucieux d'effectuer un effort supplémentaire... Malko avait déjà démarré. Le Noir jeta un coup d'œil sur le M16 posé sur la banquette arrière.

— Mon cher ami, remarqua-t-il d'un ton plein de reproches, vous êtes personnellement bien méfiant...

— Pas plus que vous, releva Malko. Si quelqu'un a commis un kidnapping, c'est vous, pas nous. Vous avez assassiné Ted Brady d'une manière déshonorante... Je ne vois pas pourquoi vous vous méfieriez de nous. En revanche, nous avons toutes les raisons de ne pas vous faire confiance.

— Il faut comprendre les nécessités de la lutte armée pour la libération du territoire national, commença Sodira d'un ton pompeux. Nous sommes amenés à commettre des actions regrettables, mais nécessaires politiquement. L'Amérique est un grand pays et avait promis de nous aider par la voix de M. Brady. Il a été imprudent...

Malko ne répondit pas. À quoi bon s'engager dans une discussion stérile... Le silence retomba. Jusqu'à ce que la mosquée apparaisse dans le lointain...

Sur la piste, on pouvait rouler beaucoup plus vite. Il se sentait enfin le cœur léger, après tous ces jours de tension. Habib Kotto n'avait pas intérêt à leur jouer un tour. Connaissant la faiblesse des démocraties, il savait qu'on oublierait en haut lieu la mort tragique de Ted Brady et, qu'un jour, grâce à ses armes, il redeviendrait un partenaire « honorable ». Au nom sacré de la raison d'État.

Bien sûr, tous n'oubliaient pas. On retrouverait peut-être un jour quelques cadavres dans un coin d'Afrique. Sans explication. Seuls, ceux concernés sauraient.

Il fit mentalement une prière. S'il n'y avait pas d'anicroches, dans deux heures, trois au plus, ils rouleraient vers Khartoum en compagnie d'Helen Wing.

* *

*

Rien n'avait changé autour de la petite mosquée à demi démolie. Goukouni n'était pas en vue, mais Elliot Wing était assis à l'ombre, le dos contre la mosquée, deux Kalachnikovs à côté de lui. Il se leva en voyant la Land-Rover. Malko stoppa de l'autre côté de la mosquée, afin de ne pas être en vue de la piste. L'Américain s'approcha. Un Kalachnikov à bout de bras.

Le capitaine Sodira descendit le premier. Elliot Wing s'approcha

aussitôt, presque menaçant. Ignorant le Noir, il interpella Malko :

— Vous avez vu Helen ?

Il y avait une telle tension dans sa voix et il regardait le capitaine Sodira d'une telle façon que Malko pensa qu'il fallait avant tout détendre l'atmosphère.

— Oui, dit-il, elle va très bien. Tout est prêt pour l'échange.

Le capitaine Sodira s'avança alors vers Elliot Wing, la main tendue. Celui-ci, sans la serrer délibérément, lui jeta d'un ton sec :

— OK. Qu'est-ce que vous voulez faire ? Les armes sont à l'intérieur. Les munitions aussi. Vous voulez en essayer ?

Sodira devinait son hostilité.

— Mon cher ami, je désire essayer celle-ci, fit-il, tendant la main vers le Kalachnikov tenu par l'Américain.

Elliot Wing le lui jeta presque et faisant demi-tour, il se dirigea vers son M16 appuyé contre le mur de la mosquée. La confiance régnait...

— Où est Goukouni ? demanda Malko.

— À l'intérieur. Il avait trop chaud.

Malko ramassa un chargeur et le tendit à l'émissaire d'Habib Kotto.

— Tenez, celui-ci est plein.

Le Noir l'enfonça dans l'emplacement prévu, repoussa le levier d'armement et visa le mur. Elliot Wing avait relevé son M16, et le tenait braqué dans la direction du capitaine Sodira. Sans avoir l'air de rien.

Les détonations claquèrent et le mur de la mosquée vomit quelques petits panaches de poussière. Heureusement, le vent du désert emportait le bruit. Une rafale, un arrêt, une autre rafale, arrêt, une troisième beaucoup plus courte. Le capitaine appuya encore sur la détente, puis baissa son arme.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, fit-il d'une voix inquiète.

Malko s'approcha de lui.

— Une mauvaise cartouche probablement. Ça m'est déjà arrivé.

Il se pencha : la fenêtre d'éjection était ouverte. La cartouche se trouvait encore dans la chambre. Non percutée. Le Noir retira le chargeur et l'éjecta. Puis il le remit et réarma, visa de nouveau, appuya sur la détente.

Seul, le bruit métallique de la culasse projetée en avant, poussant une cartouche dans la chambre, lui répondit. Les sourcils froncés, il refit le même manège. Pour obtenir le même résultat. Malko commençait à sentir des picotements désagréables dans la nuque. Il ramassa les deux cartouches éjectées et les examina. Elles paraissaient en parfait état, mais n'avaient pas été percutées.

— Le ressort du percuteur a dû casser, avançait-il. C'est un incident rarissime...

Sans un mot, le capitaine Sodira s'agenouilla et commença à

démonter le Kalachnikov. En une minute, il eut retiré le percuteur. Le ressort était en parfait état et le percuteur aussi. Du moins à première vue. Soudain, le Noir poussa une exclamation et tendit la pièce à Malko.

— Regardez le bout !

L'extrémité de la tige semblait écrasée comme un petit champignon ! Il avait raccourci, ce qui expliquait l'absence de percussion. La pointe n'avait pas atteint l'amorce de la cartouche. Malko n'y comprenait rien. Il le prit entre ses doigts pour en mesurer la résistance et, presque sans effort, parvint à le tordre en U !

Le capitaine Sodira poussa une exclamation.

— Mon cher ami, il y a quelque chose de pas normal du tout !

Il avait pris le timbre aigu qu'ont les Noirs, sous le coup d'une émotion violente.

Malko ne comprenait plus. Normalement, un percuteur est fabriqué avec un alliage particulièrement résistant. Pas question de le tordre...

Sans s'être donné le mot, les deux hommes se précipitèrent sur les deux autres Kalachnikovs et se mirent à les démonter sous l'œil de plus en plus inquiet d'Elliot Wing. En quelques minutes, ils eurent récupéré deux percuteurs, aussi mous que le premier. Ces armes-là n'avaient pas encore tiré, mais au bout d'une cinquantaine de coups, l'alliage dont ils étaient faits – probablement du plomb et de l'étain – les rendraient inutilisables...

Malko se redressa, défait. Il n'osait plus regarder Elliot Wing. C'était la méga-catastrophe. Il y avait gros à parier que tous les Kalachnikovs étaient équipés du même percuteur « mou ». Ils jouaient de malchance. Si le capitaine Sodira n'avait pas voulu tester une arme qui avait déjà servi, il ne se serait aperçu de rien. Sauf, plus tard, après qu'Helen Wing ne soit plus entre les griffes d'Habib Kotto.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Elliot Wing.

— Je crois que cette ordure de Samy Aravenian nous a eus, fit Malko, au comble de la rage.

S'il avait tenu l'Arménien au bout de son arme ; il l'aurait abattu sur-le-champ. Voilà pourquoi, il avait envoyé son adjoint...

Le capitaine Sodira était gris. Visiblement, il ne savait pas si la substitution de percuteurs venait du vendeur des armes ou de Malko... Il glissa les deux percuteurs tordus dans sa poche et recula lentement vers son véhicule, l'air affolé.

— Où allez-vous ? demanda Malko.

— Mon cher ami, je vais rendre compte, dit le Noir. Vous avez essayé de nous tromper, ce n'est pas correct du tout...

— Où est Helen ? hurla soudain Elliot Wing, rendez-moi ma femme. Vous croyez que vous allez vous en sortir comme ça ?

Malko eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. Ça

allait se terminer par un massacre. Il se plaça entre le capitaine Sodira et l'Américain, afin d'éviter un geste inconsidéré. Une rafale de M16 est si vite partie...

— Attendez, dit-il à l'émissaire, nous n'avons pas voulu vous tromper.

Il vit soudain le Noir changer d'expression. La mâchoire décrochée, gris de peur, il fixait quelque chose derrière Malko. Celui-ci se retourna.

La porte de la mosquée venait de s'ouvrir sur une silhouette élancée vêtue de kaki. La princesse Raga serrant un Kalachnikov contre sa hanche, les dents découvertes par son habituel sourire carnassier.

Un flot de pensées se bousculèrent dans la tête de Malko. Comment était-elle ici ? Pourquoi Elliot Wing ne s'était-il aperçu de rien ? Où se trouvait Goukouni ? Reprenant ses esprits, le capitaine Sodira poussa une exclamation étouffée et plongea la main vers la crosse de son 45. Le Kalachnikov de la princesse toubou se releva un peu, Malko n'eut que le temps de faire un bond de côté. L'arme lâcha une courte rafale, qui frappa en plein torse l'émissaire d'Habib Kotto. Lâchant son 45, il tomba à genoux, puis sur le côté. De grosses taches sombres envahirent son treillis, à la hauteur de la poitrine et du ventre.

Malko observait la princesse toubou. Ses grosses lèvres s'étaient retroussées comme les babines d'un fauve.

Trois grands Noirs surgirent derrière elle, équipés eux aussi de Kalachnikovs. Ils entourèrent et désarmèrent Elliot Wing, tellement stupéfait qu'il ne chercha même pas à se défendre.

Son Kalachnikov braqué sur Malko, Raga avança jusqu'au blessé. De la pointe de sa botte, elle le retourna sur le dos. Du sang coulait de sa bouche, la douleur déformait ses traits, des gouttes de sueur glissaient sur ses tempes, il était visiblement en train de mourir. Tranquillement, la princesse toubou posa la pointe de sa botte sur sa gorge et appuya de toutes ses forces, lui écrasant le larynx.

Geste totalement inamical envers un mourant. D'ailleurs, le Noir eut un violent spasme, une bulle sanglante jaillit de sa bouche, il émit un gargouillis désespéré et s'immobilisa après un ultime sursaut. La princesse Raga continua à lui écraser la gorge, en tournant, comme pour détruire un animal particulièrement venimeux. Ensuite, pour faire bon poids, elle lui envoya un coup de pied en plein visage, qui lui tourna la tête de côté. Les trois Noirs riaient aux éclats et se poussaient du coude. Absolument ravis. En apparence, le pardon des offenses n'était pas inscrit dans la charte toubou... Malko découvrait un nouvel aspect de cette femme qui s'était donnée à lui d'une façon si totale, si animale. Elle lança d'une voix chantante, pleine de regret :

— Ce Sodira, j'aurais voulu qu'il mette trois jours pour mourir. Après ce qu'il m'a fait à N'Djamena. Si tu savais...

Malko préférerait ne pas savoir. Goukouni, le chauffeur, émergea à son tour de la mosquée. Elliot Wing poussa un cri en le voyant.

— Où étais-tu, toi ?

La tête basse, visiblement pas fier de lui, Goukouni ne répondit pas.

Elliot Wing se mit à écumer, crachant des injures, maintenu par deux gaillards noirs comme de l'ébène, hauts de près de deux mètres. L'Américain hurlait :

— Salauds, je vous flinguerai tous ! Bandes de macaques ! Laissez-moi ! Ordures !

La princesse Raga secoua la tête avec un sourire amusé.

— Ton ami, il n'est pas bien poli, je vais être obligée de faire un exemple... Je ne peux pas me faire insulter devant mes hommes.

Les deux Noirs avaient traîné l'Américain devant le cadavre de l'envoyé d'Habib Kotto. Elliot Wing le fixa les yeux écarquillés, vociférant :

— Vous êtes dingues, ils vont assassiner Helen !

Un camion passa sur la piste, trois cents mètres plus loin, sans les voir. Malko essayait de ne pas se laisser aller au désespoir. Raga devinant ses pensées, l'apostropha : l'attitude de Goukouni montrait qu'il n'était sûrement pas étranger à l'apparition de Raga...

— Mon cher ami, je t'avais dit que mon gri-gri me révélait tout... Tu ne m'attendais pas ici, n'est-ce pas ? Avec toutes ces belles armes. Tu t'es bien débrouillé, mais je t'avais dit que je les voulais. Qu'elles ne tomberaient pas entre les mains de Kotto... J'ai tenu ma parole. Mais toi, tu n'as pas tenu la tienne, termina-t-elle sur un ton menaçant.

Elliot Wing la fixait avec une haine incroyable.

— Partez, dit-il. J'ai besoin de ces armes. Sinon, je me vengerai...

— Personne ne se vengera, fit paisiblement la princesse, je vais vous emmener avec moi ou vous tuer.

Apparemment, elle ne savait pas que les Kalachnikovs n'étaient pas utilisables. Pourvu qu'Elliot Wing ne lui révèle pas ce détail intéressant ! Le mieux était de l'endormir. D'éviter l'irréparable. Malko essaya de la raisonner.

— Kotto a kidnappé sa femme, dit-il, il doit l'échanger contre les armes.

Raga haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'une femme ? D'abord, ils ont tous dû la violer par-devant et par-derrière ; il ne devrait pas la reprendre, mon cher ami, ce n'est pas plein de dignité. Ensuite, dans ma tribu, il trouvera toutes les femmes qu'il voudra. Nous sommes les plus belles de tout le désert. Tu ne me trouves pas belle ?...

Elliot Wing cracha une injure inintelligible.

— Où sont vos véhicules ? demanda Malko, nous n'allons pas partir à pied...

La princesse Raga éclata de rire.

— Nous allons les prendre chez Kotto. Tu vas nous mener jusqu'à eux...

— Vous êtes folle ! hurla Elliot Wing, ils vont tuer ma femme, vous avez assassiné leur ami.

— J'ai l'intention de les tuer tous, dit doucement la princesse

toubou. Malheureusement, ce vieux renard de Kotto ne sera pas là, il est trop prudent... Mais nous sommes les plus forts, grâce aux armes que vous avez gentiment apportées.

Malko secoua la tête. Il voulait épuiser tous les arguments avant de lui révéler la vérité.

— Nous sommes déjà en retard. Ils vont se méfier en ne voyant pas revenir le capitaine Sodira. Même si vous avez l'avantage en armement, vous n'aurez pas celui de la surprise. Cela va être un massacre. Helen Wing sera sûrement la première victime...

Raga haussa les épaules.

— Ce ne sera pas pire qu'à N'Djamena, sous les orgues de Staline. Nous avons l'habitude du combat. Mes hommes vont venir avec vous dans les deux Land-Rovers.

De mieux en mieux.

— Tu as les armes, dit Malko. Aide-nous à récupérer Helen Wing.

— Je me moque de cette femme ! cria Raga brusquement en colère. Sauf si je peux l'échanger contre d'autres armes, des mitrailleuses, des canons, des missiles...

Ses yeux flamboyaient, elle rêvait : c'était la déesse de la guerre et de la mort. Un pied sur le cadavre du capitaine Sodira. Les choses ne s'arrangeaient pas. Malko consulta sa Seiko avec angoisse. Les hommes d'Habib Kotto devaient commencer à s'inquiéter en ne voyant pas revenir leur émissaire.

Quelle stupidité de l'avoir exécuté. Ils ne savaient rien du plan de secours de Kotto. Il devait y en avoir un. Mais y aller comme le disait la Toubou, c'était le massacre à coup sûr pour Helen Wing... Il fallait à tout prix gagner du temps, empêcher Raga d'y aller. Il décida de lui passer un peu la main dans le dos.

— Comment es-tu arrivée ici ? demanda-t-il. J'ai regardé partout ce matin, il n'y avait personne...

La princesse toubou se rengorgea, ravie, donnant de petits coups de pied dans le cadavre du capitaine Sodira, tandis qu'Elliot Wing écumait toujours, grommelant des injures, dans les mains de ses ravisseurs.

— Mon cher ami, dit-elle, j'étais déjà ici quand tu es arrivé, je vous ai très bien entendu. Cette mosquée est très connue des trafiquants qui arrivent de Nyala après avoir passé des marchandises en fraude. Il y a une cache souterraine, où on peut dissimuler beaucoup de choses. Ou de gens. Nous sommes venus cette nuit et nous avons attendu. Ensuite, il suffisait de sortir et de prendre quelques armes.

— Mais comment as-tu eu vent de ce rendez-vous ? Rire carnassier.

— Mon gri-gri ! Il me dit tout, je t'avais prévenu. Maintenant, je vais me réunir avec mes hommes pour décider ce qu'on va te faire. Ou on te tue, ou on t'emmène avec nous.

Il y eut soudain une brève bousculade et un cri aigu du côté d'Elliot Wing. Les forces décuplées par la rage, l'Américain venait d'échapper à ceux qui le tenaient. D'un violent coup de pied dans le bas-ventre, il plia en deux le plus proche de ses adversaires et partit en courant le long de la mosquée.

Folle de rage, la princesse Raga leva son Kalachnikov et appuya sur la détente. Il y eut un claquement sec. Avec un cri de rage, la Toubou jeta le fusil d'assaut et rafla un de ceux qui se trouvaient dehors, l'arma et tira.

Même résultat.

Elliot Wing avait eu le temps de tourner le coin de la mosquée. On entendit un bruit de moteur. La princesse Raga luttait avec son Kalachnikov pour y remettre un autre chargeur.

— Inutile, dit Malko, toutes ces armes ont été sabotées.

En peu de mots, il lui expliqua l'arnaque de l'Arménien. La Toubou l'écoutait, les lèvres serrées. La Land-Rover s'était éloignée dans le désert. Malko était fou d'angoisse. Elliot Wing, même avec un M16, allait se faire massacrer par les hommes de Habib Kotto.

— Tu me mens ! explosa Raga.

Malko haussa les épaules.

— Regarde les armes toi-même, c'est facile. Tu les démontes et tu inspectes les percuteurs.

Elle rentra dans la mosquée, suivie de ses hommes. Oubliant complètement Malko. Ce dernier n'avait qu'une pensée, récupérer Elliot Wing avant qu'il ne trouve les gens de Habib Kotto. À son tour, il sauta dans sa Land-Rover. À sa grande surprise. Goukouni qu'il avait complètement oublié, s'y trouvait. Malko explosa :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je devais vous garder, dit timidement le chauffeur.

— Nous garder ?

— Patron, vous ne m'en voulez pas ?

— De quoi ?

Goukouni baissa la tête.

— Le gri-gri, c'est moi...

Malko, depuis un moment s'en doutait.

— Je croyais que tu adorais Helen Wing, pourquoi as-tu fait ça ? Tu sais qu'elle peut être tuée...

Le Tchadien ne savait plus où se mettre.

— C'est à cause de ma nouvelle femme, patron. Cela me coûte très cher. J'avais demandé une nouvelle avance à M. Wing, mais il n'a pas voulu. Mon beau-père était très en colère. Il m'a dit que si je ne lui donnais pas deux cents livres tout de suite, il ne me laissait pas épouser sa fille. Pourtant, j'avais déjà versé plus de trois cent cinquante livres, ce n'était pas bien correct. J'ai essayé d'emprunter de

l'argent dans le quartier tchadien. La princesse Raga l'a su. Elle est venue me voir et m'a donné l'argent si j'acceptais d'être son gri-gri...

— Bravo ! dit Malko. Tu es un beau salaud. Où menait le goût des petites filles...

— Patron, insista Goukouni, il faut me pardonner, sinon cela me portera malheur.

— Il fallait y penser plus tôt, dit Malko. Tu t'expliqueras avec ton patron...

Une tache ocre venait enfin d'apparaître devant lui sur la piste. Deux minutes plus tard, il identifia une Land-Rover.

En se rapprochant, il vit que c'était celle d'Elliot Wing. Le pied au plancher, il parvint à venir à sa hauteur et à lui faire signe. L'Américain stoppa en travers de la piste et descendit, l'air égaré.

— N'allez pas là-bas, dit Malko. C'est du suicide.

— Je m'en fous !

Elliot Wing était déjà remonté dans sa Land-Rover. Malko fit de même et le suivit. Vingt minutes plus tard, ils arrivaient à l'entrée de Umm Inderaba. Bien entendu, il n'y avait plus aucune trace des hommes d'Habib Kotto, des camions ou de la tente. Malko rejoignit l'Américain descendu lui aussi. Elliot Wing était bouleversé.

— Ils sont partis ! cria-t-il. Il n'y a plus personne. Cela valait peut-être mieux. Malko respira. Il avait craint qu'Elliot Wing ne trouve le cadavre de sa femme. Cela leur donnait un léger répit. Bien sûr, il y avait le capitaine Sodira et l'encombrante présence de la princesse Raga. Mais tant que le Tchadien penserait avoir une chance de récupérer les armes, il n'exécuterait pas l'otage. Seulement, Malko pourrait à la rigueur expliquer le contretemps, mais pas l'assassinat de l'émissaire. Et où trouver des armes, maintenant ? La seule solution était de récupérer les percutateurs... via Samy Aravenian.

L'Arménien avait bien joué. Normalement, Habib Kotto, fou de rage à la suite de la tromperie, aurait dû estourbir Malko et liquider l'otage. Il faisait d'une pierre trois coups. Les Soudanais étaient contents, puisque le Tchadien n'avait pas d'armes, Malko disparaissait en tant que danger potentiel et il empochait quelques centaines de milliers de dollars.

— Gagnons du temps, dit-il à Elliot Wing, rien n'est perdu. Aravenian nous croit morts et Kotto ne sait pas encore ce qui se passe. Il ne bougera pas sans avoir des nouvelles. Nous savons au moins que votre femme n'est pas loin. Retournons à la mosquée. Je veux parler à la princesse Raga. Elle aura peut-être une idée. Nous avons besoin d'alliés. Elle hait Kotto et le colonel Torit. Nous devons la mettre de notre côté.

— Elle va nous tuer, fit Elliot Wing. Mais je m'en fous.

Ils remontèrent chacun dans leur véhicule. Du coup, Malko avait

oublié de parler de la trahison du chauffeur. Au point où ils en étaient...

* *

*

La princesse Raga était invisible. D'abord, Malko pensa qu'elle était partie. Il descendit et pénétra dans la mosquée. La Toubou était là, appuyée à des caisses de munitions, en train de fumer un cigare. Ses hommes avaient disparu. Des Kalachnikovs gisaient un peu partout, démontés. La Toubou ne bougea pas quand Malko apparut.

— Tiens, dit-elle, tu es revenu... Mon cher ami, tu t'es fait voler.

— Samy Aravenian l'emportera pas au paradis, dit Malko.

Raga poussa un soupir agacé.

— Pourquoi es-tu allé le trouver ? Il travaille la main dans la main avec le colonel Torit.

— C'était le seul qui pouvait rapidement me procurer des armes, objecta Malko. Il paraît qu'il en a récupérées, dans le sud.

— C'est vrai, reconnu la Toubou. Mais il les vend à des contrebandiers ou à des chasseurs d'ivoire. Pas à des politiques. Les Soudanais ne veulent pas. Les Érythréens voulaient lui en acheter, il a toujours refusé.

Elliot Wing apparut à son tour, regarda les Kalachnikovs épars d'un air hagard. Il n'y avait pas de quoi pavoiser. La CIA avait perdu un million deux cent mille dollars, ils n'avaient pas d'armes et Habib Kotto risquait d'exécuter son otage.

Le seul à se réjouir devait être le colonel Torit. Plus Malko y pensait, plus il voyait dans ce coup tordu la main du patron des Services soudanais. L'Arménien n'avait pas monté tout seul le piège des percuteurs. De plus, il avait fallu se procurer les mille deux cents Kalachnikovs...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda soudain Elliot Wing à Malko.

Il y avait une agressivité certaine dans sa voix... Malko essaya de ne pas céder à la panique.

L'Américain était au bord de l'explosion. Prêt à n'importe quoi pour récupérer sa femme. Malko eut soudain une idée.

— Je voudrais discuter avec notre amie, dit-il.

Pourquoi ne rentrez-vous pas avec Goukouni à Khartoum ? Je vous rejoindrai dans la journée. Ne vous montrez pas, n'allez pas à l'ambassade, ni chez vous jusqu'à ce soir. Le seul atout qui nous reste c'est de laisser croire que nous sommes morts. Y a-t-il un endroit où vous puissiez vous cacher pour quelques heures ?

— Dans la maison de l'ambassadeur. Il est absent. C'est à côté de chez moi. Et Helen ?

— Je ne l'ai pas oubliée, dit Malko. C'est pour ça que je veux rester ici.

Elliot Wing eut un haussement d'épaules fataliste.

— OK. Je vous attends en fin de journée chez l'ambassadeur. Dans la Quinzième rue de New Extension. Vous verrez le drapeau. À côté de l'ambassade du Koweït. La nouvelle.

Il sortit de la mosquée, faisant comme si la princesse Raga n'existait pas. Malko suivit l'Américain jusqu'à la Land-Rover. Le cadavre du capitaine Sodira était déjà couvert de mouches et commençait à gonfler au soleil, exhalant une odeur douceâtre et écœurante. Malko fit face à l'Américain.

— Elliot, je ne vous laisse pas tomber. Mais, seuls, nous ne pouvons rien. Je vais essayer de retourner la princesse. En la motivant. Habib Kotto va chercher à savoir ce qui se passe. Il faut être prêts à réagir. Au pire, nous adopterons la solution de l'attaque frontale. Mais il y a de gros risques. Surtout maintenant. Ils ont perdu le capitaine Sodira et doivent être fous furieux.

— Il nous reste vingt-quatre heures avant l'expiration de l'ultimatum, remarqua Américain.

Il monta dans sa Land-Rover, suivi de Goukouni, plus penaud que jamais. Malko attendit qu'elle se soit éloignée pour rentrer dans la mosquée. La princesse Raga n'avait pas bougé, comme indifférente à tout. Il s'assit à côté d'elle :

— Raga, dit-il, j'ai un compte à régler avec Samy Aravenian. Je dois surtout récupérer la femme d'Elliot Wing. Tu as besoin d'armes. Allions-nous.

Elle leva un regard torve vers lui.

— Tu n'as pas d'armes et tu n'as plus d'argent non plus.

— Je vais donner le choix à Aravenian. Les percuteurs ou sa vie. Il les trouvera. Sinon, je le tue.

— Tu devrais le tuer tout de suite. Il peut t'échapper, autrement. Même si je voulais t'aider, je ne pourrais pas.

— Tu peux. Il faut trouver où Habib Kotto cache Helen Wing. La reprendre de force. À ce prix, tu auras les armes. Tu as des informateurs chez les Tchadiens, tu peux y arriver.

Une vague lueur d'intérêt éclaira les yeux de la Toubou.

— C'est très difficile. Maintenant, ils sont sur leurs gardes.

— Essayons quand même.

Il commençait à faire une chaleur étouffante dans la vieille mosquée. Raga s'étira comme un fauve qui se réveille, une lueur nouvelle dans ses yeux en amande.

— Avant tout, dit-elle, il faut remettre les armes dans les caisses, les descendre dans la cache, dans le souterrain. Que personne ne les vole. Je laisserai quelques hommes.

— Où sont-ils ?

Elle sourit.

— Tout autour, mais tu ne les vois pas.

— Alors, peux-tu m'aider pour Aravenian ?

— Tu acceptes de faire ce que je te dirai ?

— Oui.

— Alors, je suis avec toi. Parce que tu es revenu. Tu n'y étais pas obligé. C'est que tu n'as pas peur de moi. Je sais comment effrayer Aravenian. Toi, avec ta sensiblerie de Blanc, tu n'y arriveras pas. Nous allons attendre la nuit pour aller le surprendre.

— Où ?

— Je connais sa maison. Elle est protégée, mais je sais comment entrer.

Malko essuya la sueur qui lui coulait sur le visage. C'était vraiment la dernière chance... Si à l'aube suivante, il ne pouvait pas remettre les armes à Habib Kotto, le Tchadien exécuterait l'otage.

Raga le précéda dehors. Elle donna un léger coup de sifflet et plusieurs de ses hommes apparurent, comme surgissant du néant. Ils se confondaient avec le désert. Raga les harangua rapidement et ils se précipitèrent à l'intérieur de la mosquée.

Calmement, elle s'attarda quelques instants auprès du cadavre du capitaine Sodira. Les mouches lui faisaient une mantille noire. La princesse toubou esquissa un sourire plein de cruauté.

— J'aime toujours regarder le cadavre de mes ennemis. Surtout celui-là. J'aurais aimé lui arracher les yeux avant de le tuer.

Ce fut toute l'oraison funèbre de l'émissaire d'Habib Kotto.

Le soleil montait vers le zénith et la chaleur devenait inhumaine. Raga s'approcha de la Land-Rover.

— Nous allons nous arrêter chez des amis, dit-elle dans les souks d'Omdourman. Attendre le soir. Ensuite...

Malko pria de toutes ses forces pour que Samy Aravenian se trouve toujours à Khartoum.

CHAPITRE XVIII

La villa de Samy Aravenian dominait de sa masse toute la rue, presque aussi imposante que l'ambassade d'Arabie Saoudite toute proche. Toute en briques rouges, avec des terrasses, des rajoutis, des avancées qui la transformaient en monstre architectural. L'Arménien en avait ajouté un petit morceau pour la naissance de chacun de ses enfants. On aurait dit un jeu de construction géant assemblé par un débile profond. Un haut mur de plus de trois mètres l'entourait, hérissé d'un manteau de tessons de bouteilles, dont les arêtes se découpaient sous le clair de lune. La princesse Raga colla sa bouche à l'oreille de Malko.

— Suis-moi, tu vas voir.

Ils s'approchèrent de la grille massive. À l'intérieur, le jardin était violemment illuminé par des projecteurs dissimulés dans la végétation. La Toubou secoua un peu la grille, ce qui la fit grincer. Aussitôt, des aboiements furieux éclatèrent. Malko aperçut deux chiens-loups se ruant à travers la pelouse. Raga et lui se fondirent dans l'obscurité de la rue déserte. De nuit, New Extension ressemblait à une ville morte. La villa occupait le coin de la rue et d'une allée perpendiculaire. Raga se glissa jusqu'au coin de celle-ci et se retourna vers Malko.

— Là-bas, il y a l'entrée du garage. Elle est gardée par un homme armé. Je vais m'occuper de lui. Si cela réussit, il va ouvrir la porte pour m'emmener là où il couche. C'est une petite pièce à gauche du garage. Pendant ce temps, toi tu t'introduiras à l'intérieur. À droite, tu verras une porte qui donne sur un couloir menant à la cuisine. Tu la prends et tu m'attends dans la cuisine. Il n'y aura personne.

— Mais il va refermer la porte du garage derrière lui, objecta Malko.

— Non. C'est un déclenchement électrique. Il faudra que tu passes avant qu'elle redescende.

— Et si tu n'arrives pas à le convaincre ?

— Je le tue.

Sous sa taube mauve, elle portait un long poignard accroché à sa ceinture. Tournant le coin, elle disparut aux yeux de Malko.

* *

*

Weddeye, le gardien de Samy Aravenian, se raidit en voyant une silhouette venir vers lui. Certes, les agressions étaient très rares à Khartoum, mais il savait que son patron n'avait pas que des amis.

Seulement, on lui avait donné un G3 tout neuf et il gagnait cent vingt livres par mois, au lieu de trente, salaire habituel. Cela valait bien quelques risques. Dès que le soleil se levait, il allait se coucher.

La silhouette se rapprocha. Une grande Noire aux cheveux tressés, drapée dans une taube de couleur sombre.

« Une pute », se dit Weddeye.

Tous les soirs, elles arpentaient Middle Avenue, entre la Onzième et la Quinzième rue. Avant, il y avait des Érythréennes superbes, mais elles avaient toutes disparu, laissant la place aux Dankas du sud.

La fille entra dans la zone de lumière et Weddeye eut un choc. Elle était splendide, avec un visage de statue, et, contrairement aux filles du sud, d'habitude plates comme des limandes, une poitrine imposante qui déformait le tissu léger de la taube d'une façon provocante. Elle s'arrêta en face de lui avec un sourire ambigu.

— *Salam alyakoum*.

— *Alaykoum salam*, répondit poliment le Tchadien, en reposant son G3.

L'arabe de la fille était hésitant, c'était une fille de Juba. Elle s'appuya au mur, à côté de lui, proche à le toucher. Ses seins pointaient comme des obus et Weddeye sentit son ventre s'embraser. Il n'avait pas vu une fille aussi belle depuis longtemps. D'une voix douce, elle demanda :

— Tu ne sais pas où je pourrais coucher ?

La question ne le surprit pas. Ces filles-là n'avaient pas de domicile, elles erraient, entre la gare routière et New Extension, à la recherche d'un Blanc qui les nourrisse, les loge et leur donne un peu d'argent.

La bouche sèche, Weddeye avança une main et caressa les seins à travers le tissu. Il eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Elle ne se formalisa pas de cette privauté, mais répéta sa question, avec une intonation plus insistante.

— Tu n'as pas une chambre ? Je suis fatiguée.

Le Tchadien soupira intérieurement. L'idée de sauter cette superbe pute après son tour de garde lui mettait le sang à la tête. Mais, si son patron les surprenait, il se retrouverait chômeur. Évidemment, Aravenian ne venait jamais dans sa chambre...

— Ça va, dit-il, mais il faudra que tu partes demain.

— Si tu veux, fit-elle d'un ton résigné.

Il fouilla dans sa poche et en sortit le déclencheur de la porte, qu'il braqua sur le garage.

— Regarde, dit-il fièrement, j'ai un gri-gri très puissant.

Elle poussa un petit cri d'admiration tandis que la porte commençait à coulisser lentement vers le haut. Weddeye prit son G3 de la main droite et la princesse Raga de la gauche.

— Viens.

Courbés en deux, sans attendre que la porte soit complètement ouverte, ils disparurent dans le garage.

* *
*

Malko guettait au coin du mur. Dès qu'il vit les silhouettes entrer dans le garage, il courut silencieusement jusqu'à la porte. Elle achevait à peine de se relever totalement. Il aperçut une Mercedes 450, une bête qui devait coûter une fortune avec 300 % de taxes, et une Range-Rover. La porte indiquée par Raga était bien là. Il pesa sur la poignée. Elle était ouverte. Il se glissa dans le couloir sombre et referma, le cœur battant. Il était dans la place. Extirpant de sous sa chemise son pistolet extra-plat, il continua son chemin à tâtons, l'arme au poing. Un silence absolu régnait dans la maison. Il buta sur des marches, en grimpa vingt et une, parvint à une nouvelle porte et ouvrit. C'était la cuisine, vaguement éclairée par la lune. Seul, le ronronnement d'un gros réfrigérateur troublait le silence. Il attendit Raga.

* *
*

Weddeye inspecta sa « conquête » des pieds à la tête. Il se la serait bien payée tout de suite. De nouveau, il lui caressa les seins, puis les hanches. Mais c'était trop imprudent...

— Repose-toi, dit-il.

Il ressortit, retraversa le garage dont la porte s'était automatiquement refermée, la rouvrit et reprit sa garde, l'âme en paix, mais le cerveau encombré de visions voluptueuses.

* *
*

La princesse Raga se glissa silencieusement à travers le garage. Weddeye lui avait expliqué qu'il ne viendrait pas avant l'aube. Ils étaient tranquilles. La porte de la cuisine grinça à peine. Elle devina la silhouette de Malko, dans un coin sombre, et dit à voix basse :

— C'est moi.

— Comment connais-tu si bien cette maison ? demanda Malko.

— Tous les domestiques d'Aravenian sont tchadiens... Ils parlent. Suis-moi.

Elle ouvrit la porte donnant sur un grand hall. Au moment où ils s'apprêtaient à le traverser, un vacarme effroyable les cloua sur place, le cœur dans la gorge. Il fallut plusieurs secondes à Malko pour réaliser qu'il s'agissait du groupe électrogène ! Prenant le relais de

l'électricité défaillante. Ils s'engagèrent dans un escalier monumental desservant une galerie dominant le hall, en parcoururent les trois quarts, arrivant enfin à une porte sous laquelle filtrait un rai de lumière. Raga colla sa bouche à l'oreille de Malko, précaution totalement inutile étant donné le grondement du groupe électrogène.

— C'est la chambre d'Aravenian.

Malko tourna doucement la poignée et poussa. Le ronflement du groupe couvrit le léger grincement. Il vit des boiseries, des tapis à profusion, deux lampes avec des abat-jour bleus et un immense lit avec une tête de lit rose. Une grande glace en forme de cœur était collée au plafond, au-dessus du lit. Un coffre, plutôt une chambre-forte, occupait tout un panneau. D'abord, Malko crut qu'il y avait une énorme araignée sur les draps. Puis l'insecte géant se révéla être Samy Aravenian, bras et jambes en croix, nu comme un ver, en train de savourer la fellation d'une créature noire, respectueusement agenouillée entre ses jambes. Une femelle qui devait peser dans les cent kilos. L'Arménien soufflait comme un bœuf, les yeux au plafond. Ignorant totalement l'intrusion de ses visiteurs inattendus. La princesse Raga eut un sourire venimeux. À leur gauche, il y avait une vitrine avec plusieurs sulfures gros comme des balles de tennis. La Toubou en prit un et, de toutes ses forces, le projeta sur la glace du plafond. La boule de verre la frappa en son milieu. Elle se brisa dans un fracas épouvantable qui précéda d'une seconde un concert de hurlements.

Les morceaux, se détachant du plafond, venaient d'arroser Samy Aravenian et sa compagne. Celle-ci se redressa d'un coup, avec un cri rauque, abandonnant son sacerdoce. Avec horreur, Malko vit qu'un énorme éclat triangulaire s'était planté dans sa nuque, profondément, transperçant le bulbe rachidien. Elle retomba sur le côté, foudroyée, le triangle de glace se couvrant rapidement de son sang.

L'Arménien se redressa sur son séant, avec un cri épouvantable, regardant stupidement le jet rouge qui jaillissait à l'horizontale de la saignée de son coude gauche, tranché comme au rasoir, à chaque pulsion de son artère. D'autres éclats plus petits l'avaient coupé à la tête et à la poitrine, le transformant en statue sanglante. Quelques secondes plus tard, le lit n'était plus qu'une mare de sang. Alors, seulement il aperçut Malko et la princesse Raga. Jamais Malko n'avait vu une telle expression de terreur. Les traits de l'Arménien s'affaissèrent, ses yeux semblèrent doubler de volume. Maladroitement, essayant de comprimer de la main droite le geyser de sang giclant de son bras, il rampa hors du lit, se jeta à leurs pieds, à genoux, le visage ensanglanté, qui dégoulinait à travers sa moustache, le long de son menton. Les plis de son ventre couvrant son sexe.

— *Please, don't kill me*(35) !

Raga prit son élan et la pointe de sa botte trouva le sexe sous les replis du ventre. L'Arménien chut sur le côté avec un couinement aigu, lâchant son bras. Le jet sanglant inonda le tapis bleu.

— Attention, dit Malko, il est en train de se vider comme un poulet.

L'Arménien était livide. L'artère humérale, grosse comme un doigt débitait près d'un demi-litre à la minute. Malko prit un coin du drap, le noua autour du bras en un garrot improvisé. Puis il redressa l'Arménien, lui appuyant le dos au lit.

Samy Aravenian souleva ses paupières ensanglantées. Son regard était déjà vitreux. Son menton pendait, ses narines étaient pincées. Malko réalisa qu'il était presque agonisant. Le choc de l'hémorragie avait été trop fort.

— Les percuteurs, dit-il. Il me faut les percuteurs des Kalachnikovs. Où sont-ils ?

Le sang continuait à s'écouler à un rythme effrayant. C'était un carnage.

— Torit, dit d'une voix faible l'Arménien. C'est lui qui les a. Il m'a forcé. Ne me laissez pas mourir, je vous en prie. Je vais vous rendre l'argent. Il est dans le coffre. Tenez, la clé, prenez-la. La combinaison, c'est 239.

Il montra à son cou une chaîne or et diamants d'où pendait une clef plate.

Son bras retomba. Malko réalisa que la puissance du Jet avait diminué. Il refit son garrot, Samy Aravenian ferma les yeux avec un petit gémissement. Malko se pencha sur l'Arménien.

— Ce n'est pas l'argent que je veux, ce sont les percuteurs. Où sont-ils ?

Cette fois, Aravenian ne répondit qu'un vague bredouillis. Sa tête tomba sur sa poitrine et Malko sentit son énorme corps devenir tout mou. Il avait perdu connaissance. Si on ne lui faisait pas immédiatement une transfusion, il allait mourir. La princesse Raga, assise sur le lit, observait le marchand d'armes avec un dégoût non dissimulé.

— Il met du sang partout, ce cochon, fit-elle.

— Il faut le transporter à l'hôpital, dit Malko. La Toubou haussa les épaules.

— Pour qu'il nous accuse de meurtre ? Laisse-le crever. D'ailleurs, c'est trop tard. Je m'y connais en mourants. Regarde !

Elle se pencha et lui souleva une paupière. Aucun réflexe. Les pulsions de l'artère étaient extrêmement faibles maintenant. Malko posa la main sur la poitrine velue de l'Arménien. Le cœur battait faiblement et irrégulièrement. Il s'emballa sous ses doigts, s'arrêta, repartit, cogna trois ou quatre fois et s'arrêta, reprit, presque

imperceptible.

C'était une sensation horrible de sentir ainsi la vie disparaître. Malko se redressa, bouleversé.

— Il est en train de mourir.

Lui qui abhorrait la violence se trouvait toujours confronté à des situations épouvantables. Samy Aravenian méritait dix fois la mort, mais Malko n'avait décidément pas une âme de tueur. La princesse Raga fit, dans son dos :

— Mon cher ami, ne regrette rien. De toute façon, il ne t'aurait jamais donné les percuteurs. Il aurait encore menti. Quand le colonel Torit ne veut pas quelque chose, Samy Aravenian ne le fait pas. Prends l'argent qui t'appartient et partons.

Il resserra le garrot, tentant de donner une chance à l'Arménien, et surmontant son dégoût, contourna le lit et enfonça la clef dans la porte de la chambre forte. Puis, il tourna les trois mollettes. Pour une fois. Samy Aravenian n'avait pas menti.

L'intérieur de la chambre-forte était gigantesque. Seul, l'étage supérieur, à la hauteur d'un homme, disparaissait sous les liasses de billets verts. Les dollars de Malko. La princesse Raga le rejoignit et, prenant les liasses, les jeta à terre, jusqu'à ce que le coffre soit vide. Malko regarda la pièce. On aurait dit le décor d'un film d'horreur. Tranquillement Raga prit une valise dans un placard et commença à y entasser les billets.

Malko était effondré. Sans les percuteurs des Kalachnikovs, il ne sauverait pas la femme d'Elliot Wing. Raga s'approcha de lui.

— Maintenant, il faut partir.

— Par où ?

— Comme nous sommes entrés, par le garage. La porte s'ouvre de l'intérieur. Nous prenons la Mercedes, le gardien ne regardera même pas.

Elle prit quelques billets restés à terre, alla jusqu'à l'Arménien, lui ouvrit la bouche de force et y enfourna les billets. Samy Aravenian n'eut aucun réflexe de défense. La Toubou posa la main sur sa poitrine et annonça :

— Le cochon est mort. Viens.

— Attends, dit Malko, quand on va le découvrir, cela risque de provoquer des remous. Le colonel Torit saura, lui.

— On ne peut pas l'emmener...

— Non, dit Malko, mais le mettre dans son coffre. Il doit y tenir. Sans la clef, il ne doit pas être facile à ouvrir. Quand on y parviendra, nous serons loin de Khartoum. Ainsi, on trouvera seulement le corps de cette malheureuse. On croira peut-être qu'Aravenian s'est enfui.

— Mon cher ami, tu es formidable ! s'exclama la princesse, avec son emphase habituelle.

À eux deux, ils eurent toutes les peines du monde à tirer le cadavre de Samy Aravenian jusqu'à la chambre forte. Il fallut un autre quart d'heure d'efforts pour l'y faire entrer, les billets toujours dans la bouche. Ils étaient tous les deux en sueur. Enfin, Malko repoussa l'énorme porte qui claqua avec un bruit sinistre. Samy Aravenian avait une sépulture digne de lui. Malko consulta sa Seiko. Une heure trente-cinq. Elliot Wing devait s'être endormi. Il restait moins de six heures pour sauver Helen Wing.

La maison de l'Arménien était toujours aussi silencieuse, sauf le groupe électrogène. Il prit la valise aux dollars et suivit Raga. Les portières de la Mercedes étaient ouvertes et la clef de contact en place. Raga prit place à côté de Malko qui tourna la clef. Le moteur ronronna aussitôt. Il posa le pistolet entre eux, une balle dans le canon et alluma ses phares.

La porte commença à se relever. Dès qu'il put passer, il démarra, tournant tout de suite à droite. Du coin de l'œil, il aperçut le garde assis contre le mur, le fusil entre ses genoux, profondément endormi. Les limiers de la police soudanaise allaient pouvoir se casser la tête sur la disparition de l'Arménien. Ils roulèrent deux blocs jusqu'à la Land-Rover et stoppèrent dans l'obscurité.

— Je vais garder la Mercedes, proposa Raga, et la mettre dans un endroit où personne ne la trouvera. Ce n'était pas ce qui tracassait Malko.

— Ces armes qui sont dans le sud, demanda-t-il, il n'y a aucun moyen de les récupérer ?

— Si, dit Raga, à condition d'avoir un avion, de l'essence et la permission du colonel Torit...

On en revenait toujours au colonel soudanais. C'est lui qui n'avait pu retrouver les assassins de Ted Brady. Qui avait laissé enlever Helen Wing. Qui avait tenté de faire tuer Malko, organisé le guet-apens où étaient morts les amis de Samantha Adler.

Il était tout-puissant à Khartoum. Malko se tourna vers Raga.

— Maintenant que nous avons des dollars, tu ne connais pas d'autres gens qui pourraient nous vendre des armes ?

— Si, bien sûr, dit la Toubou. À Nyala. Mais c'est à plusieurs jours de piste. Ce sera de petites quantités, il faudra passer des semaines avant d'en réunir beaucoup. La Sécurité nous repérera et nous prendra. Ici, c'est le bout du monde. Les gens disent qu'ils vont nous aider, mais ils ne font rien. Même les Saoudiens qui ont tellement d'argent. Ils nous considèrent comme des sauvages, des esclaves et ne nous donnent que des mosquées ! Les Soudanais sont si pauvres qu'ils ne peuvent déplaire à personne.

Si Washington n'intervenait pas, Helen Wing était perdue.

— Je t'appellerai au Hilton tout à l'heure, dit la Toubou.

Malko lui laissa le volant et regagna la Land-Rover. Quelques minutes plus tard, il stoppait devant la maison d'Elliot Wing. Il y avait de la lumière. Malko, en traversant le jardin, buta sur quelque chose de mou.

Le chien de l'Américain. Égorgé. Baignant dans une mare de sang. Le cœur dans la gorge, Malko se précipita dans la maison. Tout était ouvert. Le living-room était dans un désordre incroyable, comme si un typhon l'avait traversé, il trouva Elliot Wing dans la salle à manger, couché sur le dos, le visage en sang, la chemise déchirée, bleu de coups. D'abord, Malko crut qu'il était mort mais il respirait encore. Il récupéra dans le bar une bouteille de cognac, le redressa et lui en fit boire de force.

L'Américain toussa, cracha, ouvrit l'œil gauche, le droit étant totalement boursoufflé, et gémit. Puis il essaya de se lever. Malko le traîna jusqu'à un fauteuil, le fit boire, encore, lui essuya le visage. Elliot Wing reprenait peu à peu connaissance.

— Ils sont venus, murmura-t-il. Les hommes de Kotto. Je leur ai dit toute la vérité. Ils étaient fous furieux.

— Et Helen ?

— Ils nous accordent un délai supplémentaire. Quarante-huit heures. Après, ils l'exécuteront. Maintenant, ils exigent en plus des Kalachnikovs 50 RPG7, et 20 mitrailleuses de 50 avec dix mille coups chacune et douze mortiers de 60. Vous avez vu Aravenian ?

Malko n'eut pas le courage de répondre immédiatement. L'œil unique d'Elliot Wing le fixait comme un cyclope accusateur. Il sentit sa gorge se serrer. Il avait vraiment tout tenté et tout avait échoué. Il ne restait plus que le baroud d'honneur.

Un silence lourd régnait dans le petit living-room mal meublé, écrasé de chaleur. Le soleil était au zénith. Effondré dans un fauteuil de rotin, le visage enflé, un œil fermé, Elliot Wing avait encore piteuse allure. Malko venait d'arriver, en compagnie de Raga, venue le prendre au Hilton.

Apparemment, la disparition de Samy Aravenian ne remuait pas les foules... Malko, avant de rentrer, avait fait un détour par le pont sur le Nil pour y jeter la clef du coffre de l'Arménien. Il avait peu et mal dormi. Remuant des pensées pas roses. Cette réunion était celle de la dernière chance. Maintenant, il en était sûr. Il n'aurait pas les armes pour traiter avec Habib Kotto.

C'est encore la princesse Raga qui semblait la plus fraîche.

— Les gens de Kotto sont venus ici ? demanda-t-elle.

— Oui, dit l'Américain. Ils étaient une demi-douzaine. Ils ont tué le chien, ils m'ont frappé, menacé, m'accusant d'avoir tendu un guet-apens à leur ami avec votre complicité.

— Ils n'ont pas trouvé les armes à la mosquée ?

— Non. Si dans deux jours, ils n'ont pas les armes, c'est-à-dire, samedi à l'aube au même endroit, c'est fini. Il n'y aura plus de rendez-vous intermédiaire.

— Habib Kotto est très en colère, confirma la princesse. Hier soir quand je suis revenue à Ouchach, j'ai failli tomber dans un piège. Les gens de Kotto ont pourchassé certains de mes partisans toute la nuit. Il a annoncé partout qu'il allait me retrouver, m'écorcher vive et se faire un sac avec la peau de mes seins.

Les traits de la Toubou s'étaient durcis. Ses muscles aussi. Elle ressemblait à un félin aplati au sol, prêt à s'élancer.

Malko but une gorgée de son karkadeh. La tête en feu. Une intervention diplomatique au niveau soudanais ne donnerait rien. C'était Ponce Pilate and Co. Il ne fallait pas non plus compter sur un bluff d'Habib Kotto. Il voulait établir sa « crédibilité ». Donc, il ne céderait pas. Il allait assassiner Helen Wing comme il avait tué Ted Brady. Il croisa le regard de l'Américain et comprit que ce dernier était arrivé à la même conclusion. En voulant sauver sa femme, il s'était mis dans une situation inextricable.

— Il n'y a plus qu'une chose à tenter, décida Malko. Attaquer le QG d'Habib Kotto, en espérant que votre femme s'y trouve. C'est extrêmement risqué, mais il n'y a pas d'autre solution. Cependant, Elliot, c'est à vous de prendre la décision. Il s'agit de la vie de votre femme.

L'Américain demeura silencieux. On n'entendait plus que le bruit asthmatique du climatiseur. Un avion décolla. Quand son grondement se fut atténué, Elliot Wing dit d'une voix qui tremblait légèrement :

— Je crois qu'il faut y aller.

Il se souvenait du cadavre de Ted Brady. De l'énorme ver qui sortait de sa bouche. Tout valait mieux que cette horreur. Si Helen était tuée pendant l'assaut, ce serait brutalement : elle n'aurait pas le temps de souffrir. Au moins, ils auraient eu l'impression de tout tenter...

Malko chercha le regard de la princesse toubou. Celle-ci lui adressa un sourire radieux.

— Mon cher ami, je crois que je vais aller aussi avec vous ! J'ai très envie de couper personnellement la tête de ce Kotto-là. Puisqu'il veut me couper les seins. À mon avis, il faut attaquer vers cinq heures demain matin. Une heure avant l'aube. Quand toutes ces personnes-là sont en train de dormir. Je vais réunir mes hommes. Nous nous retrouverons à côté du cimetière, juste avant le pont des Italiens, au rond-point. La caserne soudanaise est à côté, il faudra agir très vite...

Elle se leva et sortit sans autre commentaire.

— Je suis content qu'elle vienne avec nous, remarqua Malko. Elle est féroce et elle sait se battre.

— Si je trouve Habib Kotto, dit sombrement Elliot Wing, je lui vide un chargeur de M16 dans le ventre. Et merde pour Langley ! Mon Dieu, pourvu que je sauve Helen !

Malko le regarda avec sympathie.

— Nous prions tous pour ça.

* *

*

Un camion chargé de Noirs, debout, serrés comme des sardines s'engagea sur le pont des Italiens, allant vers Khartoum Nord. Le seul véhicule depuis vingt minutes. Malko et Elliot Wing attendaient dans la Land-Rover, à côté d'une Mercedes abandonnée en plein carrefour avec une roue en moins.

— On va y aller seuls ! suggéra l'Américain. Dans une demi-heure, il va faire jour...

— Attendez, dit Malko, je crois que les voilà.

Il venait d'apercevoir plusieurs silhouettes arrivant le long de la voie du chemin de fer longeant Buri Road. Quelques minutes plus tard, la princesse Raga était là. Accompagnée de trois Noirs. Tous portaient la même tenue. Survêtement sombre, baskets. Aux bosses sous le tissu, Malko repéra leurs armes. Une odeur d'huile rance émanait du quatuor. Ils grimpèrent dans la Land-Rover.

— Excusez-nous, dit la Toubou, les hommes de Kotto ont encore

traqué les nôtres dans Ouchach toute la nuit. Il y a eu plusieurs morts. Ils voulaient venger ce cochon de Sodira. Ils ne le ressusciteront pas, heureusement.

Elle souleva son survêtement et Malko aperçut un pistolet et un poignard accrochés à sa ceinture.

Il avait pris son pistolet extra-plat et Elliot Wing un M16 avec cinq chargeurs. La Land-Rover s'engagea sur le pont des Italiens.

— Il y a peut-être des guetteurs, expliqua Raga. Continuez jusqu'au rond-point, puis tournez à gauche comme pour aller à la prison. S'ils nous attendent, c'est du côté du pont. Nous allons arriver par le chemin qui se trouve entre la prison et le camp militaire. Nous laisserons la voiture là et on continuera à pied. Laissez-nous passer les premiers, vous viendrez après... Vous n'êtes pas assez silencieux.

La grande avenue filant vers l'ouest, bordée de terrains militaires, était absolument déserte. Trois cents mètres plus loin, Raga désigna à Malko un chemin s'enfonçant vers le Nil, bordant un quadrilatère ceint de hauts murs et de miradors éclairés.

— Voilà la prison. Tournez là.

Il obéit et s'engagea dans le chemin de terre. Il se terminait cinq cents mètres plus loin en cul-de-sac, mais une allée s'y jetait à gauche.

— Stop, dit Raga.

La Land-Rover s'immobilisa dans l'ombre d'un banian.

Aussitôt, la Toubou et ses trois compagnons sautèrent à terre. En un clin d'œil, ils se débarrassèrent de leur survêtements, ne gardant qu'un cache-sexe noir et les baskets. Leurs corps luisaient, enduits d'huile, y compris la magnifique poitrine de Raga. Celle-ci eut un rire silencieux.

— Les voleurs font la même chose. Comme ça, ils sont difficiles à attraper.

À part quelques cris d'oiseaux de nuit et un camion dans le lointain, c'était le silence absolu.

— Venez dans trois minutes, dit Raga. Surtout, ne tirez pas. Nous aurions les soldats sur le dos tout de suite. Si nous sommes cernés, foncez vers le Nil et traversez-le à la nage.

Ils s'éloignèrent dans l'obscurité, totalement invisibles et silencieux. Elliot Wing essuya la sueur qui lui coulait sur le visage. Son estomac était noué, et il avait du mal à empêcher ses mains de trembler. Sa pomme d'Adam montait et descendait nerveusement.

— J'espère que nous n'aurons pas à fuir par le Nil, remarqua Malko. Avec la bilharziose.

— Il n'y en a pas dans celui-ci, corrigea l'Américain. Seulement dans le Nil Blanc...

Encore une chance. Malko regardait les aiguilles filer à toute vitesse sur le cadran de sa Seiko-quartz.

— C'est à nous, annonça-t-il.

Ils s'élancèrent dans l'allée, le cœur battant. La villa occupée par Habib Kotto était la troisième sur la gauche. La grille était ouverte, découvrant une pelouse et la villa, au fond. Tout semblait dormir. Impossible de croire qu'elle venait d'être envahie par un commando. Malko s'avança sur la pelouse, son pistolet au poing, Elliot Wing si près de lui qu'il entendait sa respiration. Il lui semblait même percevoir les battements de son cœur... La villa avait un seul étage et une véranda courait tout le long de la façade.

* *

*

Le soldat soudanais enroulé dans une couverture à côté de ses trois camarades dans le poste de garde improvisé, au rez-de-chaussée, rêva qu'une araignée le piquait. Il ouvrit les yeux en sursaut pour se trouver en face de Raga. Celle-ci appuyait la pointe d'un poignard sur sa carotide gauche. Elle lui intima en arabe :

— Tu te tais. Si tu bouges, si tu cries, je te tue...

Le Soudanais se réveilla instantanément. Il battit des paupières pour montrer qu'il était d'accord ; n'ayant pas la moindre envie de se faire tuer pour rien. Ses trois camarades éveillés de façon identique, eurent exactement la même réaction. À voix basse, Raga leur ordonna de s'allonger par terre, à plat-ventre, les mains sur la tête. Quatre G3 traînaient dans un coin. La princesse toubou les rassembla et les porta sur la pelouse, laissant la garde des soldats à un de ses hommes, tandis que les deux autres portaient explorer le rez-de-chaussée.

Elle alla ensuite au-devant de Malko et d'Elliot Wing. Un de ses hommes surgit de l'obscurité et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Il a visité tout le rez-de-chaussée, répéta la princesse. Il n'y a que quatre hommes qui dorment dans une pièce. Pas de femme. Allons en haut.

— Et ceux qui dorment ?

— Il va s'en occuper.

Bref conciliabule. Le Noir prit un des G3 et disparut, silencieux comme un fantôme.

Malko, Elliot Wing et Raga suivis d'un Noir, se retrouvèrent au pied de l'escalier. Leurs yeux commençaient à s'habituer à la pénombre. La Toubou se lança la première sur les marches. Malko essaya de ne pas les faire grincer, sans y parvenir. Il s'immobilisa le cœur battant : un ronflement sonore venait du haut de l'escalier. Il monta encore un peu. Raga, devant lui, s'était arrêtée. Collés l'un à l'autre, ils aperçurent, en travers du palier, barrant les marches, une sentinelle endormie sur un lit de camp. Pour parvenir au premier, il fallait l'enjamber !

Difficile à faire sans l'éveiller. Raga se retourna vers Malko, un doigt sur les lèvres. Elle se glissa jusqu'en haut. Malko vit son bras se lever et retomber. Un bruit mou suivi d'un gargouillis atroce. Le poignard dans la gorge, le veilleur se redressa brusquement avant de mourir, bien que maintenu par Raga. Son arme tomba à terre dans un grand bruit de ferraille !

La Toubou poussa un cri de rage. Trois secondes plus tard, une lumière s'alluma et Malko entendit l'appel angoissé d'une voix d'homme. Lui et Wing se ruèrent en avant, enjambant le mourant. Plusieurs Noirs surgirent, aux trois quarts nus. Raga poussa un terrifiant cri de guerre, brandissant son poignard. Ils firent demi-tour précipitamment. Elle les suivit et Malko les vit se jeter par la fenêtre sur la pelouse. La princesse toubou semblait inspirer une crainte salutaire à ses adversaires. Deux coups de feu claquèrent, venant de l'autre bout du palier et ils s'aplatirent tous. Quelqu'un tirait sur eux, à partir de la galerie qui faisait le tour du premier étage.

Elliot Wing appuya sur la détente du M16. Le staccato aigu du fusil d'assaut couvrit tous les autres bruits, les glaces qui tombaient, les cris, les éclats de bois. Puis, le silence retomba.

Malko, pistolet au poing, parcourait les pièces du premier. Toutes vides, sauf une, où deux Tchadiens, terrorisés, levaient les mains, roulant des yeux blancs.

— Il est là-bas ! hurla Raga.

Un coup de feu claqua. Du bois jaillit près de la tête de Malko. Il se baissa et riposta. Raga et son compagnon passèrent devant lui. Il y eut une mêlée confuse entre plusieurs hommes qui défendaient la galerie. Un cri perçant des chocs sourds, puis les défenseurs refluèrent vers l'est de la maison.

Malko ouvrit encore deux portes de pièces vides. L'angoisse commençait à le gagner. Les détonations allaient attirer les militaires soudanais. Il rejoignit Raga au moment où elle plantait son poignard dans le ventre d'un malabar au torse nu, en train de défendre l'accès d'une chambre. Avec une expression de férocité incroyable, elle écarta le blessé plié en deux d'un coup de pied et arriva juste à temps pour voir un homme en galabrie(36) blanche sauter par la fenêtre dans le jardin.

— C'est lui, cria-t-elle. Habib Kotto ! Tue-le ! Tue-le !

Malko ne bougea pas, il n'était pas venu commettre un meurtre. Déjà la silhouette blanche avait disparu. Malko parcourut rapidement l'appartement du président du FLT. Un bureau et une chambre. Une fille se trouvait dans le lit, une noire cambrée et mince, terrifiée. Raga s'approcha et d'un coup de poignet rapide, lui balafrà les deux seins. La fille hurla, tentant de retenir le sang entre ses doigts.

D'un coup d'épaulé, Malko enfonça la dernière porte fermée d'un

cadenas. Des caisses. Armes, munitions et radios.

Helen Wing ne se trouvait pas dans la villa. Ils étaient venus pour rien ! Il se heurta à Elliot Wing, l'air affolé, qui était enfin parvenu à remettre un chargeur dans son M16. Lui non plus n'avait rien vu.

— Replions-nous ! dit Malko, ils vont donner l'alarme.

La princesse Raga sauta directement dans le jardin.

Tous les occupants de la villa s'étaient enfuis sauf les quatre soldats soudanais chargés de la garder. À coups de sifflets brefs, la princesse toubou rameuta ses trois hommes qui raflèrent toutes les armes qui traînaient. Des lumières s'étaient allumées dans la maison d'en face, celle de l'ambassadeur d'Algérie. Ils coururent tous jusqu'à la Land-Rover et s'y entassèrent. Malko fonça dans l'allée en direction du pont des Italiens. Il était peu indiqué de repasser par la prison. Trois minutes plus tard, ils enfilaient le rond-point désert. Raga grelottait, serrée contre les trois mercenaires noirs. Aucun n'avait eu le temps de se rhabiller.

— Où allez-vous ? demanda Malko.

— À Ouchach, je te dirai.

Elliot Wing était prostré. Pétrifié d'horreur. Maintenant, les ponts étaient définitivement rompus avec Habib Kotto. Les survivants l'avaient vu et constaté qu'ils se trouvaient avec la princesse Raga la pire ennemie de Kotto.

Même s'ils avaient eu des armes, il n'y avait plus de négociation possible. Il fallait payer le prix du sang. Ce serait celui d'Helen Wing.

Comme pour faire écho aux pensées de Malko, Elliot Wing dit d'une voix absente :

— Ils vont tuer Helen.

Malko n'osa pas dire « non ». Il n'avait plus la moindre miette d'espoir à donner, plus aucune marge de manœuvre. Après cette tentative ratée, ils ne risquaient que des problèmes. Ils avaient brûlé leurs dernières cartouches. Même l'indomptable Raga semblait abattue. Elle se réveilla en voyant les premiers blocs du quartier tchadien, et guida Malko à travers les grandes rues de terre battue jusqu'à une maison en pisé comme les autres.

— Je reste avec mes hommes, dit-elle. Si tu veux me joindre, tu viens ici, dans la journée. Je les préviendrai.

Elle se fondit dans l'obscurité avec ses trois Noirs.

Malko repartit. Il n'en pouvait plus de fatigue et tout cela n'avait servi à rien. Helen Wing allait payer pour leurs erreurs de jugement. Cela ferait quelques lignes dans les journaux. Dans un mois ou dans un an, la CIA finirait par livrer à Habib Kotto ce dont il avait besoin, sous la pression des Égyptiens ou des Soudanais. L'homme qui avait fait tout échouer était le colonel Torit. Par ordre ou pour son compte personnel ? On n'en saurait jamais rien. En s'arrêtant devant la maison

d'Elliot Wing, Malko voulut quand même lui laisser un espoir minuscule :

— Demain matin, j'irai voir le colonel Torit. Le menacer d'une nouvelle action. Cela lui fera peut-être changer de position. Je suis sûr qu'il a la clef du problème.

L'Américain secoua la tête avec découragement.

— Il ne fera rien. Ne vous reprochez rien. Vous avez risqué votre vie, tout tenté pour me sortir de cette merde. C'est Washington qui assassine ma femme. Ces salauds de bureaucrates. Je vais donner ma démission de cette putain d'Agence et lutter contre elle...

Il sortit de la Land-Rover et Malko n'eut pas le courage de le retenir. Il remit le cap sur le Hilton, conduisant machinalement. Khartoum était totalement désert. Il prit sa clef et retrouva sa suite avec un plaisir coupable. Tellement épuisé qu'il s'endormit tout habillé à peine eut-il touché le lit.

Des Noirs immenses et nus, dotés de membres virils incroyablement longs, barbouillés de peintures guerrières, effectuaient une sorte de danse du scalp autour d'un poteau où se trouvait attachée la princesse Raga avec des cordes d'or, le corps recouvert de billets verts, comme d'une armure. Elle tendait les bras vers Malko. Brutalement, un coin s'enfonça dans l'image et tout se brouilla dans un bruit de verre brisé. Le martèlement des Noirs frappant sur des tambours continua cependant.

Malko s'éveilla en sursaut, hébété de fatigue. Il mit plusieurs secondes à réaliser qu'on tambourinait à la porte de sa suite. Attrapant au passage son pistolet extra-plat, il alla coller son œil au judas. C'était Elliot Wing. Il ouvrit aussitôt. L'Américain se rua à l'intérieur et sortit un papier de sa poche.

— Regardez ce que je viens de recevoir !

C'était un long télex de la Station de Londres, décodé. Malko aperçut tout de suite le nom du colonel Torit. Un rapport complet sur ses activités anglaises. Son regard glissa rapidement sur des choses sans importance pour arriver à plusieurs lignes soulignées en rouge. « D'après un de nos informateurs à la Lloyd Bank de Londres, Torit vivait sur un grand pied, grâce à des virements réguliers lui arrivant à une agence de la Lloyd de Chelsea. Notre informateur avait pu identifier la source des virements : un compte de la Société de Banque Suisse, à Bâle. Ce compte était lui-même alimenté par des virements réguliers en provenance de la Libyan Bank. »

Malko leva les yeux.

— Le salaud, il travaille pour les Libyens ! explosa l'Américain. Voilà pourquoi il nous a mis des bâtons dans les roues. Ce n'est pas tout, regardez !

Malko vit une autre phrase soulignée en rouge : « À l'époque, le colonel Torit avait des contacts fréquents avec un diplomate de l'ambassade cubaine, Jorge Ramirez. Celui-ci avait été identifié comme un membre de la DG(37), chargé des liaisons avec les Libyens, à cause de sa connaissance de l'arabe. »

— Tenez-vous bien ! fit Elliot Wing, Jorge Ramirez est à Khartoum, deuxième conseiller de l'ambassade cubaine !

— C'est son « traitant », conclut Malko.

— Je vais demander une audience au maréchal Numeyri et lui dire tout, fit l'Américain. Il ne va pas tarder à se balancer au bout d'une corde...

Malko l'arrêta.

— Oui, mais pendant ce temps, Habib Kotto aura le temps d'assassiner votre femme. Il y a mieux à faire : échanger la vie du colonel Torit contre celle d'Helen... Nous sommes les seuls à détenir cette information. Torit ne prendra pas de risques. Je suis certain que depuis le début, il sait où elle se trouve.

— Je ne me sens pas capable de ce marchandage, avoua Elliot Wing, je lui sauterais à la gorge.

— Je le ferai, dit Malko. Retournez à l'ambassade. À propos, vous avez transmis à Washington le résultat de nos efforts ?

— Oui. Cette nuit. Je ne pouvais pas dormir. Il y a un méchant remue-ménage à Langley. Le patron du desk « Afrique » était prêt à faire partir un C130 Hercules du Caire avec toute la quincaillerie. Il a été bloqué par le NSC(38). Ils ont un nouveau meeting demain. Ils me supplient de gagner du temps. Me jurent qu'ils arriveront à débloquer la situation. Pour des raisons humanitaires, comme ils disent. En réalité, ils ont peur que les autres types de l'Agence se disent que si on les traite de cette façon, ce n'est pas la peine de prendre des risques... Seulement, s'ils se décident ce sera trop tard.

— Je le crains, dit Malko. Donnez-moi ce rapport et laissez-moi faire.

Dès que l'Américain fut sorti, il prit le téléphone. Dieu merci, il connaissait le numéro de la ligne directe du colonel Torit. Il mit pourtant dix minutes à l'obtenir, tremblant que le téléphone ne soit en dérangement pour un mois ou deux comme c'était fréquent à Khartoum. La voix douce du colonel soudanais répondit. Malko se fit connaître et enchaîna aussitôt :

— J'aimerais vous rencontrer, Colonel.

Le Soudanais semblait surpris du coup de fil de Malko. Il était sûrement déjà au courant de l'attaque sur le QG d'Habib Kotto.

— Je suis très pris aujourd'hui, commença-t-il. D'ailleurs, je pensais vous convoquer à propos de certains événements de nature à troubler la sécurité.

— Ça tombe très bien, dit Malko. Je dois faire virer une certaine somme d'argent à un compte bancaire. Le 01876-47. Je manque de précisions sur le destinataire. Je pense que vous pourriez m'aider...

Le silence qui suivit pesait des tonnes. Il se prolongea tant que Malko crut que le colonel avait raccroché.

Puis la voix du Soudanais, un peu plus rauque, annonça :

— Si vous voulez, je pourrais vous rencontrer vers dix heures et demie.

— À votre bureau ?

— Non. À côté de la Sudanese Bank, il y a une station d'essence « Supercortemaggiore ». Je vous attendrai là.

Il avait raccroché. C'était peut-être un traître, mais il comprenait

vite. Malko plia soigneusement le télex accusateur et décida de prendre une douche. La journée promettait encore d'être longue. Si Habib Kotto s'était enfui à travers le désert avec son otage, Helen Wing était perdue... Sinon, l'espoir revenait.

* *

*

Malko repéra facilement la petite silhouette mince à la moustache impeccable du colonel soudanais, au milieu des changeurs semi-clandestins rôdant autour de la Sudanese Bank, offrant vingt pour cent de plus que le taux officiel. Il faisait une chaleur de bête. Le colonel monta dans la 504. Malko vérifia d'un coup d'œil qu'il n'était pas armé... C'était tentant de supprimer un témoin gênant... Lui, était armé.

— Nous pourrions prendre un verre au Hilton ou au Green Village, proposa-t-il.

— Non, non, fit le colonel, je préfère que nous restions dans votre voiture. Je n'ai pas beaucoup de temps. Remontez vers le nord, après le palais présidentiel.

Ils se retrouvèrent rapidement sous les banians bordant le Nil. Malko stoppa son moteur. Le colonel Torit lui fit face et lui demanda d'une voix calme :

— Que puis-je pour vous, *my dear friend* ?

Il avait repris bonne contenance. Malko décida de ne pas le laisser se bercer d'illusions.

— C'est moi qui peux pour vous, corrigea-t-il.

Il sortit le télex de sa poche et le tendit au colonel.

— J'ai ici la preuve que vous touchez des sommes considérables de la Libye. Via un compte numéroté en Suisse. Pouvez-vous me dire si cet état de fait est connu de vos supérieurs et du président Numeyri.

Le Soudanais se plongea dans la lecture du télex. Malko voyait sa pomme d'Adam monter et descendre. Il se passa plusieurs fois la langue sur les lèvres, releva les yeux et tourna vers Malko un visage gris. Il dit d'une voix nettement moins assurée :

— Ce... Ce document est un faux. Je n'ai rien à me reprocher. C'est un faux, répéta-t-il, un faux grossier...

— J'en étais certain ! fit Malko. Mais je tiens quand même à communiquer ce document au président Numeyri, afin qu'il sache jusqu'où vont les Libyens pour compromettre ses meilleurs officiers. Mécaniquement, le colonel Torit tendit la main.

— Donnez-le-moi, je le lui ferai parvenir.

Malko eut un sourire froid.

— Colonel, vous me prenez pour un imbécile. Ce document n'est pas un faux. Depuis que je suis à Khartoum, j'ai été victime de

plusieurs... incidents désagréables. Allant de la tentative de meurtre au sabotage d'un lot d'armes que je devais remettre à Habib Kotto en échange d'une otage américaine. Sans parler de l'assassinat de marchands d'armes étrangers. Je suis persuadé que vous êtes pour beaucoup dans ces incidents, sans en avoir la preuve. Ces actions vont à l'encontre de la politique soudanaise. Aussi, je suis arrivé à me demander si vous ne les avez pas déclenchées de votre propre chef. En échange de l'argent que vous avez reçu de vos commanditaires libyens...

— Vous êtes fou ! protesta faiblement le Soudanais. Je ne suis pour rien dans ce que vous mentionnez. Au contraire, je vous ai protégé...

Il regardait fixement le Nil bleu et la masse blanche du nouvel hôtel de l'autre côté du fleuve, le Friendship Palace.

Malko tourna la clef de contact. Paisible.

— Bien. Je tenais à vous rencontrer avant de rendre visite au président. Au cas où je n'y arriverais pas, notre ambassadeur lui remettra ce document en main propre. Mais je ne doute pas de votre bonne foi...

Il avait commencé à rouler. Le colonel Torit dit d'une voix étranglée :

— Attendez ! Il ne faudrait pas que le président pense qu'il y a du vrai dans tout ceci. Il est très susceptible. Je préférerais que vous le gardiez par devers vous.

Il bredouilla ensuite quelque chose de peu intelligible sur la méchanceté des gens, les soupçons injustes. Malko roulait toujours lentement vers le palais. Il stoppa de nouveau et se tourna vers le colonel.

— Vous avez une façon très simple d'éviter que ce document ne soit rendu public, dit-il. Qu'il reste enfoui à jamais dans nos archives.

— Laquelle ? ne put s'empêcher de demander le Soudanais.

— Dites-moi où est détenue Mme Helen Wing. Le colonel ouvrit la bouche et la referma. Puis arriva à dire :

— Mais, je ne sais pas, je ne suis pas chargé de...

— Colonel, dit Malko, vous avez placé des micros dans la villa occupée par Kotto. Vous savez tout ce qui se passe à Khartoum. Cependant, vous n'êtes jamais intervenu. Parce que le but de vos amis libyens est de brouiller les États-Unis avec le Soudan et d'éviter que Habib Kotto trouve des armes pour les chasser du Tchad. Vous avez bien rempli votre rôle de traître. Pas celui de responsable de la Sécurité Extérieure du Soudan. Si le président Numeyri obtient la preuve que vous travaillez pour la Libye, vous serez pendu. Je m'en moque. Je veux sauver Helen Wing. Vous m'aidez ou vous mourez. Vous avez le temps de la réflexion.

— Une minute.

Malko se plongea dans la contemplation de la trotteuse de sa Seiko. À la quarantième seconde, le colonel Torit passa une langue sèche sur ses lèvres et annonça :

— Elle se trouve à Khartoum.

— Où ?

Nouvelle hésitation. Mais il était brisé. C'était juste un baroud de déshonneur. Il se décida et devint d'un coup très volubile !

— Vous connaissez le pont des Italiens ? Juste avant, il y a un bateau ancré, le *El Marsa*. Avant, il faisait des croisières sur le Nil, comme restaurant flottant, il est désaffecté. C'est là qu'elle est retenue. Depuis le début.

— Qui la garde ?

— Des hommes de Kotto, mais je ne sais pas combien ils sont.

— Vous êtes certain qu'elle y est encore ?

— Elle y était hier soir.

— Comment le savez-vous ?

— Un de mes hommes s'est aperçu que la climatisation du bateau marchait...

Malko avait envie de crier de joie. Enfin, il touchait au but.

— Pourquoi a-t-il choisi ce bateau ?

— Personne n'y vient jamais. Il y a deux gardiens. Des Tchadiens fidèles à Kotto. En plus, ce n'était pas loin de son quartier général.

— Et lui, où se trouve-t-il ?

— Il s'est réfugié dans notre zone militaire depuis ce matin... Il doit partir prochainement à El Fasher.

— Parfait, dit Malko, vous pouvez parvenir jusqu'à ce bateau sans éveiller les soupçons ? Le colonel Torit sembla se recroqueviller.

— Non, non, c'est impossible ! Ils le sauraient. Évidemment, s'il trahissait ouvertement, ses commanditaires, ils se vengeraient. Malko prit rapidement sa décision.

— Très bien. Je ne vous demande rien de plus. Nous allons essayer de délivrer Mme Helen Wing. Seulement, vous avez intérêt à ce que l'otage ne soit pas changé de place... Parce que sinon, c'est la corde pour vous. Compris ?

— Oui, dit faiblement le Soudanais.

— Comment se fait-il qu'on ne le voie pas de la rive, ce bateau ?

— Le Nil bleu est très bas en ce moment. Il dépasse à peine le quai. Il faut s'approcher.

— Colonel, dit Malko, nous allons nous quitter maintenant. Si vous faites quoi que ce soit pour entraver mon action, vous serez pendu...

Le colonel Torit ne répondit pas. Il sortit de la 504 et s'éloigna à pied, les épaules voûtées, vers le ministère des Finances. Il savait qu'à partir de cette minute commençait pour lui une vie difficile et dangereuse. Ce n'est jamais aisé de trahir. Et l'existence d'un agent

double est toujours précaire et courte.

Malko fit demi-tour pour regagner l'ambassade américaine. Le plus dur restait à faire : délivrer Helen Wing avant le lendemain matin.

* *

*

Accoudé à la rambarde de pierre du pont des Italiens Malko examinait le *El Marsa* ancré sur le Nil. Il ressemblait à ceux qui remontaient jadis le Mississippi. Toute la partie supérieure avait été transformée en restaurant. Il devait mesurer une trentaine de mètres et sa cheminée dépassait tout juste le niveau de la berge. On y accédait par des marches taillées dans le quai de pierre incliné. Une planche le reliait à la terre ferme. Deux Noirs veillaient sur le pont. L'un sur un pliant, l'autre allongé.

La nuit tombant vers cinq heures, il faudrait opérer à partir de sept heures. La princesse Raga risquait d'être présente. Malko regagna sa voiture et mit le cap sur le quartier tchadien.

* *

*

La princesse toubou avait écouté les explications de Malko sans mot dire. Ils se trouvaient dans la cour d'une maison d'Ouchach, gardée par ses militants.

— Pourquoi veux-tu que je t'aide ? demanda-t-elle. Nous avons déjà tenté quelque chose et cela a échoué.

— Si nous réussissons, dit Malko, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu obtiennes des armes. En plus, tu prives Habib Kotto de sa vengeance. D'ailleurs, sans toi, il est presque impossible de monter cette opération.

Raga éclata d'un rire sardonique.

— Comment ! Un grand et puissant pays comme l'Amérique a besoin d'une pauvre négresse analphabète...

Malko sourit.

— Ne fais pas l'idiot. Tu acceptes ?

— J'accepte, dit-elle. Pour voir la tête d'Habib Kotto.

* *

*

Malko arrêta sa 504 juste en face de l'endroit où se trouvait le *El Marsa* et éteignit ses phares. Il était tout seul. Ayant réussi à dissuader Elliot Wing de l'accompagner. L'Américain était trop émotif, trop concerné. Si l'opération échouait ou si sa femme était tuée, ça lui

serait plus facile à entendre qu'à voir.

Malko avait dissimulé son pistolet extra-plat sous sa chemise, sous la boucle de sa ceinture.

Il descendit de voiture et se dirigea sans se presser vers le bord du Nil. Il aperçut d'abord la cheminée, puis les superstructures et enfin le pont du *El Marsa*. Tout était sombre à part la tache blanche d'une lampe à acétylène près de la coupée. Les deux gardes étaient en train de faire cuire leur douraz au milieu d'un essaim de moustiques. Ils levèrent les yeux en entendant les pas de Malko sur les marches de pierre. Celui-ci les descendit paisiblement, franchit la planche et atterrit sur le pont. Un des gardes se leva et, par gestes, lui fit signe de s'en aller. Malko montra l'enseigne du restaurant.

— Restaurant ? *Eat* ?

Le parfait touriste.

— Lá... Lá(39). *Out*.

C'était le seul mot qu'il savait. Malko souriait sans s'en aller. Guettant les bruits qui venaient du Nil. Il entendit soudain un grincement le long de la coque et repartit de plus belle dans ses questions. Brandissant cette fois un billet de dix livres et expliquant par gestes qu'il désirait visiter le *El Marsa*. La cupidité fut plus forte que la prudence. Un des gardiens le fit entrer dans ce qui avait été la salle de restaurant. Des chaises et des tables entassées, dans une chaleur lourde.

Malko s'entêta à parcourir toute la salle vitrée, observé avec une curiosité méprisante par le Tchadien. Il avisa soudain un escalier partant du restaurant qui descendait vers les entrailles du bateau. Mais, là, le garde lui barra carrément la route.

— Lá, lá !

L'oreille attentive de Malko perçut quelques nouveaux grincements venant de la coque, côté Nil, mais le gardien, tout occupé à le faire ressortir, ne paraissait rien remarquer. Malko fit demi-tour. Il émergea du restaurant pour se heurter à Raga, trempée, en maillot noir, en train de maîtriser le garde resté sur le pont. Celui qui se trouvait avec Malko n'eut pas le temps de réagir. La crosse du pistolet extra-plat le frappa en pleine tempe et il tomba comme une masse, sans un cri.

La lutte de Raga et de son adversaire se termina très vite. La Tchadienne appuya la pointe de son poignard sur le ventre du garde et lui parla à l'oreille. Il ne devait pas avoir l'étoffe d'un héros, car il bredouilla quelques mots sans se faire prier. La Toubou se tourna vers Malko.

— Elle est en bas, dans une des cabines de l'avant, au deuxième niveau. Ils sont trois pour la garder.

Le bateau était redevenu silencieux. Le grondement de la circulation, sur le pont des Italiens, couvrait les bruits légers. Deux

Noirs s'étaient hissés à l'aide de grappins à partir du Nil, couverts par la diversion de Malko. La Toubou poussa un sifflement léger. Aussitôt, une demi-douzaine d'hommes surgirent de l'obscurité du quai, envahissant le *El Marsa*. En un clin d'œil, certains d'entre eux s'assurèrent des deux gardes et les emmenèrent, tandis que les autres se répartissaient aux points stratégiques du pont. Le tout dans un silence total. Tous étaient pieds nus.

— Allons-y, dit simplement Raga, c'est l'escalier de la salle à manger.

Malko se glissa le premier dans l'escalier en colimaçon, la Toubou collée à lui, souple comme un serpent, suivie de trois de ses hommes. Maintenant, il fallait faire très vite. Ils aboutirent dans une étroite coursive qui sentait le moisi, l'humidité et où régnait une chaleur lourde.

Des bruits de voix parvenaient de la gauche. De l'arabe. Raga prêta l'oreille et fit signe à Malko d'avancer de l'autre côté, vers la droite. Il se glissa le long de la cloison. De la musique arabe filtrait de sous une porte.

À gauche, Raga était parvenue en face d'une porte ouverte. Avancant millimètre par millimètre, elle risqua un œil : deux Tchadiens étaient en train de jouer aux cartes, des Kalachnikovs posés à côté d'eux. Totalement détendus. Soudain, un des hommes de Raga fit un faux mouvement et heurta la boiserie du couloir. Un des joueurs de cartes leva la tête aussitôt.

— Ahmed ?

Ce devait être le troisième, celui qui se trouvait dans la cabine de la jeune Américaine. Malko eut l'impression que les battements de son cœur s'entendaient à des kilomètres. Il perçut un bruit de chaises déplacées et une silhouette apparut soudain dans le couloir. Un des joueurs de cartes. Le Tchadien n'eut pas le temps d'avoir peur. D'un revers de poignard, Raga l'avait à moitié décapité.

Il recula dans la cabine dans une gerbe de sang. Son compagnon poussa un hurlement en sautant sur son Kalachnikov. Les deux Noirs et Raga bondirent sur lui dans une mêlée confuse. Malko, arrivé en face de la porte d'où venait la musique prit son élan et, d'un puissant coup de pied dans la serrure, la fit céder, arrachant presque le battant de ses gonds. Il eut le temps d'apercevoir une forme allongée sur un lit, les pieds liés, et un moustachu installé sur un pliant étendant la main vers un gros pistolet noir à côté de lui.

Il n'eut pas le temps de l'atteindre. Le pistolet extra-plat cracha trois balles à fragmentation. L'aorte éclatée, les poumons déchirés par les projectiles à haute vitesse initiale, le géolier d'Helen Wing s'effondra, mort avant d'avoir touché le sol.

Malko courut vers le lit. Helen Wing, les cheveux dans la figure, le

visage émacié, était seulement vêtue d'un slip et d'un soutien-gorge qui avaient été blancs. Il défit aussitôt les liens qui entravaient ses chevilles.

D'abord elle fixa Malko avec ahurissement, puis ses traits se déformèrent et elle se mit, à pleurer.

— *Where is Elliot ?* balbutia-t-elle. *Who are you ?*

— *It's going to be all right*, dit Malko. *You are rescued*(40) !

Il la fit se mettre debout, mais elle était trop ankylosée pour marcher et retomba sur le lit avec un cri de douleur. Malko la prit par le poignet et la tira à lui, la chargeant sur son épaule comme un sac de pommes de terre. Il lui cogna la tête en franchissant la porte de la cabine, et elle ne réagit même pas. Il y eut un cri horrible venant de la coursive, qui se termina en gémissement et il vit les deux Noirs sortir de la chambre des gardes, maculés de sang, suivis de Raga avec son visage de mort. Il préféra ne pas demander ce qui s'était passé.

Helen Wing sur son épaule, il eut du mal à monter l'escalier en colimaçon et faillit crier de soulagement en retrouvant l'air libre. Personne en vue.

Ils franchirent tous en courant la passerelle de bois. Raga et ses Noirs l'escortèrent jusqu'à la 504. Ils attendirent qu'il y ait installé Helen, puis la Toubou lui jeta :

— Au revoir !

Elle se fondit dans l'obscurité avant même qu'il puisse la remercier. Il démarra, les mains tremblantes d'excitation. Il y était arrivé ! Il avait sauvé Helen Wing. La jeune femme semblait droguée ou choquée. Malko rejoignit Africa Road. Au carrefour de Buri, Helen Wing se mit à pleurer et s'agrippa à Malko.

— *Oh, my God !* C'est vrai ! C'est fini ? Je suis libre ?

Ses sanglots secouaient tout son corps amaigri.

Malko la laissa faire. Peu à peu, elle se calma. Juste avant d'arriver à New Extension, Malko lui demanda doucement :

— Ils vous ont violée ?

Elle inclina la tête affirmativement, puis avoua d'une voix presque inaudible :

— Oui. De toutes les façons, tous les jours. Ils me disaient que j'avais de la chance. Qu'il valait mieux cela que d'être tuée. (Elle poussa une brusque exclamation.) — Oh, c'étaient des animaux !

Malko posa la main sur la sienne.

— Helen, si vous le pouvez, ne dites pas à votre mari ce que vous avez subi.

Elle le fixa, étonnée.

— Mais qui êtes-vous ? Comment êtes-vous parvenu jusqu'à moi ? Qui étaient ces Noirs ? Cette femme très belle ? Elle me faisait peur.

— C'est une longue histoire, dit Malko. Ils m'ont aidé à vous

sauver. Votre mari a remué ciel et terre. J'appartiens à la Company moi aussi. Je suis venu à Khartoum pour cela. Il vous racontera. Voilà, nous sommes arrivés.

Il stoppa devant la villa d'Elliot Wing. Helen ne bougea pas, le visage dans ses mains. L'Américain surgit comme un fou, ouvrit la portière à la volée, aperçut sa femme.

— Helen !

Il l'arracha littéralement du siège pour la prendre dans ses bras. Pendant plusieurs minutes, ils s'étreignirent, pleurant, riant, disant des mots sans suite. Malko ne pouvait s'empêcher de penser à la femme de Ted Brady. Elle n'avait jamais eu cette joie... Le grondement d'un appareil en train de décoller arracha Helen Wing à son mari. Elle cria d'une voix hystérique :

— Partons ! Partons ! Je ne veux pas rester une seconde de plus dans ce pays. Je deviendrais folle.

— Tu n'as plus rien à craindre, assura Elliot Wing, c'est fini.

— Je veux partir, hurla Helen à bout de nerfs. Tout de suite.

— Il y a un Air France pour Djibouti, ce soir, à une heure du matin, remarqua Malko. De là, elle peut gagner n'importe quelle destination.

— Je veux rentrer chez moi en Amérique ! cria Helen Wing. Je n'en peux plus de ces pays de sauvages.

Malko échangea un regard avec Elliot Wing.

— Je crois qu'il ne faut pas la contrarier, dit-il. Nous allons lui trouver une place sur Air France.

* *

*

L'énorme Airbus blanc d'Air France tourna lentement dans le grondement de ses réacteurs, s'éloignant vers la piste de décollage. Elliot Wing continuait à agiter le bras. Helen était en *first*, accompagnée d'une amie. Impossible pour le jeune Américain de quitter son poste.

L'odeur de kérosène se fit plus forte. L'Airbus accélérât.

Ils le regardèrent décoller gracieusement et s'éloigner vers le sud. Elliot Wing soupira.

— J'aurais tant voulu passer la nuit avec elle !

— C'est mieux ainsi, dit Malko. Vous la rejoindrez dans quelques jours au Caire et vous aurez une nouvelle lune de miel...

Ils retraversèrent l'aéroport désert. Leur expédition n'avait rencontré aucune opposition. Le colonel Torit avait tenu sa promesse.

Elliot Wing tira un papier de sa poche avec un sourire amer.

— J'ai reçu ce télex il y a une demi-heure. De Langley. Le NSC autorise finalement la livraison d'armes à Habib Kotto pour des raisons « humanitaires », à titre exceptionnel. Elles seront à notre

disposition dans quelques jours. Quelle connerie ! Non, mais quelle connerie !...

— Pas forcément, dit Malko. Nous allons peut-être pouvoir faire plaisir à quelqu'un et nous venger de Kotto. À Washington, ils ne savent pas encore qu'Helen est libérée. Ce n'est pas la peine de le leur dire tout de suite...

Malko se concentra pour saisir les mots hachés qui sortaient du haut-parleur dans le plafond du cockpit. Le poste de pilotage de l'Hercules C130 comportait une banquette derrière les sièges de l'équipage, assez spacieuse pour quatre personnes. Le gros quadrimoteur survolait l'étendue désolée du désert du Darfour, au nord-ouest du Soudan. Ils avaient franchi, plus de deux heures auparavant, la frontière égyptienne. L'équipage du C130 était égyptien. À côté de Malko, se trouvaient le chef de station du Caire et un officier du Moukharabat. Le pilote se retourna vers eux et cria :

— Nous avons le contact radio. Nous commençons à descendre. Nous nous trouvons un peu au nord de Umm Bourou.

Le désert ocre et montagneux s'étendait à perte de vue, continuant au nord en Libye et à l'ouest au Tchad. Une des régions les plus désolées du monde. Elliot Wing se trouvait quelque part en dessous, avec un émetteur-radio parvenu à Khartoum par la valise diplomatique. Il avait mis cinq jours pour venir de Khartoum. Cela en faisait douze que Malko avait quitté lui-même la capitale soudanaise. Sans problème. Habib Kotto avait disparu, comme s'il n'avait jamais existé.

On n'avait pas encore ouvert la chambre forte de Samy Aravenian...

Les volets de l'Hercules commencèrent à se baisser. Devant eux, Malko aperçut une bande plus claire. Une sorte de mini-désert de sel, parfait pour un atterrissage de fortune. Le C130 tourna une fois autour et Malko distingua plusieurs véhicules et un balisage rudimentaire, fait de chiffons rouges. On avait nettoyé les plus gros obstacles une piste de mille deux cents mètres.

Cinq minutes plus tard, les roues touchaient le désert, dans un tourbillon de poussière. Le pilote inversa aussitôt le pas des grandes hélices à quatre pales, ce qui souleva un énorme nuage ocre. Heureusement, il n'y avait personne pour le voir à cent kilomètres à la ronde et le C130 jaunâtre, sans aucune marque d'immatriculation, se confondait avec le désert. Malko avait quitté sa banquette et tentait, malgré les cahots, de traverser l'énorme soute encombrée de véhicules et de caisses. L'équipe de déchargement était encore sanglée sur ses banquettes de toile. L'appareil stoppa enfin. Aussitôt, le « fond » du fuselage commença à s'abaisser, formant passerelle jusqu'au sol. Une bouffée d'air brûlante s'engouffra dans l'avion, giflant Malko au passage.

Il sauta dans la pierraille. Une Land-Rover arrivait à toute vitesse.

Un Elliot Wing radieux en sauta, suivi de la majestueuse princesse Raga splendide dans une taube blanche, ressemblant à un tableau de Labisse, avec sa frange et ses longs cheveux tressés ornés de fils d'or. Seule, la ceinture-cartouchière où pendait un colt rappelait que ce n'était pas une cover-girl.

— Bravo ! fit l'Américain. Vous êtes à l'heure. On en a pour un moment à décharger.

Malko regarda le gros C130. Il avait fallu un certain nombre de mensonges éhontés pour en arriver là. Tous avaient accepté de jouer le jeu, au risque de briser leur carrière : le chef de Station du Caire, plusieurs hauts fonctionnaires du Moukharabat égyptien, des gens plus obscurs de la Company... Désobéissant tous aux ordres de leurs gouvernements respectifs... Officiellement, Helen Wing allait seulement être libérée... La princesse Raga contemplait la soute ouverte avec l'émerveillement d'un enfant le soir de Noël. Malko lui précisa :

— Il y a quatre Land-Rover, dont deux équipées d'un canon sans recul et les autres de mitrailleuses lourdes.

Le déchargement avait déjà commencé. La Toubou avait avec elle une vingtaine d'hommes, qui montèrent dans le ventre du gros avion. Quelques minutes plus tard, la première caisse de Kalachnikovs en sortait, portée à dos d'homme. Une vraie caisse d'origine avec trente armes dans leur papier huilé. Fabriquées en Égypte. On la posa sur le sable et Raga voulut absolument qu'on l'ouvre. Elle en sortit un des fusils d'assaut, le regarda sous toutes les coutures, le flaira. Malko se dit qu'elle aurait aimé faire l'amour avec. Les hommes de la princesse toubou la contemplaient avec vénération. Comment une femme avait-elle pu obtenir tout cela des Blancs ? De quoi mener des actions de commando, une guerre du désert, avec des moyens limités, mais une guerre quand même. Beaucoup de mouvements de résistance avaient commencé avec moins que ça...

Elliot Wing s'approcha de Malko.

— J'ai vu le colonel Torit avant de partir. Il va me procurer la liste des officiers pro-libyens de l'armée soudanaise. Il me mange dans la main...

Encore un beau retournement. Pourvu que cela dure. Malko commençait à fondre sur place. Il devait faire entre 50 et 60°... Il se réfugia à l'ombre du C130.

* *

*

Le déchargement était terminé et la trappe venait de remonter lentement dans son logement. Les hommes de la princesse Raga, épuisés, s'étaient allongés sous les ailes de l'appareil et l'équipe

égyptienne, réfugiée à l'intérieur du C130, attendait le décollage en se bourrant de Pepsi-Cola. Les caisses d'armes et de munitions avaient été disposées à quelque distance de l'avion, à côté de la tente dressée par Raga, en une sorte de muraille en U. Quelqu'un avait jeté une toile, créant une zone d'ombre un peu moins torride... Malko s'y était installé. Il leva les yeux en entendant des pas.

La princesse Raga se tenait devant lui, hiératique. Elle s'approcha et s'accroupit en face de lui.

— Reste avec moi.

Surpris, il leva les yeux. Raga se reflétait dans ses prunelles dorées. Elle eut tout de suite un drôle de sourire, à la fois triste et ironique, comme si elle s'excusait. Elle posa sa main sur la bouche de Malko.

— Ne dis rien.

De l'autre main, elle sortit d'un pli de sa taube son gri-gri, le bracelet en poils d'éléphant, et le passa au bras de Malko.

Puis son regard changea d'expression. Malko était en sueur, vêtu uniquement d'une chemise de voile et d'un pantalon de toile. La main de Raga quitta sa bouche, descendit le long de son torse, et ses doigts emprisonnèrent sa virilité à travers le tissu léger.

— Tu vas me faire l'amour, dit-elle d'un ton impératif. Sur les armes. Quand j'étais dans le Tibesti, j'ai eu un amant très jeune. Il avait traversé le désert pour venir combattre avec moi. Il me faisait l'amour six ou sept fois par jour. Il avait vingt ans. Lorsqu'il jouissait, il était si amoureux que son sperme me frappait dans le ventre comme un coup de poing. Il a été tué très vite, mais je ne l'ai pas oublié...

Tout en parlant, sa main avait saisi Malko. Lorsqu'elle le jugea digne de son souvenir, elle le libéra.

Alors, seulement, elle se releva et s'appuya aux caisses d'armes. D'un seul geste, elle défit sa taube qui se retrouva en un petit tas à ses pieds. Au contact de sa peau noire, brûlante, Malko sentit son désir exploser. Il la prit debout, le dos de la Toubou râpé par le bois rude des caisses. À grands coups, comme s'il avait voulu l'y clouer. La tête rejetée en arrière, Raga recevait son assaut avec des grognements ravis, ses yeux en amande chavirés de plaisir. Puis, ses ongles s'enfoncèrent dans le dos de Malko, déchirant le voile de sa chemise et elle poussa un cri sauvage, qui dut s'entendre jusqu'à l'Hercules.

Malko sentit son corps s'amollir d'un coup, comme si ses jambes se dérobaient sous elle. Sans son sexe qui la clouait au mur de caisses, elle serait tombée. Ils demeurèrent ainsi, collés par la transpiration, respirant lourdement, revenant peu à peu au monde extérieur. Puis, Raga s'écarta, se pencha et remit sa taube. Elle se retourna alors et ramassa un sac de cuir qu'elle tendit à Malko.

— Tiens. C'est pour toi.

Malko prit le sac. Il était assez lourd. Il défit le lacet avec un

sourire qui se figea aussitôt. Une odeur effroyable s'échappait du sac. Il se força à regarder et distingua une boule brunâtre avec des plaques noires luisantes. La princesse toubou annonça d'une voix douce :

— C'est la tête de Habib Kotto. Elle n'a pas très bien supporté le voyage. Je l'ai retrouvé après ton départ.

Malko referma le sac, horrifié et stupéfait.

— Tu n'aurais pas dû...

Raga eut un sourire désarmant et carnassier.

— Tu peux emporter sa tête. J'ai gardé le meilleur...

Elle montra un petit sachet de cuir attaché à son cou par un lacet... Un peu plus loin, le premier moteur de l'Hercules rugit, soulevant un nuage de sable. Une lueur triste passa dans les yeux de la princesse toubou. Elle sourit à Malko.

— Si tu changes d'avis, tu sais où me trouver, dit-elle en montrant le désert s'étendant à perte de vue.

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE
GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juillet 2007*

Mise en pages : Bussière

VAUVENARGUES – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 70873. –
Dépôt légal : août 2007.
Imprimé en France

-
- 1 : Sorte de turban.
2 : Sorgho.
3 : Je jouis, je jouis !
4 : Fanatiques religieux.
5 : Sir, qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes malade?
6 : Lord Kitchener écrasa la révolte des Mahdistes en 1898.
7 : Soviétiques.
8 : Contre Espionnage.
9 : Organisation de l'Unité Africaine
10 : Chef de l'opposition en Angola.
11 : Environ 1 franc.
12 : Demain.
13 : Quatre... après-midi.
14 : Merci.
15 : Dix livres.
16 : Ancien nom de l'Éthiopie.
17 : Vous m'attendez ?
18 : Vêtement féminin, sorte de drapé.
19 : Boisson faite avec des fleurs d'hibiscus
20 : Massif montagneux du Sahara Central, à l'est du Hoggar.
21 : Hors-d'œuvres.
22 : Si tu me sodomises.
23 : Le cobra.
24 : Voir *Les Pendus de Bagdad*, S.A.S. n° 14.
25 : Voir *Vengeance romaine*, S.A.S. n° 62.
26 : Voir *Le Bal de la comtesse Adler*, S.A.S. n° 21.
27 : Services secrets égyptiens.
28 : Quartier tchadien
29 : Acompte.
30 : Une livre soudanaise équivaut à un dollar U.S.
31 : National Security Council.
32 : Système de codage rendant impossible l'interception.
33 : Également appelé "fez" ou "tarbouche" : couvre-chef rigide (de couleur rouge) porté par les hommes dans de nombreux peuples islamisés.
34 : On y est arrivé !
35 : Ne me tuez pas !
36 : Sorte de djellaba.
37 : Services spéciaux cubain.
38 : National Security Council.
39 : Non, non !
40 : Tout va bien, vous êtes sauvée !